

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY



ALBATROYS*

Chroniques des Nouveaux Mondes



FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

Chroniques des Nouveaux Mondes

Jean-Marc LIGNY

[2220]

ALBATROYS *

Roman

Tempus Fugit

nova-praha / Rigil-K / Toliman

Représentant sur la Terre :

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

TEMPUS FUGIT *communiqué :*

1 — *Les nombreuses citations bibliques qui émaillent cet ouvrage sont tirées de : La Bible, traduction oecuménique (Le Livre de Poche) ; Les Saintes Écritures, traduction du Monde Nouveau (Watchtower Bible and Tract Society) ; Le Nouveau Testament (Éditions Letouzey & Ané).*

2 — *Pour le lecteur désireux de suivre ce texte en ambionie, les chroniqueurs conseillent les sources suivantes : Christian Death ; Dead Can Dance ; Enigma ; Fields of the Nephilim ; 666 (Vangelis).*

3 — *Pour une meilleure compréhension des termes nouveaux, se reporter au lexique en fin de volume.*

4 — *Les commentaires intercalés dans ce journal sont de Shriek et Frieda, rédacteurs des Chroniques pour Temps Fugit*

Dimanche 39 septembre 2220 ^[*]

Aujourd'hui, jour de mes dix-huit ans, ma vie a changé. Rares sont les événements importants qui se produisent précisément à la date anniversaire, mais ce jour, grâce au Ciel, j'ai été comblé. C'est pourquoi je commence ce journal, subdicté sur microblaste grâce à ma Petite Voix Intérieure. J'ai trop de secrets sur le coeur à présent, des secrets que même le père Azarya ne doit pas entendre en confession, que je ne peux confier qu'à Dieu, en mon âme et conscience.

Cette journée a été si fertile que je ne sais quel événement relater d'abord, lequel fut le plus important... Je n'arrive pas à distinguer un signe du Ciel d'une tentation diabolique, tout se mélange en mon coeur et mon esprit en une folle sarabande qui s'est déroulée au long de cette chaude journée d'anniversaire...

Ça a commencé dès mon réveil, au sortir d'un rêve où figurait ma douce et belle Salomé, la jeune fille dont mon coeur est épris, et dont la seule évocation fait malgré moi palpiter mes sens. Nous courions main dans la main, sur un pré qui descendait en pente douce vers une rivière calme et limpide. Cette rivière était le Yabboq — mais je ne l'avais jamais vu aussi plein — et cette vallée était celle de Samarie — mais je ne l'avais jamais vue aussi verte. Nous courions dans l'herbe grasse, dans la gloire de Dieu qui illuminait nos visages extasiés. Les longs cheveux d'or et la robe blanche de Salomé flottaient au vent tels les oriflammes de la pureté — car mon rêve était pur. La lumière divine resplendissait devant nous, miroitait sur l'onde cristalline. Soudain Salomé lâcha ma main et plongea dans la rivière, ou plutôt *s'envola*, s'éleva vers la lumière ! Surpris je m'arrêtai, alors elle me chanta :

*Éveille-toi, Aquilon ! Viens, Autan !
Fais respirer mon jardin,
et que ses baumes ruissellent !*

Puis les flots l'accueillirent en leurs bras concentriques. Charmé, je m'élançai à mon tour, quand la pensée me frappa qu'elle avait plongé tout habillée — et voici qu'elle en ressortait dénudée ! Vision exquisement pécheresse, dont j'eus du mal à détourner les yeux (Dieu m'est témoin). Et bien m'en prit — car sous mes yeux médusés Salomé se transforma.

C'est une fille grande et blonde, au buste généreux, aux traits d'une Madone rêveuse, contemplant le Christ en son amour. Tout à coup elle m'apparut petite, basanée, le cheveu noir en bataille et un sourire des plus enjôleurs sur ses lèvres carminés. L'eau illuminée

semait des perles sur sa peau brune et ses petits seins se dressaient fièrement, d'une fascinante impudeur. Elle sortait lentement de la rivière et, levant vers moi son bras doré, m'appela :

*Viens, mon chéri ; sortons à la campagne ;
passons la nuit au village ;
de bonne heure, aux vignes,
allons voir si le cep bourgeonne,
si le bouton s'ouvre,
si les grenadiers fleurissent.
Là je te donnerai mes caresses.*

Davantage que sa nudité (qu'elle ne cherchait pas à dissimuler), c'était son regard qui me faisait reculer d'effroi : flamboyant, aux reflets jaunes, deux fentes verticales en guise de pupilles... Le regard du Démon !

— Vade rétro, Satana ! criai-je en exhibant mon crucifix.

Je tentai de m'enfuir — mes pieds restèrent prisonniers de l'herbe grasse : chaque brin formait un minuscule crochet qui s'enfonçait sous ma peau.

La succube s'approcha jusqu'à me frôler. Sa beauté appelait la damnation, et tous ses mouvements étaient d'une lasciveté que je n'ose décrire, et je dois interdire à mes sens de l'évoquer. Elle me susurra encore ces phrases, qui cette fois n'étaient pas tirées du *Cantique des Cantiques*.

— Répète après moi :

*Rejoins les fleurs du ciel
Et danse au bal des rois
Réjouis ton coeur de miel
En transe pour Albatroys !*

« Répète : *En transe pour Albatroys !* »

— Non ! Non ! criai-je, épouvanté, brandissant vainement mon crucifix — car tout à coup le démon féminin l'arracha de ma main tremblante et me *prit le bras* — cette sensation me provoqua un tel choc que je m'éveillai en sursaut.

Je remarquai alors — non sans honte — que j'avais pollué mon lit : le Démon, ne pouvant vaincre mon âme par ses abominations, s'était attaqué à mon corps abandonné au sommeil.

J'aurais dû sauter du lit et aussitôt nettoyer cet immondice, et laver aussi mon âme de cette faute par des prières et des actions de grâce : c'est ce que le père Azarya m'a enseigné, prévoyant que chez un garçon de mon âge, les tentations sataniques nocturnes sont fréquentes et pas toujours repoussées avec succès.

Je n'en fis rien. Ce rêve m'intriguait et je ne voulais pas le dissiper déjà par une agitation coupable. Bien sûr, le père Azarya a raison : souvent je combats fiévreusement de sournoises tentations nocturnes ; en général le Diable utilise mon pur amour envers

Salomé pour appâter mes sens avec d'inavouables rêveries. Là, il s'agissait d'autre chose : le Démon m'était apparu sous les traits d'une femme inconnue pour me délivrer un message, dont je me rappelais encore chaque mot.

Alors, dans la fraîcheur du petit jour, tandis que l'aube, derrière la fenêtre, embrasait les arides collines de Samarie, allongé sur mon drap taché et pris encore dans les rets du sommeil, je commis l'erreur de ma vie — ou peut-être sa délivrance.

Je répétais à mi-voix le message du Démon :

*Rejoins les fleurs du ciel
Et danse au bal des rois
Réjouis ton coeur de miel
En transe pour Albatroys !*

Sur l'instant, cela me fit rire.
Puis les voix m'envahirent :

*Tel est le code, tel est le message.
Telle est la disposition d'esprit.
Tu connais désormais le passage,
Bienvenue dans notre confrérie !*

Un chœur, sur une musique puissante. Une autre voix poursuivait, comme plus proche, plus intime :

Bienvenue, jeune et bientôt fidèle cosentant. Tu t'es connecté à Albatroys, le réseau secret, la taupe invisible qui se glisse dans les trous noirs de l'humanité. Ton adhésion a été acceptée à l'issue d'une longue investigation. Voici maintenant certaines règles de base pour te guider dans le réseau...

Je tentai par quelques balbutiements effarés d'interrompre ces explications qui s'écoulaient d'une voix posée dans ma tête, mais la personne qui parlait ne m'entendait pas ou ne désirait pas être interrompue. Elle m'apprit néanmoins que si je voulais communiquer télépathiquement avec certaines personnes ou émettre moi-même des informations, il me fallait atteindre le niveau de « lucide émetteur » — ce qui nécessitait de longues études ou un talent particulier. Je venais juste d'accéder au stade de « fidèle cosentant ».

Ce que je captai par la suite serait trop long à rapporter. Cela ne ressemblait guère à mon idée du contenu d'un réseau senso. (Tous les réseaux sont interdits sur Canaan à l'exception de *Nouveaux Mondes* et *Vox Dei*, l'organe officiel de la Nouvelle Maison de Dieu, mais j'ai eu l'occasion de me connecter à U-Com chez un ami plutôt libertin, qui possédait un récepteur pirate.) Je suivis plusieurs débats sur des sujets variés — de la structure interne des trous noirs aux projets du sculpteur de glace Ern Lanklud, en passant par le scandale des colonies pénitentiaires d'Orange (dont j'ignorais l'existence)

ou un discours abscons sur la philosophie hyadim... J'accompagnai les songes étranges de rêveurs solitaires ; je ressentis la musique ouïe par un mélomane, et discutai sur l'analyse qu'il en faisait ; j'effleurai une scène d'amour pleine d'émotion, qui était sans doute privée — mais l'émotion me gagna à mon tour... J'appris nombre de nouvelles tragiques, scandaleuses ou cocasses que les réseaux officiels, j'en suis sûr, ne mentionnent jamais. Je participai à une histoire que plusieurs « cosentants » élaboraient ensemble — malheureusement ils ne recevaient pas mes pensées... Bref, j'ai passé ce matin un long moment d'émerveillement, à écouter tout ce monde qui parlait, chantait, *vivait* dans ma tête. Mieux qu'un senso, plus qu'un ersatz : une vraie communion, une fusion des esprits ! J'aurais pu rester des heures bercé par ces voix qui m'abreuyaient de tant de choses savantes pour finalement n'en proclamer qu'une seule : *liberté* !

Ce moment magique fut interrompu par mon père qui écarta violemment le rideau de ma chambre :

— Comment ! L'Angélus de l'aube a sonné et tu n'es pas encore levé ! Tu te laisses aller, mon fils !

Je sursautai — les voix s'évanouirent — en même temps je perçus un mouvement à la fenêtre : c'était Iscariote qui s'enfuyait. (Iscariote est mon fennec.) Durant mon contact avec Albatroys, il était resté là, assis sur le rebord, à me fixer de ses petits yeux jaunes — je venais juste de le remarquer.

Mon père, lui, remarquait autre chose : l'horrible tache du péché qui s'étalait sur le drap. Il est entré dans une fureur que je lui ai rarement connue, employant des mots qu'à l'état normal il n'aurait jamais osé prononcer, me menaçant des mille tourments de l'Enfer — et c'est ainsi que j'ai subi la matinée de mon anniversaire en pénitence.

Je passe sur ces heures longues et pénibles, où crucifié en plein soleil, sur la colline de Garizim, face au clocher de Samarie, j'étais censé éprouver ce que le Christ avait enduré pour nos péchés. J'éprouvais certes de la souffrance et la morsure de la soif, mais je méditais surtout à propos de ces voix reçues à l'aube.

D'où venaient-elles ? Comment me parvenaient-elles ? J'avais écarté d'emblée l'hypothèse de chœurs d'anges ou de voix divines : je suis croyant mais pas crédule. Un tel miracle ne se manifeste pas ainsi... Et puis ces voix étaient bien humaines et ne parlaient que d'humanité. J'ignorais tout à fait l'existence d'un réseau télépathe nommé Albatroys. Ce qui me surprend fort, ce n'est pas la télépathie, art couramment pratiqué par les Hyadims, c'est le fait que *moi*, j'ai pu capter un réseau télépathe. Je ne croyais pas posséder un don particulier dans ce domaine, et je sais en outre que bien peu d'humains maîtrisent cet art subtil de l'esprit. Éclair ? Intuition ? Hasard extraordinaire ? OEuvre maligne ? Une nouvelle tentative de contact aurait peut-être permis de dissiper mes doutes, mais je n'osais la tenter, suant et souffrant sous le soleil, tête pendante et bras en croix, et pour seul horizon la croix acérée du clocher de Samarie qui se détachait de la colline à crostiche d'en face. J'avais besoin de toutes mes forces pour lutter, résister à la chaleur blanche implacable de Tau Ceti, qui embrasait le cœur du ciel. Mais quelle dérision, me suis-je surpris à penser : afin de me repentir de mon inconscient péché, on me donne à contempler la grande croix du clocher de Samarie — signe que cette terre ingrate est bénie de Dieu — et en même temps les champs de lichen à crostiche — dont

chacun sait bien l'usage qui en est fait, où, et par qui ! Derrière l'austérité de Samarie blottie autour de son clocher, la débauche de Tralfamadore qui répand dans les collines le vin de sa prostitution !... Mais je m'égare — et la journée n'est pas finie.

A midi, mère est venue lever la pénitence et me préparer pour la messe et la cérémonie. Elle affichait son air affligé pour me dire qu'elle avait déployé des trésors de diplomatie afin d'amadouer mon père, qui envisageait de m'exposer ainsi aux brûlures du soleil et à la risée des enfants le jour entier de mon anniversaire. Mais je savais qu'elle mentait : père n'aurait supporté une telle honte en un tel jour ; et la seule attitude que mère déployait devant lui, c'était la soumission — ainsi qu'il est indiqué dans les Écritures.

Soulagé par la fraîcheur de l'église, mais sous le feu des regards familiaux, je rendis grâces avec ferveur et participai dévotement à la cérémonie. Au moment de sortir afin de me mettre en tête de la procession pour l'Alléluia, père me retint par la manche :

— Le père Azarya veut t'entretenir.

Mon coeur se serra : ma confession matinale ne l'avait-elle pas satisfait ? Avait-il deviné que j'omettais certains détails ?

Tel n'était pas le motif de l'entrevue : le prêtre nous attendait dans la sacristie où sitôt entré, père posa une main autoritaire sur mon épaule et déclara :

— J'ai parlé au père Azarya de ton désir et il est prêt à appuyer ta demande de noviciat.

Je tombai des nues :

— Ma demande de noviciat ?

Ce fut au tour du curé de poser sa longue main maigre sur mon épaule et me sortir son sourire de vautour que j'ai toujours détesté :

— J'ai quelques relations au sein du Conseil OEcuménique... C'est le moment d'en profiter, mon fils. Ta demande est prête, tu n'as plus qu'à la signer. Dans un mois, si tout va bien, tu seras novice.

— Hé, mais attendez ! me rétractai-je. Je n'ai jamais rien demandé, moi !

— *Moi*, je l'ai demandé ! gronda mon père. Et ce qu'un père juge bon pour son fils, son fils doit l'accepter avec humilité et reconnaissance !

— Plus maintenant ! le bravai-je. Car aujourd'hui j'ai dix-huit ans, je suis majeur et je peux faire ce que je veux !

J'en conviens, c'était maladroit comme repartie. Aussitôt père s'emporta :

— Tu auras dix-huit ans lorsque sonnera l'heure précise de ta naissance, c'est-à-dire après l'Alléluia ! Jusqu'alors tu es soumis à mon autorité, et je *t'ordonne* de signer cet engagement !

— Non, non..., marmonnai-je, désespéré. (Je sentais s'écrouler en moi tous mes rêves, avouables ou non, au sujet de Salomé.) Non, je refuse ! m'écriai-je du fond du coeur.

— Si tu refuses, tu n'es plus mon fils, je te déshérite et tu prends la porte immédiatement. A l'heure de tes dix-huit ans, je ne veux plus te voir à la maison !

— Très bien, défiai-je tête haute (et sans doute échauffée par le soleil qui tout le matin m'avait brûlé la nuque).

Je tournai les talons pour sortir, drapé dans mon honneur et ma colère. Le père Azarya me retint, brandissant « ma » demande d'engagement dans la Nouvelle Maison de Dieu.

— Réfléchis, mon fils ! Ne te laisse pas emporter par la colère et la fierté, instruments du Diable ! Que peux-tu faire d'autre ? Ramasser du crostiche ? Cultiver un champ misérable ? Garder trois moutons rachitiques ? Crois-tu pouvoir ainsi élever ton âme ?

— Mon âme, je veux la donner à Salomé, provoquai-je.

C'en était trop pour mon père qui se mit derechef à hurler et se retint juste à temps de me frapper, car nous étions dans un lieu saint. Je sortis de l'église en courant, bousculai la procession qui attendait et me ruai dans ma chambre où je me mis à emballer rageusement mes quelques affaires. Ma mère accourut pour tenter de me raisonner : je l'envoyai paître. Je ne supportais plus ses larmes et sa figure perpétuellement chiffonnée, comme si elle était coupable de toute la misère du monde. Des oncles, des cousins voulurent aussi intervenir : je les injuriai copieusement — étonné en moi-même de connaître tant de mots grossiers. Ils battirent en retraite, mais je les entendais comploter derrière le rideau : ils parlaient de possession, d'exorcisme, d'aller chercher l'Inquisition.

Quand je fus prêt à partir, mon frère Ismaël me bloqua le passage. Dans ses yeux brillait cette lueur fanatique que je n'aime pas — qui, à vrai dire, m'inquiète.

— Mon frère, mon frère, m'exhorta-t-il d'une voix douce, n'oublie pas que la colère est l'un des sept péchés capitaux, et la luxure en est un autre. « Observe la discipline que t'impose ton père », a dit Salomon. Je te prie de suivre ce conseil... sinon c'est l'oeil de Caïn qui te suivra.

Ses menaces voilées eurent pour effet de raviver ma colère :

— Tu ne m'impressionnes pas, toi et ta secte de nécromants et chasseurs d'hommes ! Va au Diable, qui possède déjà ton âme !

Je le bousculai pour sortir — un oncle, dans mon dos, s'interposa afin qu'il ne se jetât pas sur moi avec son couteau.

C'est ainsi que j'ai quitté la maison familiale, sans préparatifs, sans adieux, dans les cris, les insultes et les larmes.

Il est vrai que la rage est mauvaise conseillère : elle fait agir n'importe comment, vite et mal de préférence. C'est pourquoi, poussé par un pressentiment (d'aucuns diraient une *tentation*), je me rendis chez Salomé, à l'autre bout du village.

Bien que très belle, Salomé vient d'une famille encore plus pauvre que la mienne (qui, pour cette raison, désapprouve notre union) : si mes parents possèdent un petit carré de terre revêche et craquelée, les siens ne possèdent rien hormis leur mesure de tôles et torchis ; si les miens vont à contrecœur aider à la récolte de crostiche pour assurer la soudure, les siens y sont du matin au soir, à ronger leurs mains dans les lichens sous un soleil de plomb ; si mes parents n'ont parfois plus qu'un reste d'eau croupie au fond de leur citerne, les siens n'ont bien souvent que ça — quand ils en ont ; si les miens ne sont allés qu'une fois à Iérhu-Shalaïm, les siens ne sont jamais sortis de Samarie...

C'est pourquoi je fus très surpris de trouver leur mesure close — plus que close : vide. Ses alentours avaient été nettoyés, pas un linge, pas un objet ne traînait.

Une voisine m'appris qu'il y a trois jours, Salomé avait été envoyée au couvent des

soeurs de la Rédemption, à Sichem. Et avant-hier, ses parents déménageaient — décampaient, dit-elle — à l'aide d'une carriole et d'une mule qu'ils venaient d'acheter.

Pour la seconde fois de la journée, je tombai des nues : Salomé ne m'en avait jamais parlé... Ni d'un déménagement, ni de son départ au couvent ! Cela expliquait alors pourquoi je ne l'avais pas vue ces derniers temps — mais j'étais très occupé par les préparatifs de mon anniversaire... Je demandai des précisions à la voisine, qui ne se fit pas prier pour m'en fournir : il y a donc trois jours, les soeurs de la Rédemption de Sichem sont arrivées dans leur beau glisseur neuf chez Salomé, d'où elles sont reparties deux heures plus tard en emmenant la jeune fille, « qui ma foi ne semblait guère joyeuse de les accompagner ». Et dès le lendemain, cette famille connue pour sa pauvreté trouvait les moyens d'affréter une carriole et une mule, on se demande bien comment, alors que la voisine avait beau tenter d'économiser, etc. etc. Je l'abandonnai à ses jérémiades et suspicions et m'en allai sur la route poudreuse, écrasée de soleil, suivant les traces d'un glisseur effacées depuis trois jours...

Maintenant c'est la nuit, glaciale et silencieuse. Je bivouaque au pied des dunes, non loin de la route de Sichem, ville que j'atteindrai demain si tout va bien. Et là, j'ignore ce que je ferai... Arracher Salomé à son couvent ? En se-rai-je capable ? Et pour aller où ? La colère et la fierté qui m'ont poussé à cet acte inconsidéré sont bien éteintes, et leurs cendres ont un goût amer. J'ai faim, je suis fatigué, mon maigre feu va mourir et je me sens seul comme jamais... Je ne puis retourner chez moi : ce serait m'avouer vaincu, me soumettre à mon père, m'engager dans la Nouvelle Maison de Dieu... N'est-ce pas la seule solution ? Quelle sorte de liberté puis-je attendre de voix immatérielles, impersonnelles, d'origine inconnue et douteuse. Je résiste à l'envie de me connecter de nouveau : au moins ces voix meubleraient ma solitude... Et peut-être se trouve -ra-t-il quelqu'un, là-bas (où que ce soit), pour m'indiquer la bonne voie...

Allez — à quoi bon résister ? Il suffit de réciter la formule, et un nouveau monde s'ouvre dans votre tête ! Est-ce que je m'en souviens seulement ? Ça commence comment ? *Rejoins les fleurs du ciel...* Oui, c'est ça :

*Rejoins les fleurs du ciel
Et danse au bal des rois
Réjouis ton coeur de miel
En transe pour Albatroys !*

Lundi 40 septembre 2220

Ce matin, au réveil, j'ai eu l'immense surprise de découvrir Iscariote, mon fennec, à moitié enfoui dans le sable à mes côtés. Dès que j'eus ouvert les yeux, il a sauté dans mes bras avec de petits glapissements de joie. Ce brave animal m'avait donc suivi la veille à mon insu, ou avait flairé mes traces dans la poussière de la route...

Cependant ma joie de retrouver mon compagnon ne dura pas, car s'imposait à mon esprit la conscience aiguë des épreuves qui m'attendaient : déjà Tau Ceti brûlait le sable de sa chaleur blanche, et je ruisselais de sueur ; la soif et la faim inassouvies s'emparaient à nouveau de moi ; d'après mon estimation, Sichem se trouvait encore à cinquante kilomètres — sans une goutte d'eau, sans la moindre ombre sur cette route peu fréquentée. Et je savais d'expérience qu'en plein midi, sur ce plateau désolé, la température dépasse les soixante degrés... J'ai cru alors que le Seigneur m'infligeait, ce terrible châtement pour avoir osé désobéir à mon père et m'être enfui du domicile familial, ainsi qu'il châtia Jacob et sa descendance pour s'être détournés de Lui.

Mais tel n'était pas le dessein de Dieu, bon et miséricordieux.

Ce fut Iscariote qui me sauva.

Un dialogue muet s'instaura entre nous, fait de regards, de mimiques, d'oreilles dressées. (Souvent nous nous « parlons » de la sorte : Iscariote est très intelligent.) Soudain, il gravit à fond de train la dune au pied de laquelle nous gisions. Il s'arrêta au sommet, m'invitant à le suivre.

Ainsi, lui courant et flairant devant, moi traînant et trébuchant derrière, nous nous dirigeâmes vers un amoncellement de rochers qui écorchait l'horizon plat et flamboyant.

C'était bien plus loin que je ne le croyais, et même si les dunes, peu élevées du reste, s'évanouirent dans une étendue grise et caillouteuse aisée à parcourir, mes pieds étaient en feu quand nous parvînmes aux rochers qui se dressaient, chaotiques, en un cercle approximatif, tel un furoncle poussé sur la croûte de la planète. Au milieu des rocs végétaient quelques buissons épineux, signe de la présence de l'eau.

Iscariote se mit à gratter furieusement le sable au pied d'une roche. Je m'agenouillai et l'imitai. Nous creusâmes longtemps, et j'allais céder au découragement quand mes doigts captèrent une certaine humidité dans le sable. « O sources, murmurai-je, rempli d'amour et de merci, glorifiez le Seigneur ! Célébrez-Le et exaltez-Le à jamais ! »

Quelques minutes plus tard, nous amenions au jour une mince flaque d'eau boueuse, qui me parut à cet instant plus pure et cristalline que la Fontaine Miraculeuse de Iérhu-Shalaïm. Renouvelant mon *Deo Gratias*, je laissai Iscariote boire son soûl, puis, à plat ventre telle une bête, je trempai avec délice mon visage dans cette eau au goût de sable, que je lapai bruyamment.

C'est pourquoi je ne l'entendis pas arriver.

Le fennec jappait, mais je n'y prêtais pas attention, fort occupé à me rassasier (péchant ainsi par goinfrerie). C'est quand il gronda que je relevai la tête — et bondis en arrière : devant moi se tenait un homme.

Il était nu, la taille ceinte par une peau de serpent-baal (dont la tête masquait son impudeur), tanné et desséché par le soleil, la peau croûtée et crevassée, la tête couronnée de cactus, sous lesquels ses cheveux blancs hirsutes étaient teintés de sang. Sable et poussière couvraient son corps émacié, d'une maigreur effarante, d'une puanteur repoussante. Une barbe filandreuse s'accrochait au creux des joues et du menton. Ses yeux décolorés brillaient d'un éclat insane. Il tenait un long bâton noueux et tordu, taillé dans un buisson du désert, sur lequel était ficelée une baguette transversale, de manière à évoquer une croix. Je pensai avoir affaire à un de ces faux prophètes qui hantent le désert, se disent habités par le Christ (ou parfois l'Antéchrist) et annoncent en général des temps de pénitence, ou un nouveau Jour de Colère, ou la libération de l'Ennemi, pour un règne de mille ans. Méfiant, la main sur mon couteau (certains sont violents), j'attendis qu'il prît la parole :

— Ne crains pas, dit-il d'une voix rauque et tremblante. Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clés de la Mort et de l'Hadès.

Celui-ci se prend pour l'apôtre Jean, me dis-je, et il va me réciter sa version de l'Apocalypse. Néanmoins je lui demandai :

— Qui es-tu ?

— Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : «Aplanissez le chemin du Seigneur ! » (Les yeux levés, fixes et hallucinés, il poursuivit :) Car il vient en son jour, le Christ Rédempteur, il vient dans son vaisseau d'or et d'argent pour nous délivrer du mal, de la corruption et de la fornication ! Il vient nous apporter la Bonne Nouvelle, et séparer le bon grain de l'ivraie, et juger les justes et précipiter les méchants dans la mort et l'Enfer...

— Le Jour de Colère est déjà passé, rétorquai-je, faisant allusion à ce que les incroyants des autres mondes nomment la Guerre de Trois Secondes, que nous autres Canaanéens considérons depuis l'encyclique d'Ephraïm en 2150 comme le véritable Jour du Jugement, et les Pléiadims qui l'accomplirent comme les avatars des Anges Exterminateurs.

L'ermite me soutint que ce jour n'était pas le Vrai Jour, qu'il était encore à venir, et qu'il le savait parce qu'il était un élu, un prophète chargé d'annoncer la Bonne Nouvelle aux pécheurs. Je ne pus m'empêcher de sourire : le père Azarya m'a fréquemment mis en garde contre les faux prophètes et les idolâtres — lesquels, pourchassés par l'Inquisition, se réfugient dans le désert.

— Ah, tu souris ? s'emporta l'homme. Graine d'impie, veux-tu une preuve de la gloire du Seigneur qui m'habite ?

— Si tu étais un vrai prophète, tu ne proposerais pas cela, rétorquai-je. Car il est écrit : « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu ».

— Mais il fut donné aux apôtres d'accomplir des miracles !

Je me pris au jeu :

— D'accord. Fais jaillir de cette flaque bourbeuse une fontaine d'eau vive.

L'ermite fixa sur moi ses prunelles incolores et me scruta d'un regard qui m'incommoda. C'était comme s'il perçait mon âme et je crus m'être fourvoyé sur son compte, qu'il était réellement un saint homme — auquel cas je blasphémiais en lui demandant une preuve de la puissance divine.

— Tu te moques de moi, dit-il enfin. Tu me crois habité par la folie plutôt que par l'Esprit Saint, hein ? Alors écoute ceci : toutes ces voix qui parlent en ton esprit, et que tu appelles par une formule idolâtre, ce sont les voix impies et blasphématoires de la Bête. C'est la Bête elle-même que tu as éveillée en toi, celle qui asservit les peuples et les nations, celle sur laquelle se vautre la grande prostituée de Babylone, c'est la Bête elle-même qui t'habite ! Elle a posé sur ton front la marque de son nom ! Prends garde à la colère de Dieu ! Si tu persistes à écouter les voix blasphématoires de la Bête, tu connaîtras mille tourments dans le feu et le soufre, et tu boiras le vin de la colère de Dieu après avoir bu celui de la prostitution ! Les Sept Fléaux s'abattront sur toi ! Prends garde, suppôt de Satan ! Le Jour du Jugement est proche ! Tu tomberas dans l'étang de feu et de soufre, avec les dépravés, les impudiques et les magiciens !...

Ce disant, il s'éloignait en claudiquant, appuyé sur son bâton tordu, et s'éloignèrent avec lui ses imprécations, qu'il continuait de déclamer d'une voix râpée par la poussière et le silence. J'en fus troublé malgré tout, car cet ermite voyait clair en moi : il avait deviné que je captais Albatroys — qu'il nommait la Bête —, grâce à une formule appropriée. Comment pouvait-il savoir ? Percer un secret aussi intime ? M'étais-je vraiment trompé sur son compte ?

En tout cas ses menaces de châtiment divin eurent peu d'effet, au contraire : non seulement la source souterraine délivra assez d'eau pour remplir ma gourde, mais en plus, quand je regagnai la route de Sichem, j'aperçus au loin une caravane marchande... Empli d'une force nouvelle, et rendant grâce à Dieu, je courus pour les rejoindre. Ils ne firent aucune difficulté pour me prendre avec eux, et c'est ainsi que j'atteignis Sichem, juché sur un chameau parmi les sacs et ballots, abreuvé d'eau fraîche, nourri de fruits secs et rations vitaminées.

Malheureusement j'ai perdu Iscariote dans cette aventure... Dieu donne et reprend, et Ses desseins sont impénétrables. Les marchands me déposèrent devant la synagogue, sur la place centrale de Sichem où ils établissaient leur marché. Sichem est une bourgade guère plus grande que Samarie, sise autour d'une oasis en plein désert, ombragée d'arbres et de plantes importées de la Terre (comme presque tout ce qui vit ici), et carrefour de toutes les caravanes qui sillonnent la région. C'est pourquoi les campements de tentes et modulhomes qui cernent Sichem en permanence en gonflent artificiellement l'étendue et l'animation, sans quoi cette ville se réduirait à quelques bâtisses poussiéreuses et lézardées, disséminées parmi des palmiers pelés entre la mosquée, l'église et la synagogue.

J'y ai un cousin qui tient un bar et de ce fait, n'est pas venu nous visiter à Samarie depuis ma petite enfance, bien que les deux villages ne soient distants que de quatre-vingts kilomètres, car mon père réproouve absolument ce genre d'activité vile et dépravatrice. Joseph, mon cousin, fut d'ailleurs fort surpris de me voir (après qu'il m'eût

reconnu) et m'accueillit très cordialement. (Je suis chez lui en ce moment, dans une des chambres qu'il loue aux voyageurs, à subdieter dans le grand silence de la nuit...) Mais je ne me rendis pas chez lui immédiatement : j'allai d'abord au couvent des soeurs de la Rédemption.

Le couvent est situé à l'extérieur de la ville, au sommet d'une colline dénudée, parsemée de cactus terriens dégénérés. C'est un ensemble massif, gris et trapu, percé de fenêtres étroites, formant un carré autour d'une cour intérieure. La piste qui y mène aboutit à une rampe taillée dans la colline, desservant certainement un parking souterrain. Cette entrée étant close par un lourd rideau de plastacier, j'en avisai une autre, sur un côté adjacent : une porte basse, ensablée, décolorée, qui n'avait pas dû s'ouvrir depuis longtemps.

Un unique bouton sous le porche, sur lequel j'appuyai non sans mal, car il était bloqué par le sable. J'attendis, examinant la façade du couvent : roche grise vitrifiée, percée de rares fenêtres aux verres miroirs, qui reflétaient le blanc du ciel. Pas la moindre fioriture, hormis ce proverbe gravé dans un triangle au-dessus de la porte :

*La grâce trompe, la beauté ne dure pas.
La femme qui respecte le Seigneur,
Voilà celle qu'on doit louer.*

Vraiment, ce couvent avait la sinistre apparence d'une forteresse. Je me demandais ce que je faisais là : qu'attendais-je ? Que l'on me fasse entrer, moi un homme, dans ce lieu réservé aux nonnes ? Que l'on m'amène Salomé, afin que je la couvre de baisers ? Non — cette démarche était un échec certain, un coup de sang, une folie. Je n'avais fui la prison familiale que pour me heurter au mur d'une autre prison. Et cette sonnette ne devait plus fonctionner... Voilà : j'étais arrivé au bout de ma folie. Que faire à présent ?

Alors que je commençais à m'éloigner tête basse, un panneau crissa dans la porte, découvrant un écran pâle et poussiéreux. Dans l'écran, l'image tremblante d'un visage blanc, ridé, sévère, engoncé dans la coiffe noire et blanche traditionnelle.

— Que voulez-vous ?

— Ma soeur, je m'excuse humblement de sonner à la porte d'un lieu qui m'est interdit, mais je viens aux nouvelles d'une jeune fille, Salomé de Samarie, dont on m'a dit qu'elle a été conduite ici.

— C'est possible. Et alors ?

— Eh bien, me serait-il permis de... de la voir ou sinon, lui faire porter un message ?

— Non.

— Je voudrais juste qu'elle sache qu'Isaac de Samarie est à Sichem et...

— Jeune homme, m'interrompit-elle, peut-être n'avez-vous pas bien compris à quelle porte vous frappez. Ici, c'est un couvent. Les soeurs et novices qui ont librement choisi d'y faire retraite sont ici pour vouer leur vie au Seigneur et à la Vierge Marie, pour repousser à jamais toute tentation du Démon et en particulier pour éviter tout commerce avec les hommes, source de péché, d'adultère et de prostitution. Aussi je vous prierai, jeune homme, de passer votre chemin et de consacrer vos pensées à Dieu plutôt qu'aux

tentations du Démon.

Sur quoi le panneau se rabattit, masquant à l'écran la rougeur qui avait empourpré mes joues.

Sur le chemin du retour vers Sichem, ma honte se transforma en colère, et lorsque je parvins devant le bar de mon cousin, ma colère avait engendré une résolution. L'homme, ce pécheur, est ainsi fait que si une chose lui est refusée, c'est celle-là même qu'il désire plus que tout. L'impossibilité de communiquer avec Salomé me faisait désirer plus que tout la voir et lui parler — la délivrer de cette prison sur la colline, où j'étais certain qu'elle n'était pas venue de son plein gré : je la connaissais assez joyeuse et animée pour redouter ces lieux mortifères que sont les monastères et les couvents, et de plus nous nous étions avoués notre flamme, qu'elle espérait souder en un mariage, malgré l'opposition de mon père (je comprends maintenant pourquoi !)... Non, elle n'avait aucune raison de s'enfermer dans un couvent. D'ailleurs la voisine l'avait bien vu : son départ ne l'avait pas mise en joie. Pourquoi cette brutale décision des parents de Salomé ? Et que signifiaient cette soudaine richesse et ce déménagement précipité ?... Je n'ose formuler la pensée qui me hante — mais comme Dieu voit tout et sait tout, il me faut bien m'y résoudre :

Les soeurs de la Rédemption auraient-elles *acheté* Salomé à ses parents ? C'est une grave accusation, car ce genre de « commerce » est rigoureusement prohibé par toutes les lois de l'Église, célestes et terrestres. La foi ne peut s'acheter ! Et même si mon père a tenté de m'extorquer un engagement au sein de la Nouvelle Maison de Dieu, il n'a pu se passer de mon consentement — bien que mon refus signifiât une rupture et la honte sur sa maison.

Ainsi, il y a un mystère autour de Salomé. Un mystère que je veux éclaircir.

C'est pourquoi j'ai décidé de retourner au couvent cette nuit, et de tenter d'y entrer.

Je sais, c'est une nouvelle folie, un acte insensé. Peut-être l'ermite avait-il raison : je suis marqué sur mon front du chiffre de la Bête, et maintenant Satan lui-même dirige mes pas. Peut-être Albatrois distille-t-il le poison du doute dans mon esprit. Mais je m'en fiche. Depuis hier ma vie a pris un sens, des couleurs, une texture, un goût riche et fort de liberté. J'ose espérer que Dieu me pardonnera de vouloir vivre.

Mardi 41 septembre 2220 — 1 h

Je n'ai encore pu me résoudre à quitter la tranquillité de cette chambre pour aller me fourvoyer dans la nuit comme un voleur, pénétrer par effraction dans un couvent qui m'est strictement interdit à la recherche de je ne sais quel mystère qui n'existe sans doute que dans mes pensées impures et corrompu. Je me suis de nouveau connecté à Albatroys, par la formule « *Rejoins les fleurs du ciel...* »

Libre comme l'oiseau, esprit parmi les esprits, j'ai survolé un vaste panorama de la nature humaine : doctes réflexions, savants discours, méditations élevées, gestes nobles ou actions d'éclat — mais aussi toute la turpitude, la vilenie, l'injustice, les complots sinistres, les magouilles scandaleuses, les trafics ignobles... Tout était clair, observé, dévoilé, commenté, mis au jour comme si Dieu Lui-même regardait dans les âmes des hommes et racontait ce qu'il voyait. Canaan n'était pas épargnée, ni la Nouvelle Maison de Dieu, ni le Conseil OEcuménique. Ainsi j'appris que Gabriel III, Pape, Grand Rabbin et Commandeur Suprême de tous les Croyants, Ange de la Nouvelle Maison de Dieu, possédait une fortune personnelle estimée « officiellement » à 612 milliards de mégacristaux, trois astéroïdes privés parmi les prestigieux Astéroïdes du Système Solaire, une ligne transpace personnelle, un important pourcentage d'actions dans les cinq plus grosses multiplanétaires (SPAACE, Eatite Petite, Transcom, CARTEL et Telenc) sans parler du contrôle total ou partiel d'une foule d'entreprises « mineures », un poste de conseiller permanent auprès de l'ATO, etc., etc. Cela me surprit fort, car la Nouvelle Maison de Dieu est pauvre et nous le fait bien savoir, en nous exhortant, nous son troupeau, à davantage de générosité dans l'obole (dont le montant minimum vient de passer de cinq à dix cristaux), de don de soi dans le sacrifice, d'abnégation dans l'offrande..., tout cela pour payer le rachat de Sodome et Gomorrhe aux impies, aux dépravés et aux fomicateurs — rachat qui a coûté très cher à Canaan : Vox Dei, notre réseau, n'eut pas de mots assez durs pour maudire et fustiger la Compagnie des Astroports Orbitaux, administration directement dépendante de la CNM — et dans laquelle, aux dires d'Albatroys, Gabriel possède une participation !

J'appris également qu'une variété mutante de qât, cette feuille-à-mâcher dont, paraît-il, beaucoup de paysans musulmans sont friands (mais j'en ai vu peu en consommer), serait, une fois séchée, réduite en poudre et additionnée de certains adjuvants, un aphrodisiaque puissant qui ferait l'objet d'un trafic clandestin entre Canaan et Tralfamadore... Une nouvelle transmise par un cosentant qui ne pouvait la confirmer, car il avait été arrêté entre-temps par l'Inquisition. Albatroys lançait un appel aux « lucides émetteurs » de Canaan afin de poursuivre la traque...

J'appris enfin que certains membres éminents du Conseil OEcuménique (qui furent

nommés mais dont je tairai le nom par pudeur) avaient leur chambre et leur *droïne* réservées en permanence, sous des noms d'emprunt (également cités) sur le célèbre astéroïde Eros, haut lieu de la prostitution de luxe !

Toute cette turpitude m'abasourdit. Bien sûr, je n'étais pas innocent au point de croire que le Conseil OEcuménique ou la Nouvelle Maison de Dieu étaient aussi purs qu'ils le prétendaient. Je pensais néanmoins qu'ils s'en tenaient peu ou prou aux saints préceptes de notre nouvelle Église, respectaient les lois transmises par Moïse, le Christ et le Prophète — ces lois qu'ils *nous* faisaient respecter, dans la crainte de Dieu et de l'Inquisition ! J'en vins à soupçonner Albatroys d'en rajouter, de mentir et d'exagérer, car c'était peut-être la voix de la Bête qui m'avait marqué de son sceau : fol que j'étais de l'écouter — pis, de la croire ! Je criais en pensée pour intervenir, défendre mon peuple, rétablir la justice et la vérité. Je criais et appelais, mais nul ne m'entendait... Alors, découragé, j'ai coupé le contact. (Pour cela, il suffit de *vouloir* le silence dans sa tête — et le silence se fait aussitôt.)

Maintenant je me tourne et me retourne sur mon grabat, agité de pensées confuses et contradictoires. Toutes ces abominations décrites par Albatroys sont comme des souillures dans mon esprit, qui s'ajoutent au mystère qui me tourmente : les soeurs de la Rédemption ont-elles *acheté* Salomé à ses parents, et la retiennent-elles contre son gré ? Ai-je alors le droit de la délivrer ? Seigneur, ne m'abandonne pas en ces peines et tourments, montre-moi le droit chemin, révèle-moi par un signe ce qui est juste !

Dans deux heures le jour se lève : je dois y aller maintenant ou jamais...

Par la fenêtre, j'aperçois Sodome et Gomorrhe, deux points de lumière virgine dans un ciel sans tache... Sans tache ? Voici que des nuées voilent les étoiles, et peu à peu couvrent les deux lunes... Des nuées lourdes, noires, silencieuses. Et voici qu'un vent se lève, un vent de sable et de poussière, un des quatre vents qui annoncent la pluie... De la pluie ? En *septembre* ? D'habitude, la pluie n'arrive jamais ici avant octobre ou novembre...Le signe ! C'est le signe que j'attendais : « Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme... » Et aussi : « Sous leurs yeux il s'éleva, et une nuée vint le soustraire à leurs regards. » Dieu voile les lumières du ciel et épaissit la nuit pour me permettre d'agir !

Je pars donc sans plus attendre. Advienne que pourra. Amen.

Mercredi 42 septembre 2220

Il y a quelque chose de pourri dans la Nouvelle Maison de Dieu. Ce que j'ai découvert au couvent des soeurs de la Rédemption m'a glacé le sang et noué les entrailles. Que Dieu me pardonne de ne pas avoir voilé ma face devant tant de stupre et d'infamie, car je dois voir et savoir pour témoigner, et crier la vérité : Babylone est en Canaan ! La grande prostituée se vautre au sein des lieux saints ! Et si Dieu Lui-même m'a sauvé (par l'intermédiaire d'Isariote) comme Il sauva Loth de la destruction de Sodome et Gomorrhe, c'est parce que j'ai cette mission à accomplir : dire la vérité, extirper les racines du mal, déjouer les manoeuvres du Malin et de ses hordes ! Et quel autre moyen aurais-je que celui qui me fut donné dimanche matin, à mon réveil : Albatroys, l'oeil du Seigneur sur le monde ? La marque de la Bête — vraiment, quel aveuglement ! Comment peut-on être ermite, se prétendre prophète, et avoir autant de sable dans les yeux ?

Voici exactement ce qu'il s'est passé.

Lorsque je suis arrivé près du couvent des soeurs de la Rédemption, la nuit était noire comme une caverne et les nuées célestes voilaient l'éclat des lunes et des étoiles. Le couvent lui-même était plongé dans l'obscurité : je supposais que toutes les nonnes étaient endormies. J'en fis plusieurs fois le tour, cherchant une issue, un interstice, un moyen d'y pénétrer. Je n'avais aucun plan préconçu : j'ignorais même comment, une fois à l'intérieur, je m'y prendrais pour trouver la cellule de Salomé.

A la fin de mon troisième tour, alors que je revenais devant la façade, je vis un glisseur monter la colline à vive allure. Il soulevait un épais nuage de poussière et ses phares perçaient les ténèbres. Je me dissimulai derrière un buisson, au bord de la rampe qui menait au sous-sol : je voulais voir qui arrivait à cette heure où les bons chrétiens dorment du sommeil du juste.

Le glisseur s'engouffra dans la rampe, s'arrêta devant le rideau de plastacier. Ses phares é mirent un code de couleurs : vert, jaune, rouge, par trois fois. Le rideau se souleva lentement...

Sans réfléchir, je jaillis du buisson, dévalai la pente, sautai sur la rampe et m'accroupis derrière le glisseur qui pénétrait doucement à l'intérieur. Je le suivis, aveuglé et suffoqué par la poussière que soulevaient ses souffleries. Au moment où l'appareil s'immobilisa, je plongeai sous sa jupe — et ce fut un calvaire : car l'air brûlant qui tourbillonnait là-dessous incendia mes poumons et dessécha ma peau — mais je serrai les dents et tins bon.

Le moteur s'éteignit, les portières coulissèrent et les occupants sortirent. Ils étaient attendus, ainsi que je le devinai par le dialogue qui s'ensuivit :

— Bienvenue, monseigneur Obadiah. Bonne arrivée, monsieur Glax. Avez-vous fait

bon voyage ? (Une voix de femme, vieille et grinçante.)

Je tressaillis : Mgr Obadiah est l'archevêque d'Iérhu-Shalaïm. Qu'est-ce qui l'amenait ici à cette heure ? Et qui était ce M. Glax ? Un étranger, d'après son nom...

— Très bien, merci, marmonna le prélat.

L'autre n'était pas de cet avis :

— Enfer. Votre planète, un enfer. Jamais respiré autant poussière de ma vie ! Pas venu pour rien au moins ?

La femme (que je supposai être la mère supérieure) se fit onctueuse :

— Vous ne serez pas déçu cette fois : nous avons parfaitement contrôlé nos sujets, et avons encore amélioré la formule. Vous pourrez le constater vous-même...

Je n'entendis pas la réponse de l'homme, car ils s'étaient éloignés ; une porte se referma sur eux dans un claquement sonore.

J'attendis encore un moment, tendant l'oreille afin de m'assurer que personne n'était resté alentour... Silence. Prudemment, je m'extirpai de sous le glisseur. L'air de la salle souterraine me parut d'une délicieuse fraîcheur en comparaison.

Je me trouvais dans un garage, ainsi que je l'avais deviné. Au fond, trois glisseurs noirs et blancs qui, bien que poussiéreux, paraissaient neufs. Les soeurs devaient être bien riches pour s'offrir pareils engins — à moins qu'on les leur ait offerts ? En échange de quels services ? (Maintenant je le sais — du moins le devine.)

Hormis les glisseurs et deux ou trois armoires métalliques, le garage était à peu près vide : quelques selles et bâts suspendus au plafond, sous les tuyaux de la climatisation, un établi surmonté d'outils et bancs de contrôles pour les glisseurs... La pièce comportait trois portes, plus un puits anti-grav faiblement éclairé. J'essayai les portes : toutes closes. Le puits anti-grav était attirant, mais je n'osais l'utiliser ; j'ignorais où il débouchait, et craignais d'actionner quelque système de surveillance.

Sous l'une des portes s'infiltrait un rai de lumière. Je supposai que l'archevêque, M. Glax et la mère supérieure étaient sortis par là. J'étudiai de plus près le système de fermeture. Il était simple : c'était une serrure magnétique semblable à celle qui équipe la sacristie de l'église de Samarie ; il suffisait d'un aimant pour la neutraliser. (Et j'avoue avoir plus d'une fois forcé la serrure de la sacristie, afin d'accéder aux réserves de vin de messe... Mais dans mon départ précipité, j'avais laissé à Samarie l'aimant idoine.)

Je fouillai parmi les outils de l'établi, et découvris un tournevis électromagnétique : mieux que je n'espérais ! Je le branchai, et introduisis la lame aimantée dans la serrure. Il me fallut moins de trente secondes pour repérer le point-contact, qui céda avec un cliquetis. La porte coulisssa en silence, ouvrant un couloir de sirex brut, éclairé de loin en loin par de faibles veilleuses.

Je gardai le tournevis (c'était un modèle autonome, fonctionnant sur ondes courtes) et m'aventurai dans le couloir. Plusieurs portes y donnaient, toutes closes. Devais-je les essayer une à une ? Derrière devaient se trouver des locaux techniques, transformateur, chaufferie, lingerie et autres celliers disposés habituellement en sous-sol. Aussi poursuivis-je ma route.

A son terme, le couloir se divisait en deux : à droite, un court tronçon montait vers des escaliers également fermés par une porte ; à gauche, un nouveau couloir s'enfonçait

en pente douce... Je me dirigeais vers l'escalier — quand je perçus des cris.

Faibles et lointains, à peine audibles, ils montaient des profondeurs. Je m'immobilisai, interdit : pratiquait-on la torture en ces souterrains ? Une pénitente se fustigeait-elle pour implorer le pardon ? Je tendis l'oreille : ces cris ne me semblaient pas exprimer la douleur, mais je n'en étais pas certain.

Je fis demi-tour et empruntai le couloir qui descendait, marchant à pas feutrés. Les cris avaient cessé. Là aussi je croisai quelques portes closes, que je ne tentai pas d'ouvrir. Puis les cris reprirent : ils venaient bien d'en bas.

Tout au fond, le corridor faisait un coude, et desservait ce qui me parut des portes de cellules, par leur rapprochement et parce que toutes étaient munies de passe-plats. Des cellules si profondes en sous-sol ? Des soeurs y venaient-elles faire retraite, loin de la lumière du jour et de toute présence humaine ?

Les cris éclatèrent de nouveau — assurément ce n'était pas des cris de douleur.

C'était des cris de bêtes en rut !

C'était Oholibah qui se souillait du vin de sa prostitution, à qui on étreignait les seins de sa virginité !

Elle criait des obscénités, des mots putrides sortaient de sa bouche comme des grenouilles, et lui répondaient des râles et des imprécations d'hommes en proie à la fornication... Tandis que je restais médusé devant la porte, voici qu'une seconde voix féminine se mêla aux autres, proférant également des obscénités et des mots inspirés par le Démon, disant (je n'ose l'écrire, mais il le faut) : « A moi ! Venez ! Baisez-moi ! Ah ! je brûle, mon ventre est en feu, venez, couvez-moi, défoncez-moi, faites-moi jouir comme elle !... » Et autres horreurs du même genre.

Cette voix déformée par le stupre et la possession démoniaque — cette voix, je la reconnus : c'était celle de Salomé, ma bien-aimée !

N'y tenant plus, je fis glisser le loquet du passe-plat, coulisser le panneau — alors je vis l'abomination.

Dans la petite cellule où avait été installé un grand lit, une femme était nue, accroupie sur le lit comme une chienne, et se livrait à la débauche et à la fornication avec — oui, avec Mgr Obadiah, sa robe retroussée jusqu'à la taille, et avec M. Glax, dont le membre charnel était comme celui des ânes, et elle le fourrait dans sa bouche déjà souillée de semence, tandis que l'archevêque la montait comme un cheval et la pénétrait par l'arrière avec des « han ! » et des « houmf ! » Et Salomé — ma douce et pure Salomé — était attachée aux montants du lit, bras et jambes écartées de son corps, nu, rouge feu et qui se tordait en tous sens. Elle tendait en avant la source de sa honte, noire et drue (c'était la première fois que je la voyais), comme pour inviter les deux hommes à étreindre les seins de sa virginité et la souiller comme l'autre femme, qui paraissait insatiable et réellement possédée par le démon de la fornication, criant et râlant telle une bête en rut, au point que les deux hommes ne lui suffisaient plus. Alors, couverte des souillures de sa prostitution, elle se mit à ramper vers Salomé qui la regardait venir avec un air lubrique et une expression de débauche, et elle disait : « Oui, toi, viens, lèche-moi, fais-moi jouir puisque ceux-là ne veulent pas éteindre le feu de mon corps ! » Je n'avais jamais entendu Salomé parler ainsi, elle qui ignorait tout du péché et ne connaissait que

le pur et chaste amour de Dieu.

Comme la prostituée s'approchait de Salomé, je vis surgir la mère supérieure qui m'était jusqu'à présent demeurée cachée. Elle attrapa la catin par les cheveux et la rejeta au milieu du lit, s'écriant :

— Tu ne dois pas toucher à la vierge ! Jamais ! Tu m'entends ?

— Oui, sainte mère, marmonna la pécheresse d'une voix emplie des immondes grenouilles de son désir, mais ces deux-là sont trop mous, et j'en veux encore ! Donne-moi des hommes, des vrais, avec de grosses queues bourrées de...

L'autre la gifla.

— Tais-toi ! Fais-toi fourrer, c'est tout ce qu'on te demande !

L'orgie recommença, mais ne dura pas longtemps, car les hommes épuisèrent rapidement leur désir, répandirent leur semence dans les entrailles de la prostituée et sur elle, et elle jouit de cela même et se vautra dans le vin de sa prostitution, tandis que M. Glax commentait :

— Drogue très efficace. Dose trop forte, peut-être ?

La mère supérieure fut empêchée de répondre par les cris de Salomé, qui proférait des abominations et demandait qu'on la délivre du feu qui brûlait ses entrailles (elle n'employa pas le mot « entrailles ») ou qu'on la détache afin qu'elle se satisfasse elle-même — ce à quoi la religieuse (puis-je encore la nommer ainsi ?) répondit :

— Toi, ma chérie, ce n'est pas ton tour. Tu es là pour connaître le désir et apprendre comment on le satisfait. C'est tout !

— Est-elle vraiment vierge ? voulut savoir l'archevêque.

— Aussi vierge qu'au jour de sa naissance, répondit la vieille avec satisfaction. Nous avons vérifié.

— Mais ne risque-t-elle pas de... ?

— Absolument pas. Une fois l'effet de la drogue passé, son sexe lui apparaîtra comme une horreur. Son corps même lui fera honte. Elle n'aura qu'un désir : reprendre une nouvelle dose. Mais comme vous savez...

Je ne pus en entendre davantage, car à cet instant une lourde main s'abattit sur mon épaule. Je sursautai violemment. Deux soeurs étaient là, deux maîtresses femmes, taillées dans le roc, aux traits épais et fermés.

Je tentai de les bousculer pour m'enfuir — peine perdue : elles étaient inébranlables. Leur étreinte était plus solide que l'acier. Tandis que l'une m'enfonçait un genou dans les reins et me coinçait un bras derrière le dos (m'empêchant ainsi de bouger au risque de me briser les os), l'autre frappa à la porte. La mère supérieure passa la tête par l'ouverture du passe-plat, l'air très courroucé. Son courroux se changea en stupéfaction dès qu'elle me vit :

— Par la Sainte Vierge ! Un homme ici ! Mais comment...

— Le système de surveillance l'a repéré quand il est entré dans le garage, expliqua l'une des matrones. Le temps que nous accourions, il était déjà ici.

La mère supérieure me dévisageait, suspicieuse.

— Mais je te reconnais ! s'écria-t-elle. C'est toi qui voulais entrer hier après-midi. Tu as de la suite dans les idées !

— Qui ? aboya quelqu'un dans la cellule.

La mère supérieure détourna la tête :

— Un intrus. Ne vous inquiétez pas, on s'occupe de lui. (Aux deux gardiennes :)

Emmenez-le au poste de garde, et attendez-moi.

Ce qu'elles firent. Après bien des tours et détours, des couloirs, portes et escaliers, je fus introduit dans une petite pièce confinée, attaché sur une chaise par des liens électriques (plus je bougeais, plus forte était la décharge), entouré de quatre ou cinq soeurs, toutes du même imposant gabarit, qui m'observaient avec curiosité (et peut-être une certaine concupiscence). Un des murs de la pièce formait un écran géant, découpé en parcelles, dont chacune montrait, en un balayage plus ou moins lent, tel ou tel endroit du couvent : cloître, cuisines, escaliers, chapelle... garage.

Ainsi j'étais grillé dès le début. Naïf que j'étais ! Naïf, ignorant, inconscient, triple sot ! Tous les éléments du puzzle se mettaient en place dans mon esprit — tous ces *avertissements* dont je n'avais pas tenu compte : l'achat de Salomé à sa famille, que je n'osais croire ; la richesse des soeurs de la Rédemption, qui possédaient des glisseurs pour transporter leurs prisonnières ; le qât dont on tirait une drogue aphrodisiaque ; et pour finir ce couvent qui était une vraie forteresse — et pour cause : d'après ce que j'avais vu, il dissimulait rien moins qu'un bordel, où les prélats et puissants de ce monde venaient en toute impunité (terrestre) se livrer au stupre et à la fornication... contre, j'imagine, une solide rémunération pour les soeurs de la Rédemption.

Or deux éléments s'emboîtaient mal dans ce puzzle : d'une part, pourquoi avait-on préservé Salomé de l'infamie (tout en la droguant également), pourquoi tenait-on tant à sa virginité ? D'autre part, qui était ce M. Glax ? Quel était son rôle dans cet ignoble trafic ?

Je n'eus pas le loisir d'approfondir ma réflexion, car mon propre sort m'inquiétait tout autant que celui de Salomé. En fait, pour avoir trahi un si honteux secret, je craignais le pire.

La mère supérieure entra dans la pièce et se campa devant moi. Elle était grande, engoncée dans sa robe et sa coiffe noires et blanches, le visage gris, l'air revêche. Elle me toisa comme quelqu'un découvrant un immondice sur le pas de sa porte. Puis elle s'adressa à l'une des gardiennes :

— Avez-vous appelé l'Inquisition ?

— Non, mère Ruth. Nous attendons vos ordres.

— Appelez l'antenne de Salem. Demandez à voir le juge Saül, de ma part. Faites-le réveiller s'il dort.

La gardienne s'exécuta, s'installant devant le long pupitre sous l'écran. Pendant ce temps mère Ruth me scruta sans mot dire, m'obligeant à baisser les yeux devant elle. Pourtant c'est elle qui aurait dû baisser les yeux sur sa honte et moi qui aurait dû darder sur elle mon regard accusateur, empli de la colère de Dieu ! Mais, ainsi que Daniel et ses compagnons, éprouvés dans leur âme et leur coeur par les idolâtres de Babylone, conservaient jusqu'en la fournaise l'espoir et la foi en le Seigneur Tout-Puissant, je conservais l'espoir et la foi en une délivrance, et savais que le temps des épreuves aurait une fin.

Finalement la gardienne obtint le juge Saül à l'écran. Il ne paraissait pas content d'être réveillé à une heure aussi matinale. La mère supérieure s'assit pour lui parler :

— Si je t'appelle à cette heure indue, vénérable juge, c'est parce qu'une affaire grave s'est produite ici. Un homme, sodomite et fornicateur, s'est introduit clandestinement dans mon couvent afin de découvrir la nudité de mes nonnes et d'abuser d'elles...

— C'est *faux* ! m'écriai-je. C'est un mensonge !

— Silence, suppôt de Satan !

Une claque vigoureuse me fit taire — à laquelle s'ajouta une lance de douleur issue de mes liens, car j'avais bougé. Ruth poursuivit : les mensonges sortaient de sa bouche comme de visqueuses couleuvres. Le juge Saül hochait la tête, et comme il me voyait derrière elle, son noir regard me condamnait déjà.

— Bien, conclut-il. Je comprends ton problème, Ruth. Je vais diligenter de suite mon escadron spécial.

— Je n'en attendais pas moins de ta part, très cher Saül. Le glaive de la justice est entre tes mains comme l'épée de la Parole de Dieu.

— L'escadron arrivera dans l'après-midi. Prends soin du prisonnier pendant ce temps !

— Il sera bien surveillé, vénérable juge.

Et de fait, je fus bien gardé : à aucun moment on ne me détacha de ma chaise ; je ne fus ni nourri ni abreuvé, sinon d'injures et de moqueries. La mère supérieure m'interrogea, voulut savoir qui j'étais, d'où je venais, ce que je voulais faire exactement dans le couvent. Je ne lui répondis que la vérité, et elle parut s'en contenter, tout en me promettant que si je cachais quelque chose, l'Inquisition, elle, saurait me faire parler — ce dont je ne doutais pas une seconde. A mon tour, je lui demandai quel sort me serait réservé ; elle se montra très évasive, me disant que mon sort était maintenant entre les mains de l'Inquisition, ainsi qu'il convenait aux impies, aux blasphémateurs et aux contempteurs de la Vierge Marie. Je lui fis remarquer que c'était plutôt elle la blasphématrice et la contemptrice de la Vierge Marie — paroles qui me valurent d'autres claques et un surcroît de souffrance. Suite à quoi mère Ruth quitta la pièce et je ne la revis plus jusqu'à l'arrivée de l'Inquisition, passant mon temps en prière, afin d'implorer la grâce de Dieu et l'exercice de Sa Justice Immanente. « Souviens-toi, Seigneur, de ce qui m'arrive ; regarde et vois comme on m'insulte ! » Or « Dieu fera venir toute oeuvre en jugement, sur tout ce qu'elle recèle de bon ou de mauvais. » Les yeux des hommes, voilà ce que redoute cette pécheresse, qui se vautre dans l'adultère et l'infamie ! Ignore-t-elle que les yeux du Seigneur sont infiniment plus lumineux que le soleil, qu'ils observent toutes les consciences des hommes et pénètrent les plus secrets recoins ? Oh oui, oui, une malédiction s'attachera à sa mémoire et son infamie jamais ne sera effacée !

Quand les hommes de l'Inquisition arrivèrent, ils croyaient me trouver faible et misérable, or au contraire j'étais fort, droit et empreint de justice. Je ne criais pas, ne pleurais pas, n'implorais pas le pardon à genoux comme la plupart de leurs victimes — et ils en furent surpris. Le juge Saül était parmi eux, l'air sombre dans son uniforme noir, imprimé d'une grande croix rouge devant et derrière, comme les croisés de l'Histoire. Ruth me remit à lui, disant :

— Voici le pécheur. Exerce ta justice, en ton âme et conscience.

— Ne t'inquiète plus pour lui, sourit Saül (et je vis que son sourire était mauvais, plein de ruse et de fourberie).

Ils me chargèrent — sans ménagement — à bord d'un gros glisseur noir, très puissant et redouté par ceux qui ont à craindre l'Inquisition. Ils me transférèrent directement du garage dans l'appareil, si bien que je ne vis pas le soleil, l'éclat blanc de Tau Ceti qui parcheminait la terre.

Devant mon silence et ma tête droite, Saül perdit patience :

— Alors toi tu ne dis rien ? Tu ne t'inquiètes pas de ton sort ?

— Je parlerai devant un tribunal, et la vérité sortira de ma bouche telle une épée et frappera ceux qu'elle doit frapper.

— C'est ça, fais le fier. Tu ne sais pas ce qui t'attend !

— « Personne n'a de pouvoir sur le jour de sa mort », citai-je. « Il n'y a pas de relâche dans le combat, et la méchanceté ne sauve pas son homme. »

— Pauvre fou, grommela l'Inquisiteur — et ce fut toutes les paroles que nous échangeâmes.

Au bout d'une heure de voyage, ou peut-être plus — difficile de compter le temps dans cette cage surchauffée — Saül murmura un mot dans son com de poignet, et le glisseur s'arrêta. Alors il m'ordonna :

— Descends.

La portière coulissa. Ses hommes présents à l'arrière me souriaient méchamment. Quant aux deux qui pilotaient, j'ignorais leur réaction : nous en étions séparés par une cloison opaque.

Je descendis — la surprise me figea : nous étions en plein désert. A perte de vue, une étendue grise et plate, caillouteuse et poussiéreuse, sans un buisson, sans une colline — pas même une dune. Je me tournai vers Saül et ses hommes — soudain je compris.

Saül avait sorti son arme.

— Cours ! cria-t-il.

Je ne bougeai pas.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dis-je. C'est contraire à la Loi.

— Cours ! répéta l'Inquisiteur — et il visa.

Un éclair jaune jaillit du sol et sauta à sa gorge — le rayon de l'arme fusa bien au-dessus de ma tête. Les hommes eurent un instant d'hésitation, ne sachant s'ils devaient secourir leur chef ou d'abord m'abattre. Grondant furieusement, Iscariote — car c'était lui — trancha net la carotide du juge, dont le sang fusa, bu avidement par le sol. Ses hommes l'entouraient, s'agitaient, cherchant comment tuer le fennec qui s'acharnait — et moi je détalai.

Je courus comme jamais je n'avais couru de ma vie, comme si des ailes m'avaient poussé aux pieds, comme si mes mollets étaient montés sur ressorts. On tira dans mon dos, mais aucun rayon ne m'atteignit, car dans le même temps le vent s'était levé, un vent de poussière qui s'insinuait dans les yeux et les narines, faisait pleurer et éternuer et rendait toutes choses floues — et moi, insensible, je courais, courais vers ma délivrance...

Tout à coup une légère dépression de terrain, presque invisible, me fit trébucher — je m'étais étalé de tout mon long dans les cailloux, me meurtrissant douloureusement. Alors une

idée me vint : je me rappelais comment Iscariote avait trouvé de l'eau. Je me mis à creuser avec frénésie la poussière qui s'était amoncelée dans ce creux, grattant des mains, des pieds, tandis que le vent gémissait autour de moi, secouant sur la terre son voile de poussière.

En quelques minutes je dégageai un trou d'homme juste assez grand pour m'y serrer. Peu après le vent me recouvrit de son sable... « Car je suis poussière et retournerai à la poussière »... Et cela me sauva la vie.

Des heures durant me sembla-t-il, j'entendis le glisseur tourner et chercher dans les environs. Des heures à suffoquer dans mon trou, respirer de la poussière, espérer, désespérer puis espérer de nouveau, attendre l'issue fatale ou la délivrance... J'écoutais l'horrible sifflement du glisseur au loin, qui se confondait parfois avec celui du vent... À la fin tout se mélangea dans mon esprit, le glisseur, le vent, la poussière... Je dus m'endormir, ou sombrer dans le néant de l'épuisement.

Quand je refis surface, au bord de l'inanition, la nuit étendait sur le monde son vaste manteau de silence, et les ténèbres couvraient l'abîme. Le glisseur avait disparu, Iscariote avait disparu, plus rien n'existait que moi, créature vivante marchant sous les étoiles, parmi les pierres.

Maintenant je marche encore, dans le désert informe et vide, racontant (subdictant) ce que j'ai vu, et je sais — je *sens* — que l'on m'entend quelque part, on capte mes paroles.

Dieu assurément — mais aussi Albatrois...

Suit une assez longue digression où Isaac de Samarie entreprend de raconter sa vie, qui offre relativement peu d'intérêt — c'est pourquoi nous prenons la liberté de résumer ce passage de son journal :

Isaac est né le 39 septembre 2202 (temps local) à Samarie, village qu'il n'a jamais quitté, sauf deux fois, pour se rendre à Salem et à Iérhu-Shalaïm. Son frère aîné, Ismaël, est né l'année précédente. Son père, Abraham, est strictement catholique, et sa mère, Qetoura, d'origine juive, a dû se convertir au catholicisme à son mariage. Isaac fut baptisé, reçut les trois communions et la catéchèse obligatoire, jusqu'à l'âge de seize ans, par le curé de Samarie, le père Azarya. À huit ans, il fut admis comme enfant de chœur, place enviée à Samarie (à cause de la nourriture gratuite) qu'il occupa pendant quatre ans. De seize à dix-huit ans, il seconda son père dans la petite exploitation agricole familiale. Il était donc destiné, à dix-huit ans, à entrer dans un ordre religieux dépendant de la Nouvelle Maison de Dieu (l'Église officielle de Canaan) — ce qu'il ignorait, comme nous l'avons vu.

Ses deux voyages l'impressionnèrent beaucoup. Le premier eut lieu lors de sa septième année : atteint d'une samsonite (une maladie de la peau et du système pileux typique de Canaan), il fut conduit par ses parents à la Fontaine Miraculeuse d'Iérhu-Shalaïm, dans l'espoir d'une guérison, toutes les méthodes traditionnelles ayant échoué. (Il guérit, en effet, quelques semaines plus tard.) C'est sur le chemin du retour qu'il rencontra Iscariote, son fennec, dans des circonstances développées plus loin.

Son second voyage — à Salem, à 850 km de Samarie — fut plutôt une fugue, qu'il

accomplit à l'âge de seize ans, dès la fin de sa catéchèse, alors qu'il était encore mineur. (Sur Canaan, la majorité légale est à dix-huit ans, contre quinze sur la plupart des autres mondes, et douze à Tralfamadore.) Preuve d'un esprit de révolte et d'indépendance, cette fugue fut sans doute à l'origine de la décision secrète de son père... Isaac ne dit pas comment il atteignit Salem, mais c'est là-bas qu'il rencontra Caleb, son ami « libertin » déjà mentionné, lequel lui fit découvrir certaines « merveilles » des Nouveaux Mondes dont Isaac ignorait tout, comme le réseau senso U-Com, la Petite Voix Intérieure et les microblastes enregistrées (c'est là qu'Isaac s'en fit greffer une sur le sternum, à l'instar de son ami), et la « terre promise » que constituaient à l'époque Sodome et Gomorrhe, pour les jeunes Canaanéens frustrés de sexe et de plaisirs. (Bien avant Tralfamadore, Sodome et Gomorrhe étaient les astroports les plus « débauchés » de la CNM, et les plus populaires aussi, quand ils furent rachetés en 2220 par Canaan : les cristaux qu'ils rapportaient descendaient fort peu sur la planète, au contraire, nombre de Canaanéens montaient y dépenser leurs économies péniblement amassées.) Isaac resta une semaine (TL) à Salem, où l'Inquisition le retrouva et le ramena à Samarie. La « pénitence » qu'il subit fut sans doute l'épreuve la plus dure de sa vie, mais c'est grâce à elle — et grâce à Iscariote — qu'il apprit à supporter le désert et y survivre.

Voilà, en résumé, la vie d'Isaac de Samarie, racontée à mots hachés et décousus, tandis qu'il erre dans le désert, poursuivi par l'Inquisition (et aussi — ce qu'il ignore — par l'OEil de Caïn, la secte dont son frère est membre). Nous le retrouvons cinq jours plus tard, et lui redonnons la parole.

Shriek & Frieda

Lundi 47 septembre 2220

Cinq jours ont passé depuis que j'ai bégayé mes derniers mots dans ce journal. Cinq jours dont trois m'échappent ; quant aux deux derniers, j'étais trop faible pour émettre la moindre pensée cohérente et dire autre chose que croasser « à boire » et « merci »... C'est seulement aujourd'hui que j'ai pu mettre assez d'ordre en mon esprit tourmenté pour reprendre le fil de ce récit, allongé sur une natte à même le sable, dans la fraîcheur relative de cette tente en peau de chameau mise à ma disposition par les frères de la congrégation des Attentistes de Gabriel.

Ce sont eux qui m'ont trouvé, à demi mort dans le désert, « aussi raide et sec qu'un cadavre de serpent-baal », selon leur propre expression. (Les Attentistes de Gabriel sont une congrégation de frères regroupant des chrétiens, des juifs et des musulmans, qui mènent une existence nomade vouée au culte et à l'attente de Gabriel — non le pape corrompu de Iérhu-Shalaïm, mais l'Archange, celui qui apparut successivement à Daniel lors de sa déportation à Babylone, à Zacharie le père de Jean-Baptiste, à la Vierge Marie et au Prophète Mahomet ; depuis qu'il apparut également à saint Youssouf, fondateur de la congrégation, en 2099, les Attentistes espèrent en son retour.) Ils m'ont donc abreuvé, nourri, ont soigné les plaies de mon corps et apaisé les troubles de mon esprit — et je leur en rends grâce, dans ces paroles que j'adresse à Dieu et à ma Petite Voix Intérieure.

Je ne sais combien de temps j'ai erré dans le désert, en tout cas suffisamment pour que Tau Ceti brûlât ma peau et mes yeux, pour que rocs et cailloux meurtrissent mes pieds, mains et genoux, pour que mon esprit surchauffé sombrât dans le délire... ou le rêve, ou la vision.

Car, à l'instar de Jean, Daniel et bien d'autres — j'eus une vision.

Maintenant que je suis lucide et reposé, allongé dans la pénombre de cette tente, écoutant les bruits calmes et sereins des frères qui vaquent à leurs occupations dans le campement — maintenant je la revois en esprit, dans sa gloire et sa grandeur, et si je puis la disséquer, l'analyser froidement dans ses moindres détails, je n'en saisis toujours pas le sens profond, cette vision qu'assurément Dieu m'envoya — ou qui sinon ?

La voici, telle qu'elle m'apparut :

Tandis que j'errais et trébuchais dans le crépuscule, les pieds en sang, l'esprit en feu et la gorge pleine de sable, quelque chose se dessina dans le ciel, parmi les embrasements du couchant. C'était un grand rocher, veiné de jaspe et de calcédoine, cerné d'un vaste arc-en-ciel — et le ciel lui-même avait pris des reflets d'émeraude. Sur le rocher se tenait une étrange créature : elle avait une face humaine, ceinte d'une crinière de lion, surmontée de cornes de taureau, et dans son dos battaient deux grandes ailes d'aigle. Son corps était celui d'un fennec géant, et ses yeux jaunes aux pupilles fendues comme ceux des chats. La

créature me regarda, et à l'instant même je sus son nom : Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, tel était son nom.

Autour d'elle, vingt-quatre autres créatures, toutes différentes et indescriptibles, mais qui se ressemblaient sur un point : elles avaient les mêmes yeux jaunes aux pupilles verticales. Alors je tombai à genoux et me mis à prier, car je crus avoir affaire au Diable et sa suite — mais la créature sur le rocher me parla, et me dit : « Ne crains pas ! Je suis le Premier Mort et le Dernier Survivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant à nouveau, dans les mailles du réseau. Je suis celui qui était, qui est encore et qui revient. Et toi tu es l'Élu de ce monde, car nous t'avons jugé digne de recevoir la connaissance que nous t'offrons. Voici ! »

Les vingt-quatre créatures se prosternèrent devant moi, chantant un cantique comme nul humain n'en a jamais entendu, avec des sons richement colorés et des mots emplis de mystères. Et celle qui se tenait sur le rocher de jaspe et de calcédoine me tendit un objet, que je reconnus : c'était un casque à senso semblable à celui que me fit essayer Caleb, mon ami de Salem, quand il me connecta à U-Com. Et la créature me dit : « Coiffe-le ! »

Quand je mis le casque sur ma tête, s'éleva un chœur de myriades de voix mêlées. Pourtant j'entendais distinctement l'être qui expliquait : « Le mot-clé pour l'actionner est « Viens ». Chaque fois que tu prononceras ce mot, tu verras ce qui était, ce qui est et ce qui vient. »

Donc, engoncé dans le casque à senso, je dis : « Viens ! » Alors apparut dans le ciel un grand vaisseau blanc. Celui qui le pilotait était coiffé d'une mitre d'or et de pierres précieuses, et tenait une crosse d'argent incrustée de cristaux. Sur son front était marqué « Pouvoir » — et je sus que celui-ci était mon ennemi.

Je m'écriai une seconde fois : « Viens ! » Aussitôt surgit un vaisseau rouge. Celui qui le pilotait ressemblait à mon frère ; il était armé d'un laser et d'un crucifix, et sur son torse luisait un oeil méchant. Je sus que celui-là était également mon ennemi.

Je criai une nouvelle fois : « Viens ! » Et voici qu'apparut un lourd vaisseau noir. Sur ses flancs était peinte une grande croix rouge, et celui qui le pilotait posa sur moi un regard accusateur. Celui-ci, je savais qu'il était mon ennemi.

Je lançai encore le mot-clé : « Viens ! » Alors arriva un vaisseau blindé, gris-vert et comme corrodé, mais cependant invulnérable — et je sus que de celui-ci, on ne réchappait pas.

Quand je prononçai de nouveau le mot-clé, je vis venir à moi une foule innombrable, misérable et implorante, une foule de gueux, de déshérités, de perdants, de victimes. Tous étaient blessés ou scarifiés, et portaient sur eux la marque de l'infamie. Tous avaient succombé aux quatre ennemis, et le dernier leur avait été fatal. Parmi eux je vis des visages connus : Joseph, mon cousin de Sichem, Caleb, mon ami de Salem, Salomé ma bien-aimée... J'en vis d'autres encore, que je reconnus sans les avoir jamais rencontrés. Et tous criaient : « Justice ! Justice ! Rétablis la justice pour nous, toi qui es Élu, venge notre sang sur les usurpateurs de cette terre ! » Alors je sus qu'il me fallait agir si je ne voulais pas me trouver parmi eux, à pleurer et me lamenter jusqu'à la fin des temps.

Je murmurai une nouvelle fois le mot-clé — et tout fut bouleversé dans ma vision, comme si j'étais aspiré hors du monde : la terre bascula et s'amenuisa, le ciel s'enfuit par-

dessous mon corps, le soleil m'aveugla tant qu'il devint comme noir, les lunes rougirent, s'assombrirent et disparurent, les étoiles elles-mêmes tombaient autour de moi — car je voguais au milieu de l'espace. Je crus mourir de peur et d'angoisse au sein de ces ténèbres insondables, de cette inhumaine solitude... Mais voici que les ténèbres refluèrent, que la solitude se changea en multitude : j'étais parmi une foule immense, fort différente de la précédente : ceux-ci étaient sereins et souriants, et portaient un casque à senso pareil au mien. Je captais leurs voix innombrables, dont chacune était pourtant distincte, et chaque mot était une parole de vérité. Alors je compris que ceux-là étaient mes frères, mes compagnons en liberté, des Élus comme moi, qui avaient triomphé de leurs épreuves et connaissaient le langage de celui qui se tenait sur le rocher, et des vingt-quatre qui l'entouraient.

« Viens ! » m'appelèrent-ils — mais mon temps n'était pas encore venu. C'est pourquoi se fit un grand silence, et je me retrouvai devant le rocher et l'aréopage de Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Ffftiaï. Parmi eux étaient sept hommes masqués, que je ne pus identifier.

Le premier tenait dans ses mains une boule de feu.

Le second tenait dans ses mains une coupe de sang.

Le troisième tenait dans ses mains un flacon d'eau croupie.

Le quatrième tenait dans ses mains un voile noir.

Le cinquième tenait dans ses mains une ampoule pleine de maladies.

Le sixième tenait dans ses mains des armes.

Le septième tenait dans ses mains une boîte mystérieuse.

D'entre les hommes masqués surgit une femme vêtue de voiles flous et diaphanes comme des nuages, le front ceint d'une couronne d'arc-en-ciel, le visage doré par le soleil, cerné de boucles brunes en bataille, un sourire resplendissant sur ses lèvres carminées.

La femme brune s'avança vers moi, glissant dans le crépuscule, les pieds embrasés par le couchant. Elle tenait dans ses mains une petite plaquette, qui semblait faite d'une substance végétale. Comme je lui demandai la signification de tout ceci, elle me répondit : « Voici ta destinée. C'est le moment pour toi d'avoir du discernement. Ceci (elle me tendit la plaquette) t'aidera à comprendre. Prends et mange-la. Elle paraîtra amère à ta bouche, mais dans tes entrailles elle aura la douceur du miel. » Alors je pris la plaquette et la mangeai, et elle fut amère dans ma bouche, mais coula comme du miel dans mes entrailles. Aussitôt que je l'eus avalée, tout s'obscurcit — et je sombrai dans l'abîme.

Telle est la vision — ou le rêve — que j'eus dans le désert.

Parfois je crois pouvoir en discerner le sens tapi là, juste au bord de ma conscience, et il me suffirait d'un rien — un mot, un signe — pour que tout s'éclaire, tel un sentier de lumière tracé devant moi dans les ténèbres. Si je devine ce que représentent les quatre vaisseaux, mes quatre ennemis (le blanc est la Nouvelle Maison de Dieu, l'Église que je fuis à présent, le rouge est l'OEil de Caïn, le noir est l'Inquisition, le gris-vert est la prison ou la mort), je sais que ce n'est pas l'essentiel de la vision. Qui est cette créature protéiforme sur son rocher, au nom improbable de Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, et qui sont celles qui l'entourent ? Un avatar de Dieu et Ses saints ? Alors pourquoi ce nom ? Fait-il partie du mystère ? Et que représentent ces hommes

masqués ? « Ma destinée », a dit la jeune femme brune — qui est-elle, elle aussi ? Je me souviens l'avoir déjà rencontrée dans un rêve, où elle me donna la clé d'Albatrois. Cette fois, elle m'a donné une plaquette végétale, dont j'ai encore en bouche l'amer souvenir. Et le casque à senso, et la foule des Élus... Tout ceci a certainement un rapport avec Albatrois, mais comment l'interpréter ? J'ai bien envie de me connecter, afin d'en savoir davantage... Mais quelqu'un vient : je dois remettre à plus tard ma réflexion.

Le mystère s'épaissit ! Car Elifaz, le patriarche de la congrégation, est venu cet après-midi dans ma tente, pour converser avec moi. Voici ce qu'il m'a dit :

— Mon fils, je me présente devant toi empli d'étonnement et d'inquiétude pour ton sort.

— Que se passe-t-il, vénérable ? demandai-je d'une voix qui tremblait quelque peu, car je craignais toujours que l'Inquisition ne me retrouvât : je sais ces chiens noirs assez acharnés après leurs victimes.-

— Voici : un de nos novices, le jeune Mahmoud originaire d'Eilath, a reçu tes vêtements à laver, et il a découvert dessus de bien curieux débris. (Il ouvrit sa main décharnée et me montra des miettes brunâtres.) Reconnais-tu ceci ?

Je secouai négativement la tête.

— Ce sont des fragments de salep, un végétal qui pousse justement dans la région d'Eilath — c'est pourquoi Mahmoud l'a identifié. Or ce végétal ne pousse pas sous ces latitudes. On n'en trouve pas un seul pied à des milliers de kilomètres à la ronde. Comment se fait-il qu'il y en ait sur tes vêtements ?

— Je l'ignore, répondis-je — mais le trouble m'envahit : car je me rappelais cette plaquette que je reçus dans ma vision.

Elifaz dut le remarquer, car il me mit en garde :

— Si tu as consommé cette plante, je dois te prévenir que c'est une drogue puissante et très dangereuse. Elle procure certes des visions — et maints faux prophètes l'utilisent et prétendent ainsi entrer en relation avec l'Esprit Saint, mais c'est une relation fausse et frelatée. Cependant la drogue s'installe dans l'organisme tel le Malin dans l'âme du pécheur, elle y cause de sournois dommages, et qui s'en croit débarrassée s'en trouve possédé au moment où il s'y attend le moins.

— Je n'ai rien consommé de tel, mentis-je. (Je n'avais parlé à personne de ma vision, au risque de passer justement pour un faux prophète, mais ce mensonge me fit honte, aussi ajoutai-je pour l'atténuer :) Du moins pas consciemment. Mais j'ai voyagé un temps avec des marchands, sur un de leurs chameaux. Peut-être transportaient-ils cette plante, et me suis-je trouvé par mégarde en contact avec elle...

Cette explication bâtarde sonna faux à mes propres oreilles ; Elifaz n'y crut pas une seconde.

— Aucun marchand honnête ne se risquerait à transporter cette plante, car son commerce est strictement interdit. Sa consommation aussi. (Il laissa tomber les débris dans le sable, et les enfouit du talon. Puis il me toisa avec raideur.) Mon fils, reprit-il, maintenant que tu es rétabli, nous ne pouvons te garder davantage parmi nous. Demain

matin tu poursuivras ta route. Salem — si c'est là-bas que tu vas — n'est plus qu'à une centaine de kilomètres.

— Vénérable, m'écriai-je, croyez-moi ! Je ne suis ni un faux prophète, ni un de ces ermites à moitié fous qui prêchent dans le désert et mangent des serpents...

— Peu m'importe qui tu es, me coupa-t-il. Nous t'avons trouvé mourant, t'avons recueilli et soigné, car c'est notre devoir. Maintenant tu dois partir. Nous sommes une communauté paisible et tranquille, et nous évitons les ennuis.

— Des ennuis ? Vous ai-je causé des ennuis ?

— Pas encore, mais il se pourrait. Avant-hier, alors que tu gisais malade et inconscient, l'Inquisition est venue à notre camp, cherchant un prisonnier évadé qui aurait — selon ses dires — pénétré par effraction dans un couvent afin d'abuser des nonnes et commettre des abominations. Pendant que je faisais visiter les tentes, l'un de nous t'a caché sous de vieilles peaux. Nous ne désirons pas que ce genre d'ennuis se renouvelle. Me comprends-tu, mon fils ?

— Je comprends, vénérable, murmurai-je avec contrition. Je partirai à l'aube. Mais j'espère que vous ne croyez pas ce que raconte l'Inquisition ?

— Je ne crois qu'en la Parole de Dieu, et la venue de l'Archange.

Sur ces mots Elifaz me salua et quitta la tente.

Le crépuscule venu, je communiai en prière avec le groupe, et partageai le repas du soir, dans le silence et le recueillement selon leur coutume. Puis je prétextai la fatigue et le besoin de purifier mon âme pour me retirer dans ma tente. En fait je désirais plus que tout me connecter à Albatroys, afin de purifier sinon mon âme, du moins mes pensées.

Mais à peine avais-je atteint l'état de concentration nécessaire que l'on tapa furtivement des mains à l'entrée, et qu'apparut une tête boutonneuse, aux oreilles en feuille de chou, aux yeux ronds et gourmands. C'était Mahmoud, le jeune novice.

— Je te dérange ?

— Non, soupirai-je.

Il se glissa par l'ouverture, s'assit en tailleur devant moi, me dévisagea avec une expression avide.

— Alors il paraît que tu as pris du salep ? attaqua-t-il.

— Non, grommelai-je. Je ne sais même pas ce que c'est.

— Ah... (Il se tortilla quelque peu, et plongea une main sous sa djellaba, qu'il ressortit et ouvrit devant moi : au creux de sa paume se trouvaient encore quelques miettes de substance brunâtre.

— Regarde, murmura-t-il d'un ton de conspirateur, j'en ai gardé en secret. Si tu veux, on partage...

— Non ! m'écriai-je. Sors d'ici, et va enfouir ça dans le sable !

— Oh, toi alors, t'es pas drôle, grogna-t-il en se relevant. (Sur le point de sortir, il se ravisa :) Dis-moi... c'est comment, une nonne ?

— Hein ? Mais c'est... une religieuse...

— Non, je veux dire, dessous, sous ses vêtements, quoi ! Une femme, c'est comment ?

— Trouves-en une qui ne soit pas difficile, le rabrouai-je, et tu verras par toi-même. Maintenant laisse-moi.

Mahmoud s'en fut, visiblement déçu : il s'imaginait sans doute que j'allais lui évoquer, sous l'empire de la drogue, tout un harem de femmes nues... En tout cas son intervention m'apprit une chose : j'avais acquis une douteuse réputation dans ce camp. Il était temps de partir.

Je repris ma concentration (espérant ne plus être dérangé) et récitai la formule :

*Rejoins les fleurs du ciel
Et danse au bal des rois
Réjouis ton coeur de miel
En transe pour Albatroys !*

Aussitôt m'envahirent le chœur et la musique d'accueil, le *jingle* d'Albatroys. Puis une « voix » intime et chaleureuse m'annonça :

Bienvenue, fidèle cosentant et lucide émetteur. Si tu désires obtenir un contact particulier ou transmettre une information, il suffit de le faire savoir, et tu seras aussitôt relié.

C'était nouveau comme entrée en matière. D'habitude (je dis « d'habitude » alors que je ne me suis connecté que deux ou trois fois), je perçois tout un capharnaüm de sons, voix, musiques ou sensations, et c'est mon esprit qui fait le tri, de lui-même me semble-t-il, comme lorsqu'on désire suivre une conversation particulière au milieu d'une bruyante assemblée : on focalise son attention sur cette conversation, mais le reste demeure en bruit de fond.

Aussi ne pus-je m'empêcher de crier en pensée : « Mais comment ? Vous ne m'entendez pas ! »

Nous t'entendons parfaitement, répliqua la voix. *Désires-tu un contact particulier ? Cosentir avec quelqu'un ?*

— Mais... mais à... Je..., balbutiai-je à haute voix — car soudain je réalisai que je *communiquais* avec Albatroys ! Je n'étais plus seulement fidèle cosentant — j'étais parvenu à l'étape suivante ! Je pouvais moi aussi émettre des informations ! Haletant, excité, je me repris : « *Je désire transmettre une information.* » *Parfait. Exprime-toi. Cent quarante-quatre mille cosentants t'écoutent— s'ils le désirent.*

C'est ainsi que, oubliant ma vision et mes interrogations, je communiquai au monde entier — à tous les Nouveaux Mondes ! — la découverte ignoble que j'avais faite au couvent des soeurs de la Rédemption, et la chasse dont, à cause d'elle, j'étais la proie.

Mardi 48 septembre 2220

Dans leur grande mansuétude, les Attentistes de Gabriel n'ont pas voulu me laisser partir mains et pieds nus, affronter en grand dénuement les rigueurs du désert : ils m'ont fourni des sandales neuves, une gourde d'eau et trois capsules d'eau concentrée (dont je n'ose imaginer le prix), ainsi que de la nourriture pour trois jours, estimant que je mettrais ce temps à atteindre Salem, en suivant le raccourci qu'ils m'ont indiqué : une vieille piste à peine balisée à travers dunes, rocs et collines, fort éloignée de la route principale, et sur laquelle je « n'avais pas à redouter de mauvaises rencontres », selon les mots allusifs d'Elifaz. Je ne sus comment les remercier, et leur promis de prier pour leur salut jusqu'à mon arrivée à Salem — ce à quoi le patriarche me rétorqua :

— Notre salut est assuré. Prie plutôt pour le tien, mon fils.

Au moment de partir, j'ai aperçu Mahmoud qui m'adressait des clins d'oeil, comme pour me dire : « Profite de ton bon temps ! » Mais son geste n'a pas échappé au vigilant patriarche, et tandis que je m'éloignais, je l'entendis prendre le novice à partie. J'eus pitié pour ce pauvre garçon, si peu fait pour une vie de nomade et de reclus...

Si, à l'aube, la température était clémente, elle s'est rapidement élevée jusqu'à rendre la marche pénible entre sable et cailloux, et ma transpiration trop abondante, aussitôt évaporée dans la chaleur blanche de Tau Ceti, qui embrasait le ciel uniforme de sa lumière diffuse et aveuglante. Je ne pouvais continuer ainsi, sans épuiser en une seule journée mes réserves d'eau — et Dieu sait que l'eau est rare sur Canaan... Aussi décidai-je de me reposer dans la fournaise du jour, consacrer mon temps à la prière, aux louanges de ceux qui m'aidèrent et à l'écoute d'Albatrois, voire la *communion* avec tel ou tel ainsi que le permettait mon nouveau don... Et je profiterais du crépuscule, de la nuit et de l'aube pour tailler la route, espérant que le Seigneur me dispensera assez de lumière pour ne pas perdre la piste...

J'ai donc trouvé, au pied d'une colline rocheuse, une anfractuosité qui dispense sur moi son ombre apaisante. J'ai procédé à mes ablutions (réduites au minimum), à mes louanges et prières, et, retardant le moment de me connecter, je me laisse aller à la rêverie, allongé sous le roc, écoutant les soupirs du vent parmi les canyons, les craquements des pierres surchauffées et les friselis du sable toujours en mouvement... Je me surprends à guetter parmi ces bruits le galop discret de petites pattes griffues, à chercher entre les ombres le mouvement furtif d'un corps jaune, à grosse queue et longues oreilles... Mais Iscariote est loin (si les Inquisiteurs ne l'ont pas tué), et malgré son grand flair, je doute fort qu'il me retrouve ici... Je le regrette, mon cher fennec, mon seul compagnon, l'ami de mon enfance...

Je me souviens parfaitement de notre première rencontre, et pourtant je n'avais que

sept ans. Nous revenions d'Iérhu-Shalaïm, mes parents et moi, à bord d'un vieux bus brinquebalant qui avançait sur des roues. Nous avions accompli là-bas l'ultime tentative pour me guérir de la samsonite qui me ravageait depuis trois mois : plonger mon corps dans la Fontaine Miraculeuse. Il me revient que nous avons attendu longtemps, que l'eau était très froide et avait un goût de métal. Le miracle s'opéra, mais ne fut pas immédiat : j'en revenais aussi velu qu'avant, faible et suant, en proie à de perpétuelles démangeaisons — bref, dans un état déplorable, aussi bien physiquement que mentalement. (Je crois que la samsonite est davantage qu'une maladie : c'est un avertissement du Très-Haut, pour nous rappeler que nous sommes toujours proches de la bête, et que seules une conduite vertueuse et une foi irréprochable peuvent élever notre âme.)

Je brinquebalais donc sur mon siège, de concert avec le bus, cuisant dans mon jus, abruti par la chaleur et la monotonie du paysage, somnolent malgré mon pelage qui me démangeait, collé par la sueur. Tout à coup j'entendis distinctement une voix qui disait : « Dans sept jours tu seras guéri. » Je sursautai, dévisageai mes parents : mon père ronflait, ma mère était abîmée dans une contemplation morose du paysage. Nul ne disait mot autour de moi... Je pensai alors avoir rêvé ou entendu un ange (c'était ainsi que j'interprétais ces voix inconnues que je captais parfois, venues de nulle part et murmurant des mots souvent inintelligibles) et m'apprêtai à me rendormir — quand je découvris que la place contiguë était occupée.

Un fennec y était assis, qui me regardait de ses yeux jaunes.

— Maman ! m'écriai-je.

Elle tourna vaguement la tête dans ma direction, esquissa un pâle sourire.

— Chut, mon chéri. Dors. Je suis là.

Elle n'avait pas vu le fennec. Et mon père ronflait toujours. Je tendis la main pour toucher l'animal ; il recula au bord du siège. Je n'avais pas la force de me lever pour l'attraper... Je fis une nouvelle tentative, mais il ne voulait pas se laisser approcher. Il se contentait de me regarder.

Le plus étonnant était que personne ne semblait le voir : ma mère me donna à boire sans prêter aucune attention au fennec ; des voyageurs passèrent dans la travée, me jetant parfois un regard, mais nul ne manifesta la moindre surprise. A cause de mon état fiévreux, cela ne me parut pas bizarre, au contraire : je m'en réjouis. Curieusement, une silencieuse complicité s'était établie entre cet animal et moi ; il était devenu mon compagnon secret, à moi seul visible.

Quand le bus arriva à Samarie, il avait disparu (je m'étais assoupi entre-temps). Mais les jours suivants, il s'installa chaque soir sur la fenêtre de ma chambre, me fixant de ses yeux jaunes... Et je guéris en sept jours, ainsi que l'avait prédit la voix. Je crus que c'était grâce au fennec, que mes parents persistaient à ne pas voir. Je tentai de l'apprivoiser, en déposant des coupelles d'eau et des bols de nourriture sur le rebord de la fenêtre. Si le fennec buvait l'eau, il ne touchait pas à la nourriture (et jamais il n'a accepté que je le nourrisse) : il préférait chasser dans le désert... Je cessai donc de tenter de le nourrir, d'autant plus que mes parents ne comprenaient pas pourquoi je gâchais ainsi de l'eau et de la nourriture sur la fenêtre, et ils m'interdirent cette « lubie de gosse ».

Le fennec vint régulièrement me visiter au fil des ans, posant sur moi ses grands yeux jaunes, établissant avec moi une silencieuse conversation. Je lui trouvais un nom : Iscariote, qui sonnait agréablement à mes oreilles. (J'en ignorais la signification à l'époque, et d'ailleurs ce nom lui seyait fort mal, car je ne connais pas d'animal plus fidèle que ce fennec — mais il lui resta.) Peu à peu, mes parents décelèrent sa présence, bien qu'il évitât de se montrer devant eux. Mon père voulut le chasser, car, disait-il, le fennec est cousin du renard, qui est une bête pleine de malice et de fourberie, une créature du Diable. Or Iscariote se fit encore plus discret, et mes parents finirent par l'oublier.

Nous devînmes des amis intimes — autant que faire se peut entre un fils d'homme et une bête —, au point que je fus persuadé qu'il me *parlait* réellement, non par des mots mais d'une manière beaucoup plus subtile... Bien des fois Iscariote accompagna mes promenades solitaires dans le désert, partagea mes rêveries ou mes angoisses, atténua ma peine lors des pénitences, s'insinua dans mes nuits jusqu'au fond de mes rêves... Ce fut lui qui me sauva de l'attaque sournoise d'un serpent-baal, lui qui m'apprit à couper certain cactus apte à apaiser ma soif, lui qui chassa pour moi lorsque la faim me tenaillait, mais qu'une trop grande fierté m'empêchait de retourner à la maison demander pardon à mon père... Iscariote me fut d'un grand secours au long des dures années de mon enfance, et des années troubles de mon adolescence — jusqu'à ce que je fasse la connaissance de Salomé... Ses visites s'espacèrent alors, mais n'en devinrent que plus précieuses.

Maintenant j'ai fait la découverte d'Albatrois, et Iscariote a disparu... Peut-être même est-il mort pour me sauver (je ne sais pourquoi, mais je ne peux me résoudre à cette pensée : Iscariote est assez intelligent pour échapper aux lasers de l'Inquisition)... J'ai tout un monde dans ma tête, tant d'esprits en partage — quelle riche présence ! Pourtant je regrette Iscariote, mon fennec silencieux, l'ange gardien de mon enfance... Un seul être vous manque, dit le proverbe, et tout est dépeuplé.

Mais j'ai dix-huit ans, il est temps que j'apprenne à marcher seul au milieu de la fureur du monde. J'ai une mission à remplir, une *traque* à suivre : découvrir la nature et l'étendue de l'immonde prostitution à laquelle se livrent les soeurs de la Rédemption. Je ne puis, bien sûr, retourner au couvent de Sichem, mais il y en a un aussi à Salem, et mon ami Caleb, bien au fait des turpitudes qui règnent en cette ville, saura sans doute me guider...

Allons, « lucide émetteur » ! Oublie Iscariote, et marche vers ton avenir !

Les trois jours suivants du journal d'Isaac ne contiennent que des résumés ou des impressions de son voyage, assorties de réflexions sur lui-même ou de longues méditations religieuses. Il commente également quelques infos ou contacts établis sur Albatrois, qu'il ne nous paraît pas utile de reprendre ici. (Notons cependant certaines remarques sur la mort du psycho-façonneur Kçakato, qu'Isaac ne connaissait pas, mais qu'il présente comme un membre influent d'Albatrois — or notre enquête ne nous a rien appris à ce sujet.) Son voyage s'est déroulé sans incident marquant, à part la rencontre d'un serpent-baal, qui provoqua plus de peur que de mal, et incita Isaac à la prudence.

Nous le retrouvons le 3 octobre 2220, à Salem.

Vendredi 3 octobre 2220

Je suis arrivé en fin d'après-midi à Salem, dans le vent et la poussière, tête courbée et foulard sur le nez comme tout un chacun, en protection des bourrasques de sable. C'est grâce à elles que les Inquisiteurs postés sur la route à l'entrée de la cité ne m'ont pas reconnu, occupés à se protéger eux-mêmes et prêtant peu d'intérêt au trafic qui fluait sous leurs yeux.

Salem s'est agrandie depuis ma première visite, il y a deux ans. Appauvrie aussi, apparemment : davantage de maisons délabrées dans le centre-ville, de mendiants sur les trottoirs, de boutiques closes, de miséreux... Les travaux de rénovation ont peu progressé, pourtant vu le camp qui s'étend aux portes de la cité, il semble qu'il y ait du monde à vouloir habiter Salem..., ville que personnellement je trouve sale, agitée, bruyante, pleine de malheur et d'injustice — mais cela doit venir du fait que j'ai toujours vécu dans le désert.

Tandis que je parcourais les rues encombrées à la recherche de la maison de Caleb, la soif et la faim me tenaillaient, car j'avais épuisé mes provisions au cours du voyage. Je croisais tavernes et boutiques alléchantes, qui proposaient toutes sortes de nourritures et des boissons à profusion... Or je n'avais ni cartes ni cristaux, j'étais pauvre comme Job, et si Dieu donne ou prend sans demander de compte, il n'en est pas de même des commerces des hommes. J'essayai de me fermer à ces appétissants étalages, et souhaitai de tout mon coeur que Caleb fût chez lui et pût subvenir à mes besoins.

Alors que j'hésitais à un carrefour, cherchant à me rappeler quelle rue je devais prendre, j'aperçus un inflash mural qui affichait les gros titres des nouvelles du jour. Je tombai en arrêt sur l'un d'eux :

DE LA PROSTITUTION SUR CANAAN ?

Les Soeurs de la Rédemption démentent

et crient à la calomnie

L'ARCHEVÊQUE D'IÉRHU-SHALAÏM IMPLIQUÉ

Ce titre était tiré de *Nouveaux Mondes*, le réseau multimédia officiel et permanent de la CNM, diffusé à Salem (à Samarie, on ne reçoit que *Vox Dei*). Cette information était certainement basée sur ma découverte, transmise par Albatroys et parvenue jusqu'à *Nouveaux Mondes* par je ne sais quelle filière. J'aurais aimé en savoir plus, or pour obtenir le flexe correspondant au titre affiché, il fallait choisir parmi un sommaire exposé au bas de l'écran, mais auparavant glisser sa carte de crédit dans la machine... Un homme arriva justement, carte en main, et choisit quelques articles en rubrique sportive. J'osai

lui demander s'il n'aurait pas la bonté de tirer aussi cet article pour moi. Il me dévisagea de haut en bas d'un air méprisant (il est vrai que j'étais sale et poussiéreux) et me lança :

— Ça vit dans le désert et ça prétend savoir lire ?

Sur quoi il me tourna le dos et s'éloigna à grands pas. Vraiment la charité n'est pas la qualité première des habitants de Salem !

Heureux malgré tout de constater que la vérité parvenait jusqu'à la rue, je repris ma recherche de la maison de Caleb — lequel devait posséder cet article...

Enfin j'arrivai devant chez lui : une bâtisse lézardée, grise et sombre, aux vitres crasseuses et rayées, serrée contre d'autres du même style, le long d'une ruelle sableuse, jonchée de détrit. La fenêtre de Caleb donnait sur cette rue, au premier étage.

Elle était close.

Je gravis les marches usées du porche, touchai son bouton d'appel.

Pas de réponse. Peut-être dort-il, espérais-je.

Je renouvelai l'appel — sans résultat. Mon espoir s'amenuisait.

Je descendis dans la rue pour l'appeler, pensant que l'intercom pouvait être cassé. Le voisin du rez-de-chaussée m'apostropha :

— Tu cherches Caleb ?

J'acquiesçai. Depuis sa fenêtre, le voisin m'examina de la même façon que l'homme au journal. Lui-même était chauve et gras ; de petits yeux fouineurs et méfiants surmontaient ses bajoues.

— Qu'est-ce que tu lui veux ? demanda-t-il enfin.

— Je suis un ami, éludai-je (je n'aimais pas sa curiosité). Je viens lui rendre visite. Il est absent ?

— Ça oui, il est absent ! ricana l'homme. Et il ne risque pas de revenir !

— Il a déménagé ?

— Oui, pour l'enfer ! L'Inquisition l'a arrêté voilà trois jours.

Mon coeur manqua un battement.

— Mais — pourquoi ?

— T'en as pas une idée ? persifla le voisin, ses yeux scrutateurs fixés sur mon visage.

Je le devinais en vérité : quand je l'avais rencontré deux ans plus tôt, Caleb m'avait paru fort insouciant des lois et moeurs canaanéennes : il captait un réseau interdit, possédait des blastes et flexes licencieux, se tenait au fait des trafics et turpitudes de la cité. S'il avait persévéré dans cette voie, l'issue n'en pouvait être que fatale.

Je n'insistai pas auprès du voisin : son attitude me déplaisait, au point que je le soupçonnais de n'être pas étranger à l'arrestation de Caleb... Dans une telle promiscuité, y a-t-il meilleur espion ou délateur que son voisin ?

Je m'éloignai à pas traînants, épuisé, assoiffé — et tout à fait désemparé : car je ne connaissais personne d'autre que Caleb dans cette ville, et lui absent, je ne savais où me tourner, à qui m'adresser... Entre ces murs serrés, au milieu de cette foule bigarrée, je me sentis alors plus seul qu'au fond du désert.

Je déambulai sans but à travers la ville, en proie au désarroi. J'avais faim, et soif !... Or même les fontaines étaient payantes. (A-t-on jamais vu de l'eau gratuite sur Canaan ?) J'aurais pu mendier, mais je n'osais m'y résoudre — il y avait tellement de concurrence.

J'aurais pu voler, mais cette idée me répugnait : « Tu ne voleras pas », dit la Loi. Or tant de nourriture s'offrait, s'étalait, s'amoncelait, servie par louches, tranches, portions, parts et paquets — contre de l'argent, de l'argent ! Et le crépuscule tombait qui assombrissait les rues et rosissait la poussière, des feux s'allumaient, des odeurs prenantes d'épices et de viandes grillées titillaient mes narines et me serraient l'estomac...

Alors que je me trouvais (par comble !) dans une rue bordée presque uniquement de tavernes, comptoirs et restaurants, n'y tenant plus, je m'approchai d'un restaurateur musulman qui attendait le client, appuyé contre la porte de son échoppe. Contrairement aux autres, celui-ci m'apparaissait avenant et débonnaire. Je pris mon air le plus humble pour m'adresser à lui :

— Mon frère, s'il te plaît, pourrais-tu me donner à manger ?

— Te donner non, mais te vendre, assurément, sourit l'homme.

— Dieu bénit les miséricordieux, insistai-je. Et l'aumône est un des Cinq Piliers de l'Islam.

— Mais si je donne à toi, je serai contraint de nourrir toute la rue, rétorqua-t-il en désignant un attroupement de gueux qui s'était formé, dans l'espoir d'une manne improbable.

— Je comprends, fis-je. Mais moi je ne suis pas un mendiant. Je viens juste d'arriver en ville. Je suis fort et je sais travailler !

Le boutiquier secoua la tête.

— Je n'ai pas besoin d'employé... D'où viens-tu ?

— De Samarie. Je m'appelle Isaac. J'ai fait une bonne partie de la route à pied... et n'ai rien mangé depuis deux jours.

Il me jaugea, tiraillant sur sa moustache et produisant de petits chuintements au coin de ses lèvres.

— Isaac de Samarie, dit-il enfin, tu m'as l'air d'un gars costaud. Va voir chez mon collègue en face, là-bas, *Aux Délices de Sion*. Je sais qu'il cherchait un homme de main la semaine dernière.

Je remerciai le restaurateur et traversai la rue pour aller frapper à la porte des *Délices de Sion* — restaurant qui devait être réputé car une nombreuse clientèle y était attablée. Le patron me reçut dans l'arrière-cuisine, qui regorgeait de victuailles dont la vue me fit presque défaillir.

— Je viens demander du travail en échange de nourriture et d'un toit, attaquaï-je sans préambule.

L'homme — rouge et gros, aux yeux de boeuf, une touffe frisée au menton et derrière chaque oreille — leva au ciel ses bras courtauds, puis empoigna ses touffes de cheveux.

— *Mazel tov* ! s'écria-t-il. Mais c'est Dieu lui-même qui a guidé ici tes pas ! Je viens juste de renvoyer mon homme de main. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il a cuit de la viande non saignée, tuée par je ne sais quel *goy*, ici, dans *ma* cuisine ! *Oy vey* ! L'insensé ! C'est une honte, un *shandeh* !

Et il s'arrachait les cheveux.

— Calmez-vous, fis-je, étendant une main apaisante.

Il me l'empoigna :

- Es-tu fils de David, au moins ?
- Eh bien, de par ma mère..., commençai-je.
- *Ah mekhyia !* Tu n'as pas peur du travail ?
- Dans mon village, je...

— Ah, tu viens du *shtetl* ! Alors écoute, fils de David, j'ai du travail pour toi. Sais-tu faire la vaisselle ? (J'acquiesçai.) Et laver le sol ? Et briquer les meubles ? Et dresser les tables, et les desservir ? Et couper le bois pour le feu ? Très bien ! (Il me tapa sur l'épaule.) Tu feras tout ça contre le gîte et le couvert. (Il m'embrassa.) Mon fils, que Dieu te bénisse et te garde !

C'est ainsi que j'ai été engagé aux *Délices de Sion* comme homme à tout faire — et je fais *tout* : je n'ai pas cessé une seconde de courir ici et là, dresser les plats, couper du bois, laver les gamelles, desservir les tables, passer le balai, l'éponge ou la serpillière... jusqu'à minuit pile — car demain est jour du sabbat. Je trouve que c'est beaucoup donner pour un repas frugal et froid, expédié en fin de soirée, et un grabat de mousse granuleuse en soupente — mais ne faisons pas le difficile, et rendons grâce à Dieu de m'avoir si vite tiré d'embarras.

Malgré tout, demain, je parlerai salaire avec Jacob, le patron. Je sens que la discussion sera pénible.

Samedi 4 octobre 2220

Aujourd'hui, jour de sabbat, je n'ai pas travaillé. Ça commence bien ! Jacob a certes conscience qu'il perd beaucoup d'argent en n'ouvrant pas le samedi, mais la tradition est sacrée — et je n'ai pas à intervenir dans ses affaires ni ses opinions. (J'ai timidement abordé la question du salaire, mais Jacob a coupé court : ce genre de sujet est tabou le samedi.) Lui, par contre, m'a demandé pourquoi il ne m'avait pas vu à la synagogue aujourd'hui. Je lui ai répondu que j'y allais sans doute à des heures différentes... Il souhaiterait que demain, nous y allions ensemble : me voilà fort embarrassé ! Je n'ai que de très vagues notions des rituels juifs... Dois-je lui révéler mon christianisme, au risque de perdre mon emploi, ou continuer à jouer le jeu ? Déjà il s'étonne que certains mots ou plaisanteries typiquement yiddishs me laissent froid, voire m'échappent. Mon masque se déchire peu à peu... Je présume que je ne ferai pas de vieux os ici.

Cet après-midi, au lieu d'être à la synagogue avec Jacob, je suis allé rôder autour du couvent des soeurs de la Rédemption. Il m'a paru encore plus hermétique que celui de Sichem : hauts murs électrifiés, système de surveillance sophistiqué, portes noires obstinément closes. Je n'ai rien remarqué qui puisse faire progresser d'un iota mon enquête : ce sombre édifice aurait pu n'abriter que des fantômes...

Or Albatrois m'assaille de questions : qui est impliqué ? Combien de couvents sont touchés ? Où sont les champs de qât mutant qui servent à fabriquer la drogue ? Combien de jeunes filles ont été enlevées à leurs familles ? Etc., etc. L'ampleur de la tâche me dépasse. Comment moi, seul, pauvre, innocent et marchant dans la poussière, pourrais-je découvrir tant de secrets ? Mais je ne suis pas seul, m'a-t-on assuré. La traque est lancée, des victimes tomberont... Or il faut faire vite, car les parties visées vont probablement contre-attaquer.

« C'est déjà fait, rappelai-je à mon interlocuteur dans le réseau. L'Inquisition est à mes trousses... » *Nous le savons tous*, répliqua-t-il. Il me promit que je serai aidé. Quand ? *En cas de besoin*, fut la seule réponse que je pus obtenir.

Ensuite, j'eus un contact avec une jeune femme (supposais-je d'après sa « voix » mentale, car elle refusa de m'évoquer son visage) à propos de l'image du Crucifié comme symbole universel du christianisme. Elle ne comprenait pas comment une religion pouvait avoir pris pour symbole une scène de torture aussi cruelle. Était-ce une religion de sadiques ? De masochistes ? Se complaisait-on dans la souffrance ? Je lui expliquai maladroitement pourquoi le Christ avait souffert et expié pour nos péchés, que ce symbole était là pour nous le rappeler à jamais et nous inciter à élever notre âme plutôt que nous vautrer dans la fange et la corruption, sinon le sacrifice du Fils du Seigneur n'aurait servi à rien. Et elle soutint qu'effectivement son sacrifice n'avait servi à *rien* ! Je

lui pardonnai ses blasphèmes, proférés en toute innocence par une brebis égarée, ignorante des voies du Ciel. N'empêche, jamais je n'avais entendu pareilles énormités — et je dois avouer que ses arguments ébranlèrent mes convictions... Elle me dit qu'étant ignorante en matière de religion, elle réagissait plutôt avec son coeur : d'après elle, une religion qui exhibe un tel emblème de mort et de sang ne peut se nourrir que de peurs et de craintes, de maladies et de misère ; en conséquence c'était une religion de mort et non de vie, et à tout prendre elle préférait l'image d'un Bouddha souriant et ventripotent, qui montrait ainsi qu'il avait su profiter de la vie, en attendant une meilleure réincarnation. Je ne pus dans l'immédiat que balbutier des protestations outragées, car c'était la première fois que je discutais avec une franche mécréante et je n'étais pas prêt à répliquer. Mais nous promîmes de nous « cosentir » à nouveau et poursuivre ce débat...

Je ne connais rien au bouddhisme, mais il est vrai qu'objectivement, un gros homme souriant est plus agréable à contempler qu'un homme malingre et souffrant, mains et pieds traversés de clous, le front ceint d'une couronne d'épines et le flanc percé d'une lance... Seigneur Jésus, pardonnez-moi si je m'égare !

18 octobre 2220 (je ne sais quel jour)

Et si je connais la date, c'est parce que je la vois là, ainsi que l'heure — 13 :27 — affichée en traits lumineux sur le mur. Mais les jours ne sont pas indiqués. J'ai passé des heures à contempler ces chiffres, sans comprendre ce qu'ils signifiaient : ils flottaient simplement dans ma conscience, enlumines d'efflorescences de symboles... Maintenant j'arrive à tourner la tête, et apercevoir le reste de la pièce.

C'est une chambre d'hôpital, fraîche, neutre et fonctionnelle. Près de mon lit, des appareils contrôlent je ne sais quoi, mon rythme cardiaque ou ma pression sanguine... J'y suis relié par des palpeurs disposés sur tout mon corps — même sur ma hanche, là où ça fait mal. Pas excessivement, d'ailleurs : c'est un élancement sourd, une douleur irradiante tapie dans mes nerfs, prête à bondir au moindre mouvement.

Car ma hanche a été brûlée.

Un rein détruit, quelques muscles et tendons cautérisés, un bon carré de peau carbonisé. Et j'ai eu de la chance.

On a remplacé mon rein, ressoudé mes muscles et tendons, fait croître un morceau de peau neuve. On m'a arraché à la mort... J'ignore encore qui est ce « on » : je n'ai pas beaucoup de visites.

En tout cas, seul dans cette chambre, immobilisé sur mon lit dans le silence bourdonnant des appareils, j'ai eu le loisir de me remémorer les événements des derniers jours, de récapituler, analyser, trier la réalité du rêve ou de la vision.

La réalité, la voici : je suis immobilisé dans cet hôpital, je ne sais où, soigné par je ne sais qui, pour une brûlure sérieuse à la hanche causée par un laser-bi. Cela s'est passé ainsi :

Dimanche soir (mon second jour de travail aux *Délices de Sion*), j'étais dans la salle à desservir afin d'emporter la vaisselle, quand j'aperçus à une table près de la porte, en compagnie de son épouse, un homme que je reconnus : le voisin de Caleb. Celui-ci me reconnut également, car il posa sur moi un regard surpris, fronça les sourcils. Dissimulant mon trouble, je me dirigeai vers la cuisine, les bras chargés de vaisselle sale. Je me retournai sur le seuil, afin d'être sûr : l'homme avait appelé Rebecca, la serveuse, et lui demandait quelque chose en pointant un doigt vers moi. Je m'éclipsai.

A la cuisine, j'eus l'occasion d'échanger un mot avec Rebecca :

— Le gros homme assis près de l'entrée, qu'est-ce qu'il t'a demandé à mon sujet ?

— Le gros homme ? (Elle réfléchit.) Ah oui ! Il voulait juste savoir ton nom.

— Tu lui as dit ?

— Bien sûr. Ce n'est pas un secret, si ?

Je me mordis les lèvres. La sotte, l'innocente ! Mais elle ne pouvait pas deviner. Je

n'avais pas claironné que j'étais recherché par l'Inquisition...

Je passai le reste de la soirée dans l'angoisse, sursautant chaque fois que tintait la cloche de la porte (et elle tintait souvent), appréhendant l'irruption des sombres croisés de l'Inquisition... Lorsque, épuisé, je regagnai mon grabat en soupente, j'espérais m'être trompé sur le compte du voisin de Caleb.

Au cours de la nuit, un rêve me vint, dont je fus totalement incapable de me souvenir au réveil. Trop fatigué — car je l'étais encore, malgré cette courte nuit de repos. Et plus j'y songeais, plus le rêve s'évaporait... Cela m'agaçait, car je sentais qu'il était important — sans deviner en quoi.

Le soir même, le restaurant fut envahi par cinq membres de l'OEil de Caïn.

J'étais sur le point de pénétrer dans la salle quand je les vis entrer. Aussitôt je sus qui ils étaient. Tous vêtus de manière traditionnelle (sandales, burnou et gandoura), le front ceint d'un turban blanc, portant en sautoir un hologo d'oeil dans un triangle — mais sous leurs vêtements, on devinait des armes, et dans leur expression l'intention de s'en servir.

A leur irruption les conversations moururent, ce qui permit à l'un d'entre eux de déclarer sur un ton apaisant :

— Ne vous inquiétez pas, honnêtes gens. Bénissez cette nourriture que vous offre le Seigneur. Nous cherchons le dénommé Isaac de Samarie.

— Là-bas ! cria un autre, le doigt tendu vers moi.

C'est alors que je réagis (j'étais resté figé, telle une proie hypnotisée par le serpent) — lâchai ma pile d'assiettes chaudes et me ruai à travers la cuisine. J'entendis un grand charivari derrière moi, ouvris la porte à la volée, bousculai Jacob stupéfait dans l'arrière-cuisine, traversai le couloir en trombe et m'acharnai sur la serrure de la porte extérieure, qui donnait derrière le restaurant dans une venelle pestilentielle — la débloquai et me jetai dehors — deux bras solides me stoppèrent.

Ils avaient prévu ma fuite !

Je me débattis furieusement — une lame jaillit devant mes yeux, une autre frôla ma gorge. (Brusquement me revint une bribe de mon rêve : un couteau, du sang — et du feu.) Le reste du groupe surgit et m'entoura.

— Lâchez-moi ! hurlai-je en vain, donnant des coups de pieds dans le vide. Vous n'avez pas le droit !

Ceux qui me tenaient ricanèrent. Les lames me frôlaient dangereusement.

Soudain Jacob se pointa à la porte, sa silhouette barriqueuse découpée dans la lumière. Il vociférait en levant les bras au ciel :

— *Nebech ah mishugener !* Bande d'insensés ! Fils de Chelm ! Pour qui vous prenez-vous ?

L'une de ses mains levées brandissait un antique pistolet à balles. Soudain il l'abaissa et tira.

Il ne toucha personne, mais créa un effet de surprise qui me permit d'échapper à mes ennemis. Je courus — cris confus dans mon dos — traits de feu, odeur d'ozone / éclair pâle / souffle brûlant, relent de chair grillée — puis la douleur explosa — je vis devant moi une intense lumière blanche, et je tombai — tombai vers elle, et la lumière m'inonda... Et voici qu'en son milieu apparut, nimbé de gloire, le rocher de jaspé et de calcédoine de

Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, et devant, dressés tels des anges gardiens, six hommes masqués, tenant chacun un fléau dans ses mains. Devant ces hommes qui étaient comme autant de menaces, était allongée une femme vêtue de la seule lumière blanche qui irradiait du rocher. Sa peau était caressée par le soleil, ses cheveux étaient un troupeau de chèvres dégringolant du mont Galaad, ses seins étaient comme deux faons, ses lèvres, un ruban écarlate, ses jambes comme des lys des vallées, et les ombres fuyaient sous son mont emmyrrhé... Alors je vis ce qu'elle faisait : elle se tordait et criait, prise dans les rets du désir, et ses doigts étaient comme des gazelles paissant sur le mont emmyrrhé, sous lequel s'ouvrait une perle rose... Et les gazelles venaient voir leurs faons, qui rosissaient de plaisir... Qu'elle était belle et gracieuse, amour, fille délicieuse ! Voici qu'elle trouvait seule son plaisir et je savais que c'était un péché, pourtant j'étais émerveillé par tant de grâce et de beauté, et d'abandon au plaisir charnel... Je voulus m'approcher mais ne le pus, car je n'étais pas matériel : j'étais un pur regard.

Alors je vis s'approcher de la femme allongée un homme couleur de feu qui était comme un démon. Un oeil flamboyait sur sa poitrine, un couteau se dressait dans son poing et dans ses yeux vacillait la flamme de la folie. Il s'approcha de la femme pour la violer et la torturer — et moi je voulus accourir pour la défendre mais ne le pus — car j'étais un pur regard.

Soudain une troupe d'hommes en gris, aux allures de robots, s'interposa entre la femme vêtue de lumière et le démon couleur de feu. Ils éloignèrent la femme de ma vue et combattirent le démon, avec de l'acier, du feu et des éclairs. Vaincu, le démon s'en retourna à son désert, où il chercha la femme et ne la trouva pas.

Moi aussi je partis à la recherche de la femme, car elle était belle comme la lune et brillante comme le soleil, ma fontaine de jardin aux baumes ruisselants ! Et voici où j'arrivai : je vis un immense dôme écarlate, posé entre des rocs noirs, acérés, aux reflets de sang, et dans le ciel une énorme lune rousse, gonflée de fumée. Des foules accouraient sous ce dôme qui les attirait plus que tout. Moi aussi je me trouvai soudain dessous — et c'était l'antre de la luxure, du stupre et de la fornication, la demeure de Satan lui-même, le cloaque de toutes les abominations humaines ! La foule venait en nombre se dépraver dans ce temple du péché. Et je vis le pouvoir qui régnait sur le temple : le monstre tapi au sein de cette Géhenne avait dix mille yeux de cristal qui voyaient partout, comptaient, enregistraient — encaissaient. Et ce monstre froid imprimait sur le front de chaque pécheur la marque de son infamie ; cette marque était un logo et le nom du monde humain, et ce nom est : Tralfamadore.

Là j'avais perdu cette jeune femme belle comme le soleil.

Quand je compris cela, les ténèbres descendirent sur moi, terriblement froides et silencieuses.

Un médecin est venu me voir cet après-midi. Nous avons longuement parlé, et j'en sais davantage maintenant... ou — pour être franc — je me pose davantage de questions.

Le médecin est un homme pâle, aux yeux très clairs, aux lèvres minces et presque

blanches, membres longs et fins, tronc élancé : un étranger. Il me déclara qu'il me suivait personnellement depuis mon arrivée ici, qu'il était très satisfait de la manière dont se comportaient mes nouveaux muscles et organes, très heureux de me voir éveillé et lucide aujourd'hui, et qu'assurément je marchais à grands pas vers la guérison.

— J'en suis heureux, répondis-je, et vous remercie de tout mon coeur d'accorder tant d'égards à ma misérable personne, mais justement je m'interroge : pourquoi suis-je ici ?

— Parce que vous avez été gravement blessé, et qu'il fallait vous soigner.

— Certes, mais quand même, je suis surpris par... une telle attention. Une chambre individuelle, équipée d'un matériel sophistiqué, un médecin personnel... Pourquoi tant d'égards ?

Le docteur me scrutait bizarrement : ses yeux me fixaient mais je ne pouvais intercepter son regard — comme s'il fuyait au-delà du mien. Je trouvais cette sensation désagréable ; elle me causa même une légère migraine.

Le médecin se détendit, me sourit.

— Excusez-moi. Vous disiez ?

— Pourquoi tant d'égards ? résumai-je ma question.

— Je pensais que vous l'aviez compris... Vous n'êtes pas très avancé pour un lucide émetteur.

— *Pardon ?* tressaillis-je.

— N'est-il pas normal qu'Albatrois traite ses membres avec certains égards ?

J'en convins. Une impression délicieuse s'épanchait sur mon coeur : moi qui étais né dans le sable, fils de paysan destiné à courir toute ma vie dans le sable et mourir dans le sable — voici que j'avais ouvert une porte sur un monde merveilleux où j'étais accueilli comme un frère —, un élu, un *initié*.

— Gardez-vous de la vanité, me rabroua le médecin, comme s'il avait lu mes folles pensées (et peut-être l'a-t-il vraiment fait). L'orgueil et l'autosatisfaction sont deux parasites du contact.

Je m'infligeai un silencieux *mea culpa*. Il est vrai que peu auparavant, je gisais mourant dans la fange d'une venelle. Par quel miracle étais-je arrivé dans cette luxueuse chambre d'hôpital ?

— Il n'y a pas de miracle, seulement un peu de chance, expliqua le docteur. Il s'avère que le soir où les fanatiques de l'OEil de Caïn vous massacraient dans la ruelle, une patrouille du GRIP passait dans une rue adjacente, et son projecteur a enregistré la scène.

— Du *GRIP* ? m'exclamai-je, sidéré.

— Du GRIP, oui, la police planétaire de la CNM. Vous l'ignorez peut-être dans votre village, mais Canaan fait partie de la CNM et à ce titre, a obligation d'abriter sur son sol un certain contingent de police fédérale. Vous croyez sans doute que c'est l'Inquisition qui fait la loi ici, et vous avez raison : le GRIP est grassement payé pour éviter d'intervenir et se contenter d'un rôle administratif. Cependant il entretient des patrouilles, qui ont toujours le pouvoir d'empêcher un meurtre ou d'arrêter un criminel. Il en existe une à Salem, qui ce soir-là faisait sa ronde. Or, si un projecteur de patrouille se braque sur une scène de meurtre, celle-ci est obligée d'intervenir : les images enregistrées par son projecteur ne s'effacent jamais.

— Donc le GRIP m'a sauvé, et transporté à l'hôpital, récapitulai-je. Qu'est-il advenu de mes agresseurs ? Ont-ils été arrêtés ?

— Deux seulement. Celui qui possédait un laser (et qui a également blessé le patron du restaurant) a pu s'enfuir. Des deux arrêtés, l'un est déjà libre : son père est un notable ecclésiastique en ville. Quant à l'autre, la Nouvelle Maison de Dieu lance des pétitions pour le faire libérer.

Je soupirai. La justice n'était pas de mon côté... Et cet hôpital était un fragile rempart : qui pourrait les empêcher de venir jusqu'à mon lit parachever leur crime ? Je tentai d'apprendre jusqu'à quel point j'étais protégé :

— En somme, l'OEil de Caïn a raté son coup. Je constitue toujours une menace pour eux... Ne pourraient-ils pas venir jusqu'ici pour... ?

Le médecin secoua la tête.

— Cette chambre est interdite à toute visite. Et l'hôpital est gardé par le GRIP.

— Le GRIP ? m'étonnai-je de nouveau.

— Le GRIP, oui, encore. D'ailleurs je trouve étrange une telle sollicitude envers un autochtone comme vous. D'habitude ils se contentent d'amener la victime à l'hôpital, et peu leur importe son sort ensuite. Cette fois, ils ont insisté pour assurer votre protection... Avez-vous un contact particulier avec ce service ?

— Avec le GRIP ? Je ne les ai jamais vus !

Grâce à son étrange regard, le docteur dut voir que j'étais sincère, car il se détendit. Il précisa néanmoins :

— Vous êtes ici dans mon service, dans une chambre particulière. Personne, à part le GRIP et Judith, mon assistante, ne sait que vous êtes ici. Vous pouvez dormir tranquille.

— Mais quand je sortirai, où irai-je ?

— Vous le devinez sans doute.

— Mais non ! Comment le devinerais-je ? Je ne sais rien !

Il se leva, posa une main fraîche sur mon front.

— Reposez-vous, vous êtes éprouvé. Passez une bonne nuit, et demain matin vous aurez les idées plus claires. (Il se dirigea vers la porte, se retourna, me sourit encore.) Je serais vous, je quitterais cette ville.

— Pour aller où ?

Il ne releva pas ma question.

— Mieux... je quitterais cette planète.

Dimanche 19 octobre 2220

Mon médecin s'appelle Choyoq et vient de Warzaawana, Rigil-K. Aujourd'hui nous avons discuté à coeur ouvert — du moins en ce qui me concerne, car j'ai acquis la certitude qu'il lit dans mes pensées : il serait donc à un stade supérieur dans la hiérarchie d'Albatroys... En effet (ai-je appris de sa bouche), le niveau de « lucide émetteur » que j'ai atteint avant mon agression (et que je n'ai pas perdu, j'ai pu le vérifier ce matin) n'est pas une fin en soi : il n'est que le tremplin vers d'autres niveaux de communication, dont le Docteur Choyoq n'a pas voulu me révéler la phase ultime, prétextant que vu la rapidité de mes progrès, j'y parviendrais certainement avant lui... Tout au plus m'a-t-il brossé un tableau succinct du chemin à parcourir : de fidèle cosentant — ce qui me fut « donné » à la suite d'un examen rigoureux de mon cas (quand ? où ? par qui ?) — je suis donc rapidement passé « lucide émetteur », ce pour quoi « j'avais des prédispositions ». Le fidèle cosentant se contente d'écouter et « cosentir », le lucide émetteur peut communiquer avec certains membres du réseau, ou diffuser une information, un peu à la manière d'un abonné interactif à un réseau senso... L'échelon suivant est « habile orateur », qui permet également de communiquer avec d'autres télépathes — directement, sans passer par Albatroys. (Là, j'avoue ne pas avoir très bien saisi la nuance, que le médecin m'a présentée comme « la différence entre un réseau senso et un com privé ».) Après nous arrivons au stade de « maître sondeur » — ce qu'est sans doute le Docteur Choyoq : un télépathe capable de sonder l'esprit de n'importe qui. Un tel pouvoir me fait frémir... Je croyais que seuls les Hyadims excellaient dans ce domaine.

— C'est exact, me confirma le docteur. Les Hyadims peuvent faire absolument ce qu'ils veulent de l'esprit humain : il est aussi simple à manipuler pour eux qu'un Ludik pour un gosse. Ce qui nous sauve, c'est que les Hyadims ne sont intéressés par aucune forme de pouvoir social... Sinon nous serions leurs esclaves, et les Pléiadims seraient nos gardes-chiourmes.

— Est-ce qu'Albatroys a quelque chose à voir avec les Hyadims ? demandai-je, non sans appréhension.

Choyoq me rassura :

— J'ai dit que les Hyadims n'étaient pas intéressés par le pouvoir. Albatroys représente un pouvoir.

— Le pouvoir de l'information, opinai-je.

— Pas seulement, sourit Choyoq.

Il refusa de m'en dire plus, préférant aborder la question qui me préoccupe : comment délivrer Salomé des souillures de la prostitution, des oiseaux impurs et odieux qui l'enivrent du vin de leur luxure ? Comment confondre mère Ruth et Mgr Obadiah,

l'archevêque d'Iérhu-Shalaïm ?

— Patience, patience, m'enjoignit le médecin. La traque s'organise, et d'ici peu nous en saurons davantage.

— Mais pourquoi avoir diffusé si tôt cette information, alors qu'aucune preuve ne l'étayait, hormis mon seul témoignage ?

— D'une part, c'est *vous* qui l'avez diffusée, et si elle vous paraît prématurée, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même. D'autre part, le témoignage d'un lucide émetteur *est* une preuve suffisante : pour d'évidentes raisons, un lucide émetteur ne saurait mentir.

— Mais l'Inquisition me poursuit maintenant, me plains-je, et l'OEil de Caïn aussi, et tous doivent s'imaginer que j'en sais beaucoup plus que je n'en sais réellement !

— Certes, concéda Choyoq. C'est pourquoi je vous ai conseillé de quitter Canaan...

— Mais si je quitte Canaan, comment délivrerai-je Salomé ?

Le médecin marqua un silence.

— Je crains qu'il ne soit trop tard pour elle, dit-il sur un ton où perçait la compassion.

— Que voulez-vous dire ?

— Rappelez-vous : le qât...

— Le qât ?

— C'est une belle plante, aux feuilles cirées d'un vert profond, qui pousse dans les régions, disons « tempérées » de la planète. Elle a été importée dans les années 2100-2130, lors des arrivages massifs de vaisseaux arabes. C'est — normalement — un psychostimulant et un excitant bénin du système nerveux central, de par ses trois alcaloïdes : dexédrine, éphédrine et scopolamine. Les musulmans en consomment

beaucoup, car non seulement cela remplace chez eux le café^[†], mais en plus cela les aides à supporter la continence sexuelle... Or on a découvert une variété mutante de qât (on ignore encore s'il s'agit d'un virus canaanéen ou d'une modification génétique spontanée) aux effets très nettement aphrodisiaques. On a pu isoler les principes actifs, les concentrer, dériver leurs effets vers les zones érogènes, et surtout les combiner avec du sulfate de cocaïne, ce qui provoque rapidement une forte dépendance, et transforme en peu de temps une nonne sainte-nitouche en nymphomane insatiable — jusqu'à une issue généralement fatale...

Je restai sans voix. Le médecin se tut aussi — il n'avait pas besoin d'en dire plus : presque trois semaines se sont écoulées depuis ma « visite » au couvent de Sichem — et si Salomé n'est pas morte, elle n'est plus qu'une loque, une catin tout juste bonne à satisfaire les gueux...

Subitement la colère balaya mon abattement — une rage comme mon père lui-même n'en a jamais connu : je voulais me lever, m'armer, courir sus à tous ces débauchés, ces dépravés, ces trafiquants d'esclaves, ces démons sataniques, tous ces « M. Glax », ces évêques, moines ou curés qui en ce moment même, s'enivrent du vin de la souillure et de la prostitution avec de jeunes vierges entraînées de force dans les couvents, ou y allant de leur plein gré afin d'y célébrer le Seigneur et vénérer la Vierge Marie, et qui tombent dans cet abîme d'abominations ! Mais le Docteur Choyoq me retint, me calma, m'enjoignit à la

pondération :

— Vous n'êtes pas encore en état de courir sus aux débauchés, comme vous dites. D'autre part la tâche est trop lourde pour un homme seul. Vous avez accompli votre part ici : vous avez soulevé une vague qui va en éclabousser plus d'un... Mais quelque chose me dit que ce trafic ne se limite pas à Canaan : déjà le qât mutant est exporté vers Tralfamadore...

Je me souvins avoir capté sur Albatrois une info sur ce sujet, mais elle était annoncée au conditionnel. Le médecin me la confirma : nombre de prostituées tralfamadoriennes en consomment, volontairement ou non...

Tralfamadore, Tralfamadore ! J'eus envie de m'arracher les cheveux, à l'instar de Jacob, le patron des *Délices de Sion*. Quelle malédiction s'attache donc à nous, misérables Cananéens, pour trafiquer de la sorte avec le plus infâme des Nouveaux Mondes ? D'abord, le crostiche, la drogue universelle, l'une des principales ressources de Canaan. Puis le crosmos, dérivé du crostiche et encore plus fort. Ensuite l'ambroisie, l'épice des riches, récoltée à la main, fleur par fleur, par des paysans anémiques, pour un salaire de misère, et vendue dans la CNM un mégacristal le kilo. Maintenant le qât, la drogue de la débauche, et demain quoi ? Et où vont toutes les fortunes que rapportent ces commerces impurs et douteux ?

La réponse est évidente, insolente : le pape Gabriel III et sa cour...

Le docteur posa une main compatissante sur mon épaule :

— Je vois que vous commencez à comprendre...

— Je croyais que Canaan était un monde pur, fis-je d'une voix sourde. Voué à la célébration et l'adoration du Très-Haut, au respect de Ses Lois dictées dans les Saintes Écritures, à la crainte de Sa justice immanente. Protégé de la corruption et de la dépravation qui règnent sur les autres mondes, tous aux mains des forces sataniques... C'est ce qu'on m'a appris, répété durant toute mon enfance.

— Et la réalité vous choque, n'est-ce pas ? (Choyoq se leva, gagna la porte.) Je vous laisse méditer là-dessus... Mais permettez-moi d'enfoncer encore un peu le clou : tout pouvoir, par nature, engendre la corruption. Et la religion — toute religion — est le plus corrompu des pouvoirs. Bonne nuit.

Les jours compris entre dimanche 19 et vendredi 24 octobre contiennent peu de notes, brodant essentiellement autour du thème du pouvoir, de la corruption et de la religion. Les quelques informations mentionnées sont reprises ci-dessous. Isaac s'est rétabli, et a décidé de se rendre à Iérhu-Shalaïm, où il espère trouver un moyen de quitter Canaan.

Shriek & Frieda

Vendredi 24 octobre 2220

Un rêve m'est venu la nuit dernière — et cette fois je m'en souviens, je sais ce qu'il signifie, et je sais également (du moins je devine) le sens de mes visions. Hosannah ! Ce jour est un grand jour, car j'ai eu la vie sauve, et ce rêve qui m'a averti m'a été envoyé par Dieu, qui est le Révélateur des secrets, lui qui a dit à Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute sorte de chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes hommes verront des visions, et vos vieillards rêveront des rêves... Et je donnerai des présages dans les cieux et sur la terre, du sang, et du feu, et une colonne de fumée... » Or cela s'est passé ainsi : Dieu lui-même a fait tomber les faux prophètes, ceux qui dérobent sa parole et prétendent légiférer à sa place ! Il a jeté sur eux la coupe du vin de sa fureur, car sa parole est comme un feu, un marteau qui brise le roc ! Ils sont tombés les faux prophètes, les menteurs, les zéloteurs de la violence — et moi j'ai survécu, grâce à ce rêve qui fut un signe divin !

Dans les visions de la nuit, je vis un homme masqué qui tenait dans ses mains une coupe de sang. Il s'avança et jeta la coupe, qui se répandit dans les ténèbres et devint une mer de sang. Et un feu tomba du ciel dans la mer — et le tiers des créatures périt, et le tiers des vaisseaux fut détruit.

(Je sais que ce n'est pas un rêve original, mais une interprétation de l'Apocalypse. Mes visions me montrent-elles autre chose ? Ainsi les visions de Jean s'inspiraient de celles de Daniel, ainsi les miennes s'inspirent de Jean... Nous autres Chrétiens, sommes-nous imprégnés à ce point de l'Apocalypse ? Condamnés à toujours attendre une délivrance qui ne vient jamais ?)

J'étais troublé par mon rêve, car non seulement je m'en souvenais clairement, mais en plus j'avais déjà vu cet homme masqué : avec six de ses semblables, il défendait le rocher de jaspé et de calcédoine où trônait Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï. Or l'un d'eux avait disparu : celui qui tenait une boule de feu — et le feu m'avait atteint. Et maintenant intervenait celui qui tenait la coupe de sang...

Le docteur Choyoq entra dans ma chambre, porteur d'une bonne nouvelle :

— Judith doit partir d'urgence à Iérhu-Shalaïm chercher certains médicaments qui ne nous ont pas été livrés. Si vous le désirez, elle vous emmène.

J'acceptai avec joie : Judith, l'assistante de Choyoq, m'était fort sympathique malgré son apparence austère, et m'avait soigné avec compétence et dévouement. J'avais eu avec elle de savantes et passionnantes discussions ^[1], qu'il me plaisait de poursuivre au long du voyage (et il me plaisait aussi — Dieu me pardonne — de contempler son pâle visage et son corps élancé de fille du Nord). Bien que n'étant pas elle-même fidèle cosentante (à ma

connaissance du moins), elle partageait les opinions de son patron quant au lucre et la luxure du pouvoir ecclésiastique, et n'avait pas de termes assez violents pour les accuser, les maudire et les calomnier, et prônait une nouvelle guerre sainte « afin de purifier ce monde où Satan avait étendu ses griffes »... Je ne suis pas trop pour ce genre de violence qui ne peut qu'amener davantage de malheur et de misères — mais je ne vais pas répéter les propos que nous avons échangés à ce sujet.

Bref, deux heures plus tard nous glissions à vive allure sur la route d'Iérhu-Shalaïm, située à 3700 km — huit heures de trajet, d'après l'estimation de Judith. C'était elle qui pilotait le glisseur (je ne sais pas conduire ces engins), plutôt nerveusement d'ailleurs. Elle paraissait soucieuse, voire inquiète, jetait de fréquents coups d'oeil dans le rétro et sur les côtés de la route — et je pensai alors qu'elle craignait une intervention de l'Inquisition, qui me recherchait toujours avec âpreté. Mes soupçons s'étaient confirmés ces derniers jours : assurément l'Inquisition me rendait responsable des nouvelles révélations transmises par Albatrois aux inflashes et réseaux de la CNM : le trafic de qât mutant à l'échelle planétaire, l'enlèvement de jeunes vierges (pourquoi toujours des vierges ? Parce qu'elles n'ont pas de mari pour les rechercher ?), la responsabilité prouvée de trois mères supérieures des soeurs de la Rédemption (dont Mère Ruth) et leur arrestation « obligée » par le GRIP, les lourds soupçons qui pèsent sur l'archevêque de Iérhu-Shalaïm, les ramifications de ce trafic qui s'étendent jusque dans l'entourage du pape, deux meurtres non élucidés de témoins gênants... C'est sûr, cela crée un scandale qui s'amplifie de jour en jour ; et quelque part, un fonctionnaire haineux (peut-être Saül lui-même, s'il a survécu aux morsures d'Isariote) doit penser que je sais tout... Je suis devenu, en somme, l'ennemi public n°1 — ou plutôt, l'ennemi *privé* n°1, car une partie du public pense que c'est là une bonne occasion de faire tomber quelques têtes trop corrompues, et l'on commence même à rechigner à payer l'obole, et le denier du culte, et les offrandes « obligatoires »... Bref, tout cela fait désordre et qui ça ne déplairait pas de me voir cloué sur une croix... (Mais n'est-ce pas le sanhédrin — le tribunal juif — qui a jugé et livré le Christ aux Romains ?)

Quoi qu'il en soit, Judith paraissait soucieuse, ce qui lui donnait un air encore plus austère : un pli barrait son front blanc, ses fins sourcils étaient froncés, et elle passait fréquemment la main dans ses blonds cheveux, qui étaient pourtant tirés à la perfection. (Et moi je ne pouvais m'empêcher d'admirer ses formes que moulait sa combi blanche d'hôpital... J'espérais qu'elle ne fût pas télépathe comme le Docteur Choyoq, sinon elle aurait certainement capté les pensées troubles et honteuses qui agitaient mon coeur.) Je tentai une ou deux fois de relancer la conversation, mais c'était visible qu'elle n'avait pas l'esprit à discuter. Je me crus obligé de la rassurer :

— Vous savez, même si on rencontre un barrage de l'Inquisition, un glisseur d'hôpital est un très bon alibi. Ils ne vont sûrement pas nous arrêter...

— Ce n'est pas l'Inquisition qui m'inquiète.

— C'est quoi alors ? L'OEil de Caïn ?

Elle ne répondit pas. Cependant Choyoq m'avait certifié que personne ne me savait dans son hôpital, hormis lui-même, le GRIP qui m'y avait amené — et Judith.

Je compris un moment plus tard — trop tard.

— Les voilà ! s'écria-t-elle soudain.

— Qui ?

Je me retournai machinalement, mais je ne pouvais voir derrière, car le glisseur était équipé en fourgon. Aussi je me penchai pour scruter l'écran rétro sur le tableau de bord.

J'y vis un autre glisseur qui s'approchait rapidement, soulevant un épais nuage de poussière. Judith ralentit.

— Qui est-ce ? demandai-je, le coeur serré — car je devinais la réponse.

— L'OEil de Caïn.

Judith m'adressa un sourire sardonique. Son expression avait changé du tout au tout : elle reflétait à présent une joie méchante.

Elle ralentit encore. Dans l'écran, le glisseur emplit tout le champ de vision.

— Vous... vous n'êtes pas..., balbutiai-je, effaré.

Pour toute réponse, elle dégrafa le haut de sa combi : entre ses seins plantureux pendait l'hologo d'un oeil dans un triangle.

— On va t'écraser, suppôt de Satan, persifla-t-elle, et nul n'en saura rien.

Je la bousculai violemment et écrasai la pédale des gaz. Le glisseur hurla et bondit en avant. Elle tenta de reprendre le contrôle — nous luttâmes avec furie dans le petit habitacle, tandis que l'appareil tanguait dangereusement au-dessus de la route, heureusement déserte. L'autre glisseur, derrière, cherchait à nous doubler pour nous barrer le chemin ou nous précipiter en contrebas (nous montions à flanc de colline) — afin sans doute de simuler un accident...

Lequel se produisit.

Nous luttions toujours — elle avait réussi à me repousser et allait s'emparer des commandes, quand je donnai un brutal coup de pied dans le manche — craquement — l'appareil vira soudain, nous jetant l'un sur l'autre, sortit de la route, gravit la colline sur quelques mètres, projetant sable et cailloux en tous sens — un rocher l'arrêta brutalement : il tressauta, rebondit, se renversa sur le côté, dans un charivari de mécanique à l'agonie.

Judith et moi étions à moitié sonnés, abasourdis par le choc, mais j'aperçus néanmoins, à travers le pare-brise, l'autre glisseur qui s'était arrêté sur la route ; son cockpit se soulevait et des hommes en descendaient. Soudain...

Tout se passa très vite.

Une boule de feu tomba du ciel en vrille, dans un rugissement assourdissant — deux rayons blêmes en jaillirent — fracas — déflagration ! Le glisseur des poursuivants s'enflamma comme une torche. Des langues de feu en surgirent — c'étaient des hommes en feu qui couraient... Alors ma vision se transforma.

Le ciel se teinta d'un vert émeraude ; un immense rocher apparut au milieu des nuées, et il était fait de jaspe et de calcédoine. Sur le rocher trônait une créature à tête de bouc et aux jambes terminées par des sabots, qui levait vers le soleil flou son poing fermé, dont seul le majeur était dressé. Tout autour dansait une foule immense, qui chantait des chants de victoire. Et devant la foule se tenaient cinq hommes masqués, tels des géants de bronze, tenant dans leurs mains cinq fléaux. Une fumée couleur de sang montait jusqu'à eux, et dans la fumée flottait un vaisseau gris, piloté par des hommes gris aux allures de robots. Et en bas, la terre était rouge de sang, et de ce sang montaient des flammes

voraces. Alors je vis émerger de la nuée ardente une jeune femme très belle, vêtue de la seule lumière du soleil, dont les jambes étaient comme des colonnes de feu. Elle tendit vers moi ses mains fines — et tout changea de nouveau.

La jeune femme était Judith.

Ses mains cherchaient à m'étrangler.

Je réagis avec une rapidité qui me surprit.

Mon couteau jaillit comme de lui-même de sous ma tunique. L'instant d'après, il plongeait dans le coeur de Judith.

Son sang m'éclaboussa. J'en étais couvert !

La nausée m'envahit — et l'horreur. Tel un insecte pris au piège, je me cognai en tous sens et brassai d'une façon désordonnée l'air confiné de l'habitable qui ne voulait pas s'ouvrir — qui s'ouvrit. De l'extérieur.

Un visage inquiet me fit face.

— Tu es blessé ?

Puis l'homme découvrit Judith — et le couteau entre ses seins. Je ne pouvais que balbutier des mots incohérents — néanmoins l'homme hocha la tête.

Alors je vis qu'il portait un casque gris, dont la visière fumée était relevée. A travers, je distinguais l'hologramme qui brillait : GRIP.

L'homme rengaina le laser-bi qu'il brandissait, appela un collègue. Tous deux me hissèrent hors du glisseur renversé et entreprirent de me transporter vers leur appareil, posé un peu plus loin sur la route — jusqu'à ce que je leur fasse signe que je pouvais marcher. Tandis que je vacillais sur mes jambes, je réalisai l'étendue du massacre.

Le glisseur de l'OEil de Caïn était totalement détruit ; un agent muni d'un extincteur noyait les flammes sous une mousse épaisse. Deux autres chargeaient les blessés (ou les morts ?) dans l'appareil du GRIP. Quand j'y parvins, soutenu par les deux agents, j'avais recouvré mon élocution, et un soupçon de lucidité — assez pour demander :

— Que s'est-il passé ?

— Vous avez été attaqués, expliqua l'un des hommes, par des bandits qui en voulaient sans doute à votre cargaison. Ils n'ont pas répondu aux sommations d'usage, aussi nous avons tiré. Mais ils ont quand même réussi à tuer ta compagne.

— Mais non, protestai-je d'une voix faible, ce n'est pas ça, c'est moi qui...

— Tais-toi, me coupa l'agent. Tu es commotionné, tu ne sais rien.

— Mais...

— C'est la version officielle, qui figurera sur notre rapport, précisa l'autre agent. Tu ferais mieux de t'y tenir.

Je ne cherchai pas à comprendre. Surgi du néant, ou instrument de la colère de Dieu, le GRIP m'avait sauvé pour la seconde fois d'une mort certaine — c'était tout ce qui comptait. Même au prix de la vie de plusieurs personnes — y compris Judith, tuée de mes propres mains... Un violent frisson me traversa, mes jambes se dérobaient, alors que je revoyais mon acte : *j'avais tué Judith !* Je ne parvenais pas y croire : était-ce bien moi qui avait tenu le couteau, l'avait plongé dans le coeur de la jeune femme ? Quelle force m'habitait alors, qui me fit agir ainsi ? Quelle force ou — quel *démon* ? Car j'avais bien vu dans le ciel un être à tête de bouc et aux pieds en sabots, qui avait posé sur moi ses yeux

enflammés !

Les agents durent me porter à l'intérieur de leur navette — et il me fallut le reste du trajet jusqu'à Iérhu-Shalaïm pour refaire surface. Pendant ce temps, les hommes du GRIP me répétèrent inlassablement la « version officielle », à tel point qu'à l'atterrissage, je m'étais convaincu que de vilains brigands avaient poignardé Judith, qui défendait une cargaison inexistante... Les agents tentèrent aussi de m'interroger sur Albatrois (est-ce que ce nom me disait quelque chose, que savais-je à ce sujet, etc.) mais je dus répondre des borborygmes inintelligibles, et ils n'insistèrent pas. (En vérité je priais pour le salut de mon âme — car c'était certainement Satan qui avait guidé mon geste meurtrier.) Ils poussèrent même la prévenance jusqu'à me fournir des vêtements propres : un short rouge fluo et un boléro moiré fort peu canaanéens, dans lesquels j'avais l'air d'un bouffon — ou d'un touriste.

La navette se posa sur une piste réservée du terminal sol-espace de Iérhu-Shalaïm — vaste aire de béton, altu-glass et sirex, aux bâtiments ultra modernes qui détonnaient franchement sur la cité, tel un coin d'un autre monde planté dans ce décor ancien. Je pensais qu'à l'arrivée, on m'aurait fait subir un long interrogatoire, ou qu'on m'aurait au moins gardé comme témoin. Mais rien de tel n'arriva. On ne contrôla même pas mon identité, on ne voulut pas savoir où j'allais. On me poussa dehors :

— Va-t'en. Tu es libre.

— Mais...

— Tu n'as rien fait, d'accord ? Allez, casse-toi !

Je hochai la tête (la « version officielle » !) puis m'éloignai à pas lents le long de la piste rosie par le crépuscule. Je savais où aller : le Docteur Choyoq m'avait donné l'adresse d'un collègue (chez qui je suis présentement). Mais je n'étais pas pressé de répéter mon histoire, et raconter cette « version officielle » qui m'écorchait la bouche et me brisait le cœur. J'avais besoin de marcher seul sous le ciel, réfléchir, rassembler les morceaux épars de mon esprit en déroute.

C'est alors que, levant les yeux, j'aperçus au loin sur la plaine de béton, couchées sous les voiles du crépuscule, les silhouettes brillantes et effilées de vaisseaux spatiaux.

Juste au-dessus, une étoile solitaire clignait dans le ciel mauve, comme m'appelant.

Lundi 27 octobre 2220

Après deux jours passés à me remettre de mon choc chez le Docteur Vagalam (un Rigilien comme son collègue le Docteur Choyoq), celui-ci m'a fait comprendre que je ne pouvais rester très longtemps chez lui à ne rien faire, qu'il avait un travail harassant et une situation délicate qui ne lui permettait pas de m'entretenir, et qu'en somme il me fallait songer à déguerpir au plus tôt. C'est pourquoi j'ai erré toute la journée dans les rues d'Iérhu-Shalaïm à la recherche d'un travail et d'un logis décents... Ma recherche fut infructueuse, mais j'ai fait quelques découvertes intéressantes.

Tout d'abord, afin de m'enquérir des tarifs, je suis retourné à Zion, le terminal des navettes orbitales et stratosphériques (ce que j'avais pris pour des vaisseaux spatiaux lors de mon arrivée ne sont en fait que des navettes desservant Sodome et Gomorrhe, où accostent tous les transports interplanétaires ou hyperspatiaux).

Les prix pratiqués m'ont démoralisé : 10900 cristaux l'aller simple pour Rigil-K par vaisseau WARP; 11620 pour Orange, 8700 pour Titan... Rien qu'un aller pour Sodome par navette coûte déjà 340 cristaux — quinze jours de récolte de crostiche !

Alors que je restais là, effaré, devant la borne de renseignements, un quidam m'aborda :

— Tu veux aller où ?

Je lui jetai un coup d'oeil : petit, râblé, vêtu d'un poncho en laine de Canaan (malgré la chaleur), l'oeil malicieux, le sourire avenant dans sa barbe de trois jours.

— Je ne sais pas, haussai-je les épaules. Tout est si cher...

— Tu cherches à émigrer, pas vrai ? T'en as marre de ce putain de désert.

— En quelque sorte, fis-je, circonspect.

— Pourquoi tu cherches pas une place sur un cargo ? C'est beaucoup moins cher...

— Un cargo ?

— Ouais ! Certains peuvent prendre des passagers à bord. C'est moins confortable qu'un beau vaisseau d'Interstellar, c'est sûr, mais tu t'en fous, hein ? Ce qui t'intéresse, c'est de payer le minimum.

Je m'abstins de lui dire que je ne possédais même pas le minimum. Je trouvais l'idée séduisante, mais je voulais de plus amples informations.

— Combien ça coûterait pour aller sur Rigil-K, par exemple ?

— 3000 cristaux. Mais tu peux gagner Tralfamadore pour moitié moins. Ça t'intéresse pas Tralfamadore ?

— Éventuellement... Et à qui dois-je m'adresser ?

— A moi ! répondit l'homme en se frappant la poitrine. Je bosse ici, je connais la plupart des capitaines de cargos. Je peux t'arranger le coup si tu veux.

Je l'étudiai : il semblait sincère. Je me méfiais néanmoins : les astroports sont des repaires de filous et d'escrocs de la pire espèce.

— De quelle manière ?

— Très simple : tu m'indiques ta destination, je me renseigne d'un cargo qui va dans ce coin-là, je t'obtiens un billet et tu me le payes. Tout est honnête et régulier, si c'est ça que tu crains.

C'était bien ça, mais je ne voulais pas le montrer. De toute façon, je n'avais pas d'argent. Je discutais dans le vide.

— Il faut que je réfléchisse, me défilai-je. Je ne peux pas me décider sur-le-champ.

— Sûr, sourit le type. Si tu te décides, on se retrouve ici.

— C'est ça, fis-je en m'éloignant avec un signe de la main.

En traversant le vaste hall aux parois de verre liquide, encombré de monde, de bagages, de boutiques, de porteurs anti-grav, je pensai que je n'avais aucune chance de retrouver ce type, au cas où je me déciderais à faire appel à ses services (je n'en avais pas l'intention). Je quittai le terminal et partis en exploration dans la ville, en quête d'un moyen de gagner de l'argent — seul obstacle à mon départ.

Iérhu-Shalaïm n'est pas Salem : c'est une ville grouillante, surpeuplée, où la richesse la plus scandaleuse côtoie la misère la plus noire, où d'obèses prélats fendent la foule des gueux à bord de glisseurs rutilants et blindés, où tous les petits boulots font l'objet d'une concurrence acharnée, où des bataillons de gosses efflanqués vous tendent des mains implorantes (ou les insinuent sous vos vêtements), où les agences de recrutement sont fermées, où artisans et boutiquiers affichent « *pas de travail ici* » sur leurs vitrines... Au bout de quelques heures de démarches harassantes, force m'était de constater que Iérhu-Shalaïm connaissait une grave crise et que j'aurais du mal à y survivre. (660 000 habitants — cette ville concentre à elle seule un dixième de la population de Canaan !)

Au cours de mes pérégrinations, j'ai longé la cité papale (la Nouvelle Maison de Dieu proprement dite), dont les hauts murs sont surmontés de grilles d'or et les entrées gardées par des droïdes, dont les luxuriants jardins en terrasse évoquent ceux de Babylone, dont la basilique est (paraît-il, je ne l'ai pas visitée) l'exacte réplique de celle de Saint-Pierre à Rome, sur la Terre. J'ai retrouvé la Fontaine Miraculeuse, à l'entrée payante (l'était-elle déjà dans mon enfance ?), ce qui n'empêche pas une foule innombrable de s'agglutiner devant le rocher, dans l'espoir d'un ultime secours à ses malheurs... J'ai prié dans des églises luxueuses :— autels de marbre, chandeliers de bronze et d'argent, statues de bois terrien rehaussées d'or et de pierres précieuses, sardoine et chrysolithe, améthyste et hyacinthe, senteurs de myrrhe et d'encens, tapis damassés... A leurs portes mendiaient des loques pitoyables. J'ai franchi des ponts sur le Tigre et l'Euphrate (au confluent desquels est bâtie Iérhu-Shalaïm) qui abritaient sous leurs arches boueuses une faune misérable et déguenillée, pataugeant sur des embarcations précaires dans l'immonde cloaque que sont les fleuves, à leur plus bas niveau à cette saison. J'ai vu des palais de verre chromatique, et de pierre taillée dans un style antique. J'ai traversé des bas quartiers où je n'oserai jamais m'aventurer la nuit. J'ai vu des fontaines couler librement dans des jardins, et de pauvres hères mourir de soif dans la poussière. J'ai parcouru des rues où j'avais l'air trop pauvre, et d'autres rues où j'avais l'air trop riche. J'ai guetté en

vain un geste de bienvenue, de compassion, de bonté parmi cette population fébrile et affairée...

Je n'aime pas Iérhu-Shalaïm.

Quand je revins chez le Docteur Vagalam (celui-ci habitait dans un faubourg cosu une vieille maison, confortable et entretenue, entourée d'un jardinet qui lui ne l'était pas), je fus accueilli comme un cheveu sur la soupe. A la suite de mon appel (répété), il apparut dans le minuscule écran de l'interphone affublé d'un masque antiseptique de chirurgien, et ce que je voyais de son visage reflétait le souci. Je fus poliment prié de revenir dans une demi-heure, car il était trop absorbé par son travail pour me recevoir.

J'obtempérai, dissimulant ma contrariété : j'étais sale et fatigué, je désirais plus que tout prendre une douche (puisque le docteur se payait le luxe d'en avoir une) et m'écrouler dans un canapé. (Et je fais ici mon *mea culpa*, car la Loi dit : « Tu ne dois rien désirer de ce qui appartient à ton semblable » — et moi je désirais tout : sa douche, son canapé, sa nourriture, ses boissons..., voire son argent !) Je n'avais plus la force de marcher, aussi m'assis-je dans le jardin, sous un palmier à moitié desséché, dont les palmes cliquetaient comme des os à la faible brise nocturne. Je m'étonnais que le docteur travaillât encore, alors que la nuit était tombée : sa renommée devait être fameuse et sa clientèle nombreuse — bien qu'aucune enseigne, dans la rue ou sur son portail, n'indiquât sa profession...

En attendant que le docteur voulût bien m'ouvrir sa porte, je me connectai à Albatroys, afin de savoir comment progressait la « traque ». J'appris que l'on avait découvert un champ de qât mutant, dans la région de Galaad, à 1700 km au nord-est d'Eïn-Dor, aux alentours du lac de Gennésareth. Le champ s'étend sur dix hectares, est équipé d'un laboratoire de transformation, et doit être desservi par les airs, car aucune piste n'y mène. Le cosentant espérait savoir prochainement quels types de transports atterrissaient là, et pour le compte de qui... On me demanda si j'avais de mon côté quelque chose de nouveau ; j'hésitai à communiquer l'attaque de l'OEil de Caïn sur la route, et ma délivrance par le GRIP au prix de plusieurs morts. On remarqua mon hésitation, car on me pria de dire ce que je taisais, toute expérience n'étant profitable que si elle est partagée. Je revécus donc en pensée cette aventure — ce qui déclencha une vague de méfiance : le GRIP n'est guère apprécié au sein d'Albatroys, et l'on trouvait très louche qu'il prenne ainsi ma défense. On me conseilla de rester discret et surveiller mes alentours... Il valait mieux que je renonce pour le moment à fréquenter d'autres membres d'Albatroys. Je rassurai mes interlocuteurs : l'homme qui m'hébergeait n'était certainement pas un fidèle cosentant, car — bien que l'ami d'un maître sondeur — il ne croyait même pas en l'existence du réseau. Il prétendait (nous en avions discuté) que c'était un pur mythe monté par un parti d'opposition afin de soulever des scandales politiques pour inciter les gouvernements à un minimum d'honnêteté et de modération. (Évidemment, je m'abstins de lui dire que j'étais lucide émetteur.) C'était un mythe séduisant mais, selon lui, démobilisateur, qui ne valait pas l'action sur le terrain...

Ensuite je reconnus la voix de la jeune femme avec qui j'avais débattu sur la crucifixion. Cette fois-ci elle m'entreprit sur le thème de l'amour — l'amour physique. Elle voulait savoir pourquoi « mon » Eglise réprimait la sexualité, qui était « la source de

plaisir la plus naturelle chez l'homme et la femme ». Comme la première fois, je n'avais pas préparé mes répliques, mais je pus néanmoins lui répondre que notre corps était le temple de Dieu et la chair du Christ, que c'était le souiller que pratiquer la fornication dans un autre but que la procréation qui, elle, était un don de Dieu, que la recherche insatiable des plaisirs de la chair n'était qu'avilissement au rang de la bête et à coup sûr nous éloignait des voies du Ciel, car le Ciel était promis aux Purs Esprits non souillés par la chair — car la chair est corruptible et retourne à la poussière alors que l'âme s'élève vers le Royaume des Cieux ainsi que nous l'avait montré le Christ, et donc s'adonner aux plaisirs de la chair c'était s'adonner à la corruption de l'âme et aux griffes de Satan.

Cela la fit beaucoup rire.

Elle me dit qu'elle aimerait bien me rencontrer un jour, en chair et en os, afin de me montrer combien étaient douces les griffes de Satan. Je préférerais couper là-dessus, car sa « voix » mentale était devenue chaude et caressante et faisait naître en moi des émois fort peu spirituels.

Ce fut à ce moment que sortit le patient du Docteur Vagalam — ou plutôt la patiente.

C'était une femme voilée, vêtue d'une djellaba sombre qui la masquait entièrement. Elle était accompagnée, ou plutôt soutenue, par une jeune femme d'allure plus moderne, non voilée et le genou découvert. Elles passèrent devant moi sans me voir, car j'étais assis dans l'ombre du palmier. La femme voilée marchait à petits pas traînants, comme épuisée. Son amie la soutenait, un bras autour des épaules. Je surpris leur conversation, échangée à mi-voix :

— Tu sais, Amina, il fallait le faire...

— Oh, si mon père l'apprend, si mon père l'apprend !

— Même s'il l'apprend, même s'il te répudie, tu seras vivante au moins. Tandis que si tu avais gardé le bébé... Tu as entendu le docteur, il y aurait eu des complications...

— J'ai mal, Fatima, j'ai mal...

Mon sang se figea : je venais de comprendre quel était ce travail si absorbant pour le docteur, qui le maintenait si tard en exercice au point de l'empêcher de me recevoir.

Vagalam pratique des avortements.

C'est strictement interdit sur Canaan. J'ai entendu dire que cela se pratiquait parfois sur les autres mondes, notamment en cas d'erreur dans la sélection génétique de l'embryon. Mais ici il ne saurait être question de sélection génétique, ni de fécondation par des voies autres que données par Dieu à l'homme et à la femme. Et toute naissance est un don de Dieu, même si c'est un monstre, un taré, un mongolien — c'est la volonté divine. Même si la mère meurt en couches... Je sais qu'ailleurs dans la CNM, on fustige Canaan à cause de son « arriérisme » en matière de naissances. Je ne sais quelle opinion adopter là-dessus. Il est vrai que la Loi dit « Tu ne tueras point » et que l'embryon est déjà une créature de Dieu, puisque l'esprit saint provoque son éclosion au moment de la communion des corps. Autrefois, je ne doutais point : la souffrance, comme la joie, était un don de Dieu. Maintenant je m'interroge : j'ai tué moi-même — et m'en suis-je assez repenti ? La colère de Dieu me frappera-t-elle ? Qui suis-je pour juger autrui ? « Ôte d'abord la poutre de ton oeil, alors tu verras clair pour ôter la paille de l'oeil de ton frère »...

Cependant l'avortement est rigoureusement interdit par la loi canaanéenne. En sonnant de nouveau chez le Docteur Vagalam, il me vint une horrible pensée :

Et si ce riche docteur m'achetait mon silence ?

Cette affreuse pensée rôde toujours au fond de mon esprit, bien que j'ai tout tenté pour la chasser. Je n'ai encore rien dit au docteur : demain je chercherai encore un moyen honnête de gagner de l'argent. Mais si demain soir Vagalam me chasse...

Combien pourrais-je vendre mon silence ? Cinq mille cristaux ?

Je frémis à ces idées perverses, qui glissent telles des grenouilles dans mon cerveau : est-ce l'ambiance malsaine de Iérhu-Shalaïm qui déteint sur moi ?

Mardi 28 octobre 2220

A nouveau j'ai arpenté les rues d'Iérhu-Shalaïm à la recherche d'un travail, d'un logement, de cristaux, d'un moyen de quitter cette ville, voire cette planète... (Car je me suis rangé à l'avis du Docteur Choyoq : j'ai perdu tout espoir de revoir Salomé vivante — du moins la Salomé que j'ai connue — et je n'ai plus rien à faire sur Canaan, où je risque ma vie de surcroît.) Je suis rentré plus tôt qu'hier, le pas las et la tête basse, exaspéré par tant de refus, de rejets, d'expulsions — déterminé à mettre à exécution mon idée scabreuse de la veille : extorquer mon silence au Docteur Vagalam à propos de ses pratiques illégales.

Quand j'ai sonné à sa porte, j'étais empli d'une ferme résolution, et j'avais préparé un plan d'approche destiné à l'acculer au pied du mur.

Ce fut sa secrétaire qui m'ouvrit.

C'est une jeune femme de Iérhu-Shalaïm (d'après son accent), un peu trop enveloppée pour mon goût, vêtue, supposai-je, à la mode rigilienne (toga rouge/verte) et — supposai-je également — concubine de Vagalam, car elle l'appelait « Bob ».

— Bob est en rendez-vous, m'annonça-t-elle. Il ne rentrera pas avant une heure ou deux.

— Ah... Et... heu... puis-je l'attendre ici ?

— Oui... oui, bien sûr. (Elle tortilla ses hanches généreuses, comme gênée.) Et même, vous tombez bien parce que je dois m'absenter pour une course urgente, et si vous pouviez répondre au com...

J'acceptai avec joie. Cela m'arrangeai : j'avais toute la demeure pour moi seul, que je pouvais explorer, afin d'y découvrir des preuves de l'activité impie et interdite du Docteur Vagalam. (Je livre cette pensée comme si elle m'était venue froidement, mais en moi-même je me comparais à Judas, car Vagalam ne m'avait jamais fait de mal, au contraire.)

La secrétaire s'éclipsa après m'avoir recommandé de prendre les messages et noter tous les rendez-vous. Sitôt la porte claquée, je me précipitai dans le cabinet du docteur, car c'est là que je pensais récolter des preuves concrètes.

Je fus déçu.

Le cabinet ne se révéla pas être l'ancre sulfureux du faiseur d'anges que j'imaginai : moderne, fonctionnel, des appareils abscons rappelant ceux qui m'entouraient à l'hôpital, un bureau, une table de consultation, un meuble mobile contenant divers instruments chirurgicaux, un scanner, un ord de bureau, des fichiers remplis de flexes... Je ne sais ce que j'espérais trouver, et n'avais certes pas la compétence requise pour déterminer quel objet, quel instrument servait à pratiquer des avortements. Les flexes devaient contenir des informations, des études cliniques, des méthodes, des listes de clientes... Je parcourus

les titres et me rendis compte qu'ils étaient par eux-mêmes illisibles : il fallait passer par l'ord de bureau — et je n'ai jamais utilisé un ord de ma vie.

Je me penchai sur l'appareil, afin d'étudier son fonctionnement.

C'est dans cette position que le Docteur Vagalam me surprit.

Nous sursautâmes de concert, mais lui réagit le premier :

— Comment ! tonna-t-il. Alors non seulement tu squattes chez moi, mais en plus tu fouilles dans mes affaires ?

(Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, le Docteur Vagalam est un homme robuste et corpulent, amateur de bonne chère — et de bonne chair.) Je ne pus que balbutier des incohérences : j'étais pris la main dans le sac, et mon plan était par terre.

— Bon, écoute, gamin, me coupa-t-il (il m'appelait « gamin »), ça ne peut plus durer : regarde ce que je trouve sur ton compte.

Il jeta sur le bureau, devant moi, un flexe tiré d'un inflash mural. C'était un article de *Nouveaux Mondes* titré en relief :

TRAFIC ILLICITE ENTRE CANAAN ET
TRALFAMADORE
*Un champ de qât aphrodisiaque
découvert près du lac de Gennésareth*
DES TRANSPORTEURS DU **CARTEL** IMPLIQUÉS

Je commençai à lire, car l'information m'intéressait : je l'avais captée la veille sur Albatroys, mais cette fois les complices étaient nommés : des membres du CARTEL — une des sociétés dont le pape Gabriel III possédait des parts de capital.

— Mais non, pas ça ! s'écria Vagalam. Ça, là !

Il me montra un petit entrefilet au bas de l'article, imprimé en sus ou par erreur :

Canaan

L'Inquisition recherche un dangereux criminel

Iérhu-Shalaïm, 28.10—L'Inquisition, la police ecclésiastique de Canaan, recherche un homme âgé de 18 ans, nommé Isaac de Samarie, accusé du meurtre de Judith d'Afeq, 22 ans, assistante infirmière à l'hôpital de Salem (Judée). Il aurait perpétré son crime avec la complicité de bandits, dans le but de voler les médicaments que transportait Judith d'Afeq à bord du glisseur de l'hôpital...

Je levai vers le docteur courroucé une tête effarée :

— Mais ce n'est pas vrai ! Ce sont des mensonges...

— Mensonges ou vérité, je m'en fous ! Ce qui m'importe, c'est que l'Inquisition a l'oeil sur toi. Et j'ai pas *du tout* envie qu'elle vienne fourrer son nez dans *mes* affaires — et je sais que tu sais ce que je veux dire. Alors tu vas faire ton sac illico, gamin, et me foutre le camp d'ici !

— Mais je... C'est que..., balbutiai-je, misérable. (Je n'arrivais plus à me rappeler un

traître mot des phrases percutantes que j'avais échafaudées pour confondre le docteur.)

— T'as pas un jeton, c'est ça ? Tu veux combien, pour te casser de chez moi ?

— Trois mille cristaux, murmurai-je sur un ton qui me fit honte. (Je me crus obligé de me justifier :) C'est le prix d'un aller simple pour Rigil-K par cargo.

— Ça m'étonnerait, ricana le docteur. Mais je veux bien te faire une dernière fleur.

Il se dirigea vers un placard mural qu'il ouvrit à l'aide d'un *bip* émis par sa ceinture, et duquel il sortit une plaquette brillante qu'il me lança. Je l'examinai : elle était constituée de centaines de minuscules pyramides scintillantes accolées les unes aux autres.

Des cristaux. Des centaines de cristaux.

— Cette plaquette pèse 1800 cristaux, dit Vagalam. On me l'a donnée hier soir. Mais je n'aime pas l'argent liquide : dans mon métier, ça paraît louche.

— Vous... me donnez *tout ça* ? bredouillai-je, incrédule.

— T'as de quoi vivre une semaine à Iérhu-Shalaïm, si tu te fais pas arnaquer. C'est tout ce que je peux faire pour toi. Maintenant bon vent, et ne reviens plus sonner chez moi !

Deux minutes plus tard, j'avais dit adieu au Docteur Vagalam, ravi de me voir disparaître. J'ai pris une chambre anodine dans un hôtel ordinaire, qui m'a tout de même coûté 160 cristaux, acceptés de mauvaise grâce par l'hôtelier méfiant. J'en ai dépensé quarante autres à me nourrir et me vêtir correctement. Il me reste 1600 cristaux. Le prix d'un aller simple pour Tralfamadore par cargo, plus les frais.

Un aller simple pour Babylone — pour l'antre de la Bête.

« Vois, Seigneur, et regarde combien je me trouve avili ! »

Mercredi 29 octobre 2220

Aujourd'hui je maudis mon jour, je fustige ma stupide ignorance, ma naïveté crasse. *Eloï, Eloï, lama sabaqthani* ? Mon Dieu, pourquoi n'éclaires-Tu plus mes pas errants de ta divine lumière, pourquoi m'as-Tu précipité dans l'abîme et l'Hadès ? Car c'est là que je vais assurément, et ces phrases subdictées à la sauvette à ma Petite Voix Intérieure pourraient bien être les dernières. Je sais que mon péché fut capital, Seigneur, et que je mérite un tel châtiment. J'ai tué, j'ai usé de violence — mais j'étais en légitime défense. Je sais, j'ai des pensées impures, fourbes et rusées, dont je me repens... J'ai prié hier soir pour le salut de l'âme de Judith, et pour le docteur qui m'a fait un don si généreux, et j'ai fait mon *mea culpa*... Est-ce une épreuve que Tu m'imposes, ô mon Dieu ? J'implore Ton pardon ! Oui, j'ai horreur de moi et je me désavoue, sur la poussière et sur la cendre. Heureux l'homme que Dieu réprimande ! Car faisant souffrir, Il répare. De six angoisses Il me tirera et à la septième, le mal ne m'atteindra plus. « L'opprimé, D le sauve par l'oppression, et par la détresse Il Lui ouvre l'oreille »...

Voici comment je suis tombé si bas :

Ce matin, mes 1600 cristaux en poche, je suis retourné à Zion terminal, et me suis faufilé à travers la foule jusqu'à la borne de renseignements que j'avais utilisée la première fois...

Le petit homme au poncho était là, comme s'il m'attendait.

Ce fut une demi-surprise — malgré tout j'eus un geste de recul. Mais il m'aperçut et vint vers moi, arborant un large sourire.

— Alors tu t'es décidé ! Où veux-tu aller ?

— Tralfamadore, grimaçai-je. Je n'ai pas les moyens d'aller plus loin.

— C'est déjà pas mal. (Le type m'adressa un clin d'oeil grivois.) Beaucoup ne vont pas plus loin...

— Alors, comment fait-on ? coupai-je court à ses sous-entendus.

— T'as l'argent ? (Je hochai la tête.) Tu me le donnes, et je vais te chercher un billet.

— Non, me méfiai-je. Je viens avec toi.

Le sourire de l'homme s'estompa.

— Impossible : je vais dans une zone interdite au public. Il n'y a que moi qui ai le droit de passer.

— Alors tu vas chercher le billet, et je te donne l'argent après.

— On va pas me filer ce billet pour rien... (Il réfléchit, grattant sa barbe.) Écoute, je peux m'en tirer si tu me donnes la moitié maintenant. Le capitaine me connaît, il me fera confiance.

Je marchandai encore un moment, mais le type ne voulut pas en démordre, et je finis

par céder. Nous nous dirigeâmes dans un coin abrité des regards, et je sortis ma plaque de cristaux. Les yeux de l'homme brillèrent de convoitise. J'aurais encore pu reculer, m'enfuir et conserver mon bien... mais je devais boire l'amère coupe jusqu'à la lie.

Je coupai la plaque en deux, lui en tendis une moitié, qu'il fit disparaître sous son poncho.

— Je t'accompagne jusqu'à la zone interdite, intimai-je.

— Pas de problème.

Nous fendîmes la foule du grand hall vers une paroi de plastacier munie de portes peintes en rouge vif et portant divers symboles, toutes marquées « interdit au public » — sans doute des locaux techniques. Mon pourvoyeur ouvrit l'une d'elles à l'aide d'un passe magnétique.

— Tu m'attends ici. J'en ai pour cinq minutes.

La porte claqua sur lui et mes huit cents cristaux.

J'attendis dix minutes.

La colère et l'amertume s'insinuèrent en moi.

Puis la porte s'ouvrit et il reparut. Souriant.

— Tiens.

Il me tendit un flexe d'apparence ordinaire, portant la mention :

BON POUR UN ALLER SIMPLE
de SODOME à TRALFAMADORE
valable sur le cargo ARIOSTO
28/10/2220
Bénéficiaire :.....

Dessous étaient imprimées des données en inSAT, que je ne pus donc pas déchiffrer. Divers sceaux et logos étaient apposés çà et là.

— Tu mettras ton nom ici, m'indiqua le type. Aboule les 800 cristaux.

— Tu m'avais dit 1500 en tout, protestai-je.

— C'est 1500 *le voyage*, précisa-t-il d'un ton impatient. Mais il y a des frais : le billet, l'enregistrement, la douane...

Je lui donnai le reste de ma plaquette sans discuter davantage : j'avais mon billet et il me semblait valable, vu le nombre de marques officielles qui le couvraient.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? lançai-je au type qui s'éclipsait déjà dans la foule.

— Va à l'embarquement ! me cria-t-il — et il s'infiltra parmi la cohue.

Je me joignis aux passagers qui faisaient la queue aux guichets d'embarquement pour Sodome, car c'était là mon astroport de départ. Je n'en menais pas large au milieu de tous ces touristes et ces riches voyageurs bardés de luxueux bagages, moi qui n'avais que ma vieille djellaba sale et fripée, et un minuscule baluchon... Certains me regardèrent avec curiosité, mais nul ne m'adressa la parole. Je remarquai que bagages et billets étaient contrôlés par une machine, aussi j'empruntai un stylet pour inscrire mon nom sur le flexe, afin de mettre toutes les chances de mon côté.

Quand je parvins à mon tour devant la machine, ma main tremblait qui tenait le flexe, et j'eus du mal à l'introduire dans la fente.

L'appareil refusa mon billet avec un ululement strident, accompagné de flashes rouges intenses.

Mon sang se figea. Toutes mes illusions s'effondrèrent.

Je restai là bêtement, devant la machine, les bras ballants.

Deux mains vigoureuses m'empoignèrent, me traînèrent à l'écart.

Je vis deux visages fermés sortant d'uniformes noirs estampillés d'une grande croix rouge.

L'un d'eux agita le billet devant mon nez :

— Qu'est-ce que c'est que ce chiffon ?

— Un truc de ton invention ?

— Tu veux te tailler en douce, hein ?

— Et gratis, en plus !

— Tu sais pas que l'émigration sauvage est interdite ?

— C'est ton nom, ça, Isaac de Samarie ?

— Bon, on t'embarque. Tu vas nous raconter tout ça.

C'est ainsi que, pour 1600 cristaux, j'ai droit à un magnifique voyage accompagné dans un glisseur noir, sale et puant l'ozone, à travers les rues de Iérhu-Shalaïm masquées par un épais grillage. Heureusement l'engin fait assez de bruit pour me permettre de subdier sans que mes deux cerbères s'en aperçoivent— car j'ai l'impression que ce sont là les derniers mots que recueille ma microblaste. Ils vont m'éplucher, me torturer, m'arracher tous mes secrets, m'ôter ma Petite Voix Intérieure à coups de rasoir, et je n'ose imaginer le pire. *Mea culpa, mea culpa...* Pourtant j'avais été averti — par le troisième vaisseau de ma vision, le vaisseau noir portant une grande croix rouge — mon troisième ennemi.

Ensuite vient le vaisseau gris-vert et comme corrodé, mais cependant invulnérable — dont on ne réchappe pas.

Ensuite viennent les eaux amères — le troisième fléau annoncé par le troisième homme masqué.

Ensuite viennent les ténèbres.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?

Ici le journal d'Isaac est marqué par une coupure de plus d'un mois local (environ 50 jours). La raison en est évidente, et il l'explique plus loin.

La manière dont il s'évada, aussi extraordinaire qu'elle paraisse, est véridique : les archives publiques et pénitenciaires de l'époque rapportent en effet qu'en novembre 2220 éclata une tempête d'une violence telle que l'électricité fut coupée dans toute la ville de Iérhu-Shalaïm, qui subit des dégâts estimés à dix milliards de cristaux. Par ailleurs, la nacelle de contrôle de la prison centrale — une nacelle suspendue — s'effondra, ruinant d'un coup tout le système de sécurité : 144 prisonniers s'évadèrent. 48 périrent sous les armes des gardiens, 67 furent repris dans l'heure suivante et 13 quelques jours plus tard.

12 disparurent dans la nature — ainsi qu'Isaac de Samarie... bien que le fichier de la prison ne porte aucune mention de son incarcération.

Tel est le mystère d'Isaac de Samarie... En tout cas sa voix est de nouveau enregistrée sur la blaste à la date du 33 novembre 2220 — mais le ton a changé.

Shriek & Frieda

Samedi 33 novembre 2220

« Pourquoi les scélérats vivent-ils ? Ils vieillissent et accroissent leur pouvoir. Au jour du désastre le méchant est préservé, au jour des fureurs il est mis à l'abri. Qui lui jettera sa conduite à la face, et ce qu'il a fait, qui le lui paiera ? Le Puissant vaut-Il qu'on se fasse Son esclave ? Et que gagne-t-on à L'invoquer ? »

Si je cite en désordre ces versets de Job, c'est parce qu'aujourd'hui je partage ses doutes et son trouble — or Dieu ne m'a pas parlé pour me réconforter dans ma foi, n'a pas rétabli devant mes yeux la vérité de sa Justice. Il sait combien je L'ai prié, supplié en ces jours de terreur, tandis qu'aux tréfonds de l'enfer j'étais tourmenté par des démons qui prétendaient agir en Son Nom, qui se couvraient de Sa Marque pour perpétrer leurs abominations ! Or la Loi dit : « Tu ne dois pas prendre le nom de ton Dieu d'une manière futile, car Dieu ne laissera pas impuni ceux qui prennent Son Nom d'une manière futile. » Les as-Tu punis, Seigneur ? As-Tu répondu à mes prières, m'as-Tu soutenu dans le malheur et le désespoir ? Non — ceux qui m'ont sauvé, je puis les citer : Albatroys, Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, et cette très belle jeune femme brune dont j'ignore encore le nom. Sont-ils Tes avatars, Seigneur ? La nouvelle Trinité ? Sont-ils trois parmi Tes milliards de noms ? Suis-je alors trop obtus pour ne pas Te reconnaître ? Donne-moi un signe, Seigneur, car voici que je doute !

J'ai passé un mois en enfer.

Le souvenir en est gravé à jamais dans mon esprit, inscrit dans ma chair. J'ai vu en face les troisième et quatrième cavaliers, le noir et le blême — mes deux derniers ennemis ; j'ai affronté leurs armes — la balance et la faux ; j'ai invoqué leurs noms — la Justice et la Mort, mais ici ils se nomment : Inquisition et torture. Et grâce au Ciel (ou à la créature sur le rocher), je leur ai échappé.

Dans le même temps j'ai subi les quatre fléaux jetés par les quatre hommes masqués (du moins je le pense) : les eaux amères, les ténèbres, les sauterelles et les anges exterminateurs — la nourriture corrompue, le cul-de-basse-fosse, les grouillantes maladies et les gardiens. Et j'ai survécu.

Maintenant je suis libre et la confiance m'habite : la fin de cette apocalypse est proche et je verrai la Nouvelle Jérusalem — qui ici-bas se nomme peut-être Albatroys...

Mais je m'égare : le fait de posséder à nouveau une Petite Voix Intérieure me rend volubile. Je fus tant réduit au silence ! Essayons de résumer froidement ce mois d'horreur, d'affronter ces souvenirs qui m'écorchent encore.

Je ne fus pas longtemps pris pour un émigré clandestin. Comme j'avais commis l'erreur de marquer mon vrai nom sur le faux billet, les agents du terminal surent très vite que j'étais l'homme que l'Inquisition recherchait, le blasphémateur qui divulguait sur des

réseaux impies des mensonges et des calomnies sur les saints ordres du Seigneur en Canaan et les pères de la Nouvelle Maison de Dieu, les intercesseurs sacrés de Dieu auprès des hommes.

Je fus de suite transféré au siège central de l'Inquisition : un sinistre cube de verre noir (pour ce que j'en vis), portant sur chaque face une grande croix rouge, entouré d'un no man's land de béton et d'acier, lui-même clos de hauts murs équipés d'un champ répulsif et flanqués de quatre miradors, un à chaque angle. Le no man's land est éclairé en permanence, sans le moindre recoin d'ombre, et parcouru à intervalles irréguliers par des rayons mortels. (J'appris cela par la suite, de la bouche d'un prisonnier.) Une nacelle de plastacier plane telle une menace permanente au-dessus de la cour centrale, reliée aux bâtiments par quatre boyaux métalliques. C'est le contrôle, la tête, l'oeil qui voit tout, qui dirige tout. C'est le regard qui scrute Caïn jusqu'au fond de sa tombe. C'est là où sont reçus les nouveaux prisonniers — où j'ai vu d'en haut ce qui aurait dû être mon tombeau.

Car si, de l'extérieur, l'édifice donne l'illusion de la droiture et de la netteté, à l'intérieur règne une barbarie digne des abîmes infernaux. En haut, dans la nacelle, on se montra poli, presque courtois : on contrôla mon identité, m'octroya un matricule et un numéro de cellule, me pria de déposer toutes mes affaires « qui me seraient intégralement rendues lors de ma libération » et l'on me conseilla d'avouer mon crime avec précision et célérité, ce qui soulagerait grandement ma peine, car « Dieu pardonne au pécheur qui se repent de son plein gré ».

Après quoi on me descendit dans les tréfonds — où règnent les ténèbres, et des odeurs de sang, de terreur et de mort.

On m'arracha à vif, à l'aide d'une pince, ma Petite Voix Intérieure greffée sur mon sternum. On me frappa avec méthode — sans risquer de me tuer — aux jambes, testicules, bas-ventre, mâchoire, articulations. On m'insulta, on m'humilia. On me pissa dessus. On plaça des électrodes sur mon corps, on me jeta dans des filets de torture, on me fit ramper sur des tessons de verre, on me trempa dans une eau acide, afin que ma peau ne fût plus qu'une plaie à vif.

On me demanda d'avouer, et j'avouai. Tout ce que je savais, c'est-à-dire pas grand-chose — pas assez pour eux. (Malgré tout j'ai donné des noms, et j'en éprouve à présent grande honte et profond remords, car ces gens-là m'ont aidé par leur bonté — est-ce ainsi que Dieu récompense les justes ?) Alors ils me frappèrent encore, m'arrachèrent les ongles, me jetèrent de nouveau dans le filet de torture.

Cela dura une semaine. Quand je réussissais à dormir, des visions horribles m'assaillaient — mais je les trouvais douces en face de ce qui m'attendait au réveil. Je souhaitais la mort, mais n'avais même plus la force de me la donner. Je suppliais Dieu de mettre fin à mes tourments, et aussi mes tortionnaires — eux, au moins, répondaient par des ricanements.

Lorsqu'ils constatèrent qu'ils ne pouvaient plus rien tirer de moi hormis de rauques vagissements de bête à l'agonie, ils me laissèrent en paix...

Le temps de panser mes blessures (d'empêcher, du moins, qu'elles ne se gangrènent), et de faire la connaissance de mes compagnons de cellule, dont les soins et la sollicitude m'aidèrent à surmonter cette sauvagerie en sous-sol, à éviter de sombrer dans la folie.

Il y avait là Thomas le Profanateur, qui avait dépouillé de riches sanctuaires et de somptueux autels afin d'en fondre les trésors pour les revendre au poids de l'or et des pierres précieuses. Il se vantait d'avoir constitué un important butin, mais avait été arrêté avant d'en profiter. Lui ne croyait en rien : il n'avait d'autre dieu que lui-même, et sa « particule de chance », ainsi qu'il l'appelait (d'aucuns diraient « ma bonne étoile »). Il était petit, vif et malin, et très généreux envers moi. Cet homme était un voleur et un mécréant, mais sa bonté, il la donnait sans compter.

Il y avait aussi Mustapha, un homme pieux qui avait commis un crime horrible : sous l'emprise de qât aphrodisiaque, il avait violé et tué sa propre soeur. Lui n'eut pas à être torturé pour avouer son crime : il se torturait lui-même, quotidiennement — entailles et flagellations, dans les plaintes et les larmes. Il passait son temps en remords et prières, tourné vers Sanaa, qui est la nouvelle Mecque des musulmans canaanéens depuis que Youssouf y reçut la vision de l'Archange Gabriel en 2099. Lui aussi fut bon avec moi, à la manière douloureuse et radicale des flagellants. (Il n'hésita pas à m'opérer, à vif, d'un début de gangrène à un orteil...)

Enfin, il y avait Qohéleth — ainsi surnommé —, un prophète nihiliste qui ne jurait que par l'Ecclésiaste, soupirait sans cesse en murmurant « vanité des vanités, tout est vanité », « tout cela n'est que poursuite de vent »... L'air malade, il errait comme une âme en peine, prétendant qu'il n'y avait de toute façon rien à faire puisque tout périt, retourne au néant et à la poussière, les justes comme les méchants, les vertueux comme les corrompus, les bien portants comme les malades, tous les hommes et leurs oeuvres — alors à quoi bon ? Car tout est vanité... Il était vraiment démoralisant, et je ne puis dire qu'il m'a aidé.

Nous quatre étions tassés dans une cellule de trois mètres sur trois, meublée de planches fixées aux murs (superposées de chaque côté de la porte), d'un robinet au-dessus d'un unique trou d'évacuation, et d'une bible sur écran mural, dont le mécanisme était cassé, bloqué (comme à dessein) sur le psaume 140 : « Seigneur, délivre-moi de l'homme mauvais, préserve-moi de l'homme violent », etc. Au ras du plafond, un petit hublot en mousse de verre opaque diffusait une lumière grise. 17 heures sur 19, la cellule était notre unique horizon : murs gris de plastacier, inrayables, indestructibles, lisses et nus — un reflet du néant, où se perdaient nos pensées... C'est pourquoi nous attendions avec impatience les deux heures de « promenade » quotidiennes, dans la cour centrale, où, au-dessus de « l'oeil », s'ouvrait l'infini du ciel..., où nous rencontrions également les autres prisonniers (ce qui provoquait entre nous de fébriles échanges de signes, car nous n'avions pas le droit de parler).

L'autre heure attendue avec impatience était celle de la bouffe — je n'oserais qualifier de « repas » ce qu'on nous servait. (Il suffira de dire qu'il s'y trouvait nombre d'insectes que le plus affamé des ermites du désert n'oserait manger.) Nous l'attendions avec impatience parce que c'était le seul moment d'interruption — hormis la promenade — dans la longue monotonie des heures... Car nous ne recevions ni visites ni courrier, et ne savions rien de ce qui nous attendait (nous étions tous en attente d'un « jugement » — s'il venait jamais...). Nous n'avions, bien sûr, aucun moyen de défense ni même aucun droit, ainsi que cela se pratique sur les autres mondes... (J'ai ouï dire sur Rigil-K, Tatooïne et

Talfamadore, ils n'ont pas de prison : le criminel n'est pas privé de liberté mais surveillé en permanence, grâce à un implant ou quelque chose comme ça — et conserve à tout moment le droit de prouver s'il le peut son innocence.) Nos conditions de détention étaient donc inhumaines, voire criminelles selon les lois de la CNM.

J'appris tout cela en captant Albatroys — quand les souffrances de mon corps s'atténuèrent assez pour me permettre de me concentrer. En retour, je décrivais par le menu, presque jour par jour, le traitement que je subissais (pouvais-je dissimuler la peur et le désarroi qui me hantaient ?) — après avoir obtenu la promesse que rien ne filtrerait dans les médias « officiels » avant ma délivrance — ou ma mort. Car l'Inquisition savait que j'étais affilié à un réseau clandestin, et je ne voulais surtout pas laisser soupçonner que je gardais le contact.

Malgré tout, je fus soupçonné — pis : je fus dénoncé.

Au début, j'étais extrêmement prudent : je n'osais réciter la formule de contact :

*Rejoins les fleurs du ciel
Et danse au bal des rois
Réjouis ton coeur de miel
En transe pour Albatroys !*

que lorsque j'étais certain que tous étaient endormis. Puis, durant ces heures de veille, je remarquais que chacun avait ses petites manies nocturnes : Mustapha pleurait, Thomas se masturbait, Qohéleth grognait et ronflait. Qu'importait alors, si je donnais l'impression de me parler à moi-même ? (Car parfois, dans l'effervescence du contact, il arrive que je parle à voix haute.) Je me connectais plus fréquemment, non seulement de nuit mais aussi de jour, simulant à peine le sommeil, négligeant toute précaution... Car Albatroys était mon soutien, ma béquille, l'astre de mes nuits, la chaleur de mes jours ; c'était le monde réel qui parvenait dans mon esprit, qui m'exhortait à tenir au fond de mon abîme, qui me prouvait que j'existais toujours. C'était mon étincelle de vie, comme une parole divine qui descendait jusqu'en cet Hadès...

Parmi ces voix issues du dehors, certaines m'étaient particulièrement chères, riches d'émotions — l'une d'elles notamment, cette jeune femme incroyante avec qui j'avais déjà *cosenti*... Chaque jour elle me contactait, m'encourageait, m'exhortait à la patience, me redonnait confiance... Jamais elle ne me laissa « voir » son visage. Pourtant j'aimais sa voix, ses mots, ses sentiments — et elle le savait ! Que pouvais-je lui cacher ? Je l'aime sans l'avoir jamais rencontrée, et nous nous connaissons mieux que je n'ai connu Salomé, qui est pourtant de mon village... Bien sûr, j'ai longuement prié pour Salomé, mais j'avoue que lors de ces nuits fantasmatiques où la voix se mêlait à mes rêves, celle, qu'ébloui je contemplais, était la jeune femme de mes visions, à la taille menue et à la peau brune, aux longs cheveux noirs en bataille et aux yeux dorés... Et j'avoue avoir fait bien plus que la contempler en mes rêves impurs, et je n'avais point honte, au réveil, de trouver ma couche souillée par la main du démon de minuit, car elle est si belle, ma fontaine de jardins, belle comme l'aurore et brillante comme le soleil, ma source de baumes ruisselants ! Je lui avouais ma flamme ardente, et elle me répondait : « Échappe, mon

chéri ! Et sois comparable, toi, à une gazelle ou à un faon de biche, sur des monts embaumés. » Mais jamais je ne vis son visage — sinon dans les visions de mes rêves.

Mes compagnons de cellule finirent par remarquer mon étrange manège, mes bribes de soliloques, mon état de quasi-transe. Nul ne me fit ouvertement le moindre commentaire : la folie est ici la seule évasion possible. Il m'arriva cependant de surprendre des murmures à mon sujet...

Vers la quatrième semaine, je sombrai dans la maladie.

Rien d'étonnant à cela : très affaibli par les tortures et les privations, j'étais vulnérable à n'importe quel virus, microbe, bactérie — et Dieu sait qu'il n'en manquait pas dans la cellule. De plus l'atroce nourriture qu'on nous infligeait ne me procurait aucune force. Quant à l'hygiène... c'était un vain mot ici.

Tout d'abord, mes plaies mal soignées commencèrent à s'infecter. Puis j'eus des coliques. Et je toussais. Puis la fièvre me gagna, et bientôt je fus incapable de me lever.

Curieusement, mon état semi-comateux n'était pas un obstacle à mes contacts avec Albatroys — au contraire : j'étais connecté presque en permanence, écoutant la douce voix de mon lys des vallées murmurer des paroles de réconfort, des mots que je comprenais à peine, mais qui ruisselaient comme un nectar en mon esprit enfiévré.

Plusieurs jours durant, mes compagnons s'évertuèrent à attirer l'attention des gardiens, afin que l'on me transférât à l'infirmerie. Cette fois Qohéleth s'occupa de moi, resta à mon chevet, m'apporta à boire et m'écouta délirer... La fièvre m'amenait des rêves, ou des visions (je ne sais) — toujours les mêmes, dont surnagent quelques images en ma mémoire :

J'étais face à une foule innombrable, misérable et implorante, une foule de gueux, de déshérités, de perdants, de victimes. Il y avait parmi eux des visages connus : Joseph, mon cousin, Caleb, mon ami, les docteurs Choyoq et Vagalam, Thomas, Mustapha et Qohéleth... Ils tendaient vers moi leurs mains décharnées, me fixaient de leurs yeux implorants, et ils m'exhortaient : « Jusqu'à quand, maître saint et véritable, tarderas-tu à faire justice, et à venger notre sang sur les usurpateurs de cette terre ? » Et je leur répondis : « Patience, patience ! Car 144 d'entre vous s'échapperont, mais 12 seulement seront sauvés. »

Après cela je vis les trois derniers hommes masqués qui gardaient le trône de jaspe et de calcédoine de Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï.

Le premier tenait dans ses mains une ampoule pleine de maladies.

Le second tenait dans ses mains des armes, et commandait des armées.

Le troisième tenait dans ses mains une boîte mystérieuse, dont la révélation ne m'était pas encore donnée.

C'était le premier homme qu'il me fallait affronter maintenant : car j'avais reçu le feu ; j'avais fait couler le sang ; j'avais bu l'eau amère ; j'avais crié dans les ténèbres. L'homme masqué jeta son ampoule et les maladies m'en valurent comme un grouillement de sauterelles aux dards de scorpions. En ces jours-là, je cherchais la mort et ne la trouvais pas, je souhaitais mourir et la mort me fuyait.

Maintenant que, l'esprit clair et le corps reposé, je me remémore ces visions, j'en perçois non seulement l'évidente symbolique — l'Apocalypse, qui imprégna mon

imagination pendant mon enfance — mais également le caractère divinatoire : car *chaque symbole fut exprimé, chaque signe fut réalisé*. A moi d'interpréter correctement les signes... Dois-je en conclure que Dieu m'envoie ces visions afin de me faire entrevoir son dessein ? Ou bien quelqu'un — dont le nom n'est peut-être pas Dieu — aurait-il décidé de me faire vivre l'Apocalypse, dans un but que j'ignore encore (mais je n'ignore pas qu'*apocalupsis*, en ancien grec, signifie « révélation »...) Ou encore — aurais-je effectivement mangé du salep dans le désert, et mon esprit empoisonné échafauderait-il de tortueuses constructions mentales ? En ce cas, comment dois-je interpréter les signes à venir ? Et cette jeune fille brune aux yeux ardents, si belle et si lascive, est-elle l'Agneau, ou Satan ? Qui est cet homme couleur de feu que j'ai vu l'attaquer ? Quel est ce dôme d'abominations où je vais la perdre ? Quand et comment interviendra le dernier homme masqué ? Car le sixième ange a soufflé dans sa trompette, le sixième homme a jeté son masque — et voici ce qui arriva :

Je fus transféré à l'infirmerie, où je subis une autre forme de torture : la torture chimique. Sous prétexte de me soigner (même si, effectivement, on me soigna), on m'injecta des drogues et des poisons pour me faire parler — dire ce que je n'avais pas dit dans la douleur et la violence. Et je parlai ! Dans l'état où j'étais, comment résister à une combinaison de drogues qui déliquesçaient mon esprit et me faisais bavasser comme un idiot ? Je racontai tout : mes visions, Albatrois, la jeune femme brune, Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï. Je ne sais ce que les Inquisiteurs retinrent de ma logorrhée, qu'ils enregistraient consciencieusement. Toujours est-il qu'au bout d'une semaine, je fus réduit à l'état de larve amorphe, balbutiant des mots sans suite, des souvenirs désagregés. Ils estimèrent sans doute, comme la première fois, qu'ils ne pouvaient tirer davantage de moi sans me tuer ou me rendre définitivement idiot.

On procéda ensuite à des expériences, afin de déterminer si j'avais de réelles facultés télépathiques — ou sinon, quelle était la nature exacte de mon contact avec Albatrois. (C'était cela qui les intéressait surtout : prouver qu'un réseau clandestin était infiltré sur Canaan, et mettre la main sur les leaders.) J'ignore le résultat de leurs expériences, mais il ne parut guère les satisfaire... Car je ne captais plus Albatrois : trop de substances nocives embrumaient mon esprit, et j'étais incapable du moindre effort de concentration.

Alors on me ramena dans ma cellule. Je ressemblais, physiquement et mentalement, à une vieille serpillière.

Plus tard, quand, péniblement, je repris conscience, je remarquai que Qohéleth n'était plus là. Thomas m'apprit qu'il avait été libéré peu après mon transfert à l'infirmerie. Je le soupçonnai de m'avoir dénoncé, en échange de sa liberté... Lui seul m'avait écouté avec assez d'attention pour deviner avec qui je parlais lors de mes divagations. Peut-être connaissait-il l'existence d'Albatrois, ou bien a-t-il simplement jugé mon cas intéressant pour l'Inquisition, donc monnayable... Je ne lui en voulus même pas : il était libre, tant mieux ; qu'il continue de prêcher la mort et le néant ! Lui était déjà mort — tandis que moi je vivais encore, car je conservais l'espoir. Oui — même en ces instants où je me sentais mourir, je conservais l'espoir.

Car je savais qu'une épreuve m'attendait encore, et qu'ensuite le Mystère me serait révélé. Je savais que je rencontrerais cette jeune femme brune qui était ma biche et ma

gazelle, si elle n'était mon Agneau — que je la perdrais, et la rechercherais. Je savais que j'allais survivre.

Je remontais tout doucement la pente : je pouvais me lever, marcher un peu, j'arrivais à développer quelque pensée cohérente, soutenir une conversation pas trop longue. Mes blessures cicatrisaient tant bien que mal, mon corps décharné puisait dans ma volonté de nouvelles forces.

Et de nouveau je captais Albatrois.

Je m'informai auprès d'« habiles orateurs » des derniers rebondissements de cette « traque » qui m'avait coûté santé et liberté : d'éminents prélats proches du pape — archevêques, cardinaux, membres du Conseil OEcuménique — étaient arrêtés ; l'ATO avait commandé au GRIF, la police financière, une expertise des revenus de la Nouvelle Maison de Dieu ; plusieurs couvents des soeurs de la Rédemption étaient fermés, et l'ordre risquait d'être excommunié ; d'autres champs de qât mutant avaient été découverts, et un cargo transportant 200 tonnes de cette drogue, *l'Ariosto* (ce nom me rappela quelque chose...), fut arraisonné au large de Tralfamadore ; parmi les 288 jeunes filles (actuellement recensées) enlevées ou contraintes par les soeurs de la Rédemption, 113 étaient portées disparues, et l'on craignait qu'elles ne fussent mortes ; quant aux autres, elles étaient toutes dépendantes du qât, mais curieusement, près des trois quarts d'entre elles demeuraient vierges et n'avaient subi aucun préjudice sexuel — du moins physique. (Je ne pus savoir si Salomé était au nombre des mortes ou des vivantes.)

Voici jusqu'où déferlait le raz-de-marée de prostitutions et d'abominations que j'avais soulevé, et dont je subissais en partie les retombées. On me félicita d'être toujours en vie, on m'encouragea à le rester le plus longtemps possible, on me signala que l'on n'attendait que mon accord pour faire déferler cet autre scandale : les geôles inhumaines de l'Inquisition.

J'étais satisfait : la justice s'accomplissait finalement. Toute cette gangrène, toute cette pourriture devait être nettoyée — même si la société canaanéenne en vacillait sur ses bases, même si le pouvoir s'effondrait. Au fond j'étais d'accord avec Judith sur ce point : luttons contre le péché et la corruption ! Sauf qu'elle se trompait d'ennemi, et d'arme : l'arme suprême était les images et les mots, et non le couteau ou le laser ; et l'ennemi n'était pas le pauvre pécheur à qui venait d'impures pensées, mais ces riches prélats censés donner l'exemple de la foi et de la vertu, ces hommes d'affaires du vice, ces êtres bouffis d'hypocrisie, dont la religion constitue la plus juteuse des magouilles, et le peuple crédule une immense volière à pigeons.

Mais je m'égare encore — la rancoeur emplît ma bouche de fiel. Venons-en aux faits.

Les pluies de novembre étaient arrivées, avec leur cortège de tempêtes, de vents de sable, de torrents de boue. Nous le remarquions quand nous sortions pour la promenade dans la cour détrempée, où même entre ces hauts murs, des tourbillons de vent nous fouettaient, quand la lumière s'obscurcissait brusquement à travers la mousse de verre du hublot, quand les roulements de tonnerre faisaient vibrer le sol de notre cellule. A l'abri dans nos cases de plastacier, nous faisions des pronostics sur la distance présumée de

l'orage... Nous ne pensions pas une seconde que les terribles ouragans de Canaan porteraient atteinte à cette prison réputée inviolable.

Ce jour-là, il faisait particulièrement sombre quand sonna l'heure de la promenade. Des éclairs lointains éclaboussaient le hublot, et nous commencions à percevoir le tonnerre.

— J'espère que ça va pas nous tomber dessus pendant qu'on est dehors, grommela Thomas, tandis que nous dévalions les escaliers qui menaient à la cour, talonnés par les gardiens.

— Une bonne douche nous ferait pas de mal, conciliai-je. On sent fort le bouc !

— Silence ! aboya un gardien dans notre dos. Avancez !

Et il nous poussa du bout de sa matraque électrique.

Le vent survint en même temps que nous dans la cour : à peine les portes s'étaient-elles refermées qu'une violente bourrasque en étala plusieurs. Me protégeant le visage du sable et de la poussière, je levai les yeux au ciel : il y montait une nuée d'une épaisseur et d'une noirceur telles que je crus voir s'accomplir la quatrième trompette de l'Apocalypse (8.12) : « Le tiers du soleil, de la lune et des étoiles furent frappés. Ils s'assombrirent du tiers : le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit de même. » A travers la nuée dardaient des éclairs, qui étaient comme les langues du serpent-baal. Puis le tonnerre éclata, comme si le ciel s'enroulait. Au-dessus de ma tête, la nacelle semblait un défi d'hommes impies contre les puissances célestes.

Puis le sable arriva. En gigantesques tourbillons que le vent hurlant jetait sur nous avec violence. Nous courions en tous sens, la tête dans les bras, ne sachant où nous abriter. Des bousculades se produisirent aux portes, qui restèrent obstinément closes, car le règlement stipule que la promenade doit durer deux heures, quelle que soit la météo...

Tassé dans un coin, contre les corps tremblants d'autres prisonniers, clignant des yeux dans les volées de sable — je crus voir la nacelle bouger ! Peut-être n'était-ce qu'un effet d'optique, dû aux nuages qui s'entrechoquaient au-dessus, à l'assaut du zénith.

Un éclair fulgura, aveuglant — suivi d'un craquement assourdissant. Des choses se fracassèrent dans la cour. Puis l'ouragan nous roula pêle-mêle dans son chaos de sable, au milieu des éclairs et du tonnerre.

Quand, m'appuyant contre un mur, je parvins à me redresser, la vue m'était revenue — et la vision m'apparut.

Le rocher de jaspe et de calcédoine flamboyait au milieu du ciel, environné d'éclairs et de tonnerre. Debout sur le rocher, la créature qui se nommait Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï était dressée dans toute sa gloire au milieu des nuées qui montaient vers elle. Elle abaissa vers moi sa face humaine, ceinte d'une crinière de lion, surmontée de cornes de taureau, et je fus inondé de la lumière de ses yeux flamboyants.

Et voici qu'elle me parla :

« Tes premières épreuves sont passées. Prends garde aux deux épreuves qui viennent encore à la suite ! »

Alors je me levai, irrésistiblement attiré par la lumière qui tombait du rocher céleste. Et je vis : le sixième homme masqué, celui qui portait des armes, s'avancait vers moi, marchant sur les nuées.

Je sus qu'il me fallait fuir.

Je me dirigeai vers les portes les plus proches.

Une formidable déflagration éclata derrière moi — suivie d'un fracas d'effondrement. Sans même tourner la tête, je devinai que la nacelle, l'oeil de l'Inquisition, était tombée. J'entendis les cris, je sentis la panique, je reçus des débris acérés — mais rien ne me dévia de mon chemin de lumière — celui que traçait devant moi la créature au regard implacable.

Je franchis les portes, qui étaient ouvertes.

Une clameur enfla dans le vent :

« Regardez ! Il franchit les portes ! Il est passé ! »

Une foule se précipita sur mes talons.

Loin devant moi — de l'autre côté du bâtiment — béaient d'autres portes, qui donnaient sur un passage ouvert dans le no man's land — lequel menait aux ultimes portes — à la sortie.

Je savais que toutes étaient ouvertes. L'Énergie qui avait détruit la nacelle avait également détruit tout le système de sécurité de la prison. Cette pensée me paraissait d'une lumineuse évidence, d'une absolue certitude.

Aussi, sans hésiter, je me dirigeai vers les secondes portes.

Et les franchis.

Un groupe de prisonniers me suivit — alors les gardes réagirent.

Ils s'étaient trouvés désemparés par la violence de l'ouragan et la destruction de la nacelle, mais quand ils virent des prisonniers s'évader, ils se ressaisirent.

Malgré le vent, le sable et la pénombre, je les voyais se mettre en place, aussi clairement que s'ils étaient de feu ; leurs habits de protection métallisés devenaient phosphorescents sous l'orage.

«... Et leurs bouches vomissaient le feu, la fumée et le soufre. Par ces trois fléaux, le tiers des hommes périt. »

C'est ce qui arriva.

Désarmés et tout aussi désorientés par le vent de sable, nombre de prisonniers tombèrent sous les armes des gardes, dont les tirs étaient pourtant peu précis, car les visées impossibles. Certains se replièrent à l'intérieur de la prison ; j'ignore ce qu'il advint

de ceux-là ^[8]. Or je savais tout ce qui se passait autour de moi, car j'étais comme en état de grâce, et je percevais clairement chaque mouvement, chaque vibration, chaque sensation. Je voyais les gardes m'ajuster dans leurs mires, mais j'étais certain qu'ils me manqueraient. Je savais que si je continuais ainsi, à marcher droit et d'un pas égal, si je ne cédaï ni à la panique ni aux mouvements de foule, j'atteindrais les troisièmes portes — je gagnerais la liberté. Je le savais aussi sûrement que je voyais cette lumière devant moi, qui tombait comme un flamboiement de gemmes du haut du ciel.

Autour de moi les prisonniers criaient et couraient au milieu du no man's land dont les rayons mortels étaient coupés, mais ils tombaient quand même sous les tirs des gardes, ou s'empêtraient dans les barbelés, ou tournoyaient comme des pantins dans le vent — le vent qui ne m'atteignait plus.

Certains virent ce qui m'arrivait, ou perçurent peut-être la lumière qui me guidait : ils emboîtèrent mon pas et me suivirent — groupe compact et tremblant.

Thomas le Profanateur surgit à mes côtés :

— Je te jure, me cria-t-il dans la tempête, si on s'en sort, je me convertis !

— Prends garde où tu marches.

— D'accord ! Et toi, rappelle-toi mon message !

Thomas faisait allusion à un message qu'il m'avait confié quelque temps auparavant : pour le cas (qui me paraissait improbable) où je serais délivré avant lui de cet enfer, je devais aller voir un certain Al Caïph, qui résidait à Iérhu-Shalaïm, et lui transmettre une phrase codée. A coup sûr ce sésame m'ouvrirait le meilleur accueil.

Thomas n'eut pas le temps de se convertir : il mourut devant moi, à dix pas des grandes portes extérieures. Perdant patience, il s'était précipité vers les portes entrebâillées — défendues par un cordon de gardes armés, menaçants et phosphorescents. Une troupe hurlante suivit Thomas — et ce fut une hécatombe.

Malgré tout les gardes étaient inférieurs en nombre, et ils succombèrent sous l'assaut des prisonniers — l'assaut de la dernière chance.

Quand je passai sous le porche, rien ni personne ne m'arrêta,— ni les douze qui me suivaient pas à pas. Des grappes d'hommes hagards, extatiques, hallucinés se faufilèrent également par l'ouverture et s'égayèrent sur la place, balayés comme fétus de paille dans la tempête.

Soudain la lumière qui me guidait disparut, ma clairvoyance s'obscurcit, ma sérénité fondit dans la lave de la peur. Le vent me fouetta comme pour me rappeler à la réalité. Suffoquant et vacillant, je découvris ces douze hommes hâves et décharnés qui m'entouraient, et me regardaient avec dévotion.

L'un d'eux prit la parole :

— Ordonne, Seigneur, et nous t'obéirons.

Je réalisai avec effarement où nous nous trouvions : au pied des sinistres remparts noirs de la prison — sous le feu des Inquisiteurs !

— *Dispersez-vous !* hurlai-je — détalant moi-même sans demander mon reste, poussé au loin par la tempête, tandis que s'abattait une pluie diluvienne, aussi aveuglante que le sable et propice à la fuite.

C'est ainsi que j'échappai au fléau lancé par le sixième homme masqué : l'extermination.

Quand je me fus assez éloigné de la prison, certain qu'aucun Inquisiteur ne m'avait poursuivi, j'empruntai encore un long détour pour me rendre chez Al Caïph, l'ami de Thomas le Profanateur. La tempête s'était calmée, la pluie avait cessé, et les gens commençaient à sortir pour évaluer les dégâts — qui étaient importants, surtout dans les faubourgs où les constructions étaient précaires. Certains jetèrent un regard curieux sur mon passage — silhouette décharnée, boueuse, dégoulinante — mais la plupart étaient trop absorbés par leurs propres malheurs pour me prêter attention.

Al Caïph habitait dans le centre-ville (pas très loin de la prison) une maison cossue,

richement décorée et entourée d'un luxuriant jardinet, qui proclamait haut et clair le niveau de sa fortune. Une plaque de bronze gravé, sur un pilier de pierre près du portail, annonçait son origine :

SULEYMAN EL QU'RAN AL CAIPH
expert en bijouterie

Quand je saisis d'une main tremblante la poignée de cuivre de la cloche d'appel, j'eus honte de moi, dans mes hardes crottées et ma puanteur de taulard.

Une image apparut dans le pilier de pierre : une femme — domestique ou secrétaire — assez âgée, qui m'examina avec dégoût et suspicion, comme si ma pestilence s'infiltrait par les circuits vidéo.

— Que veux-tu ? lança-t-elle, méfiante.

— Je viens de la part de Thomas. J'ai un message important à transmettre à M. Al Caïph.

— Thomas qui ?

— Thomas le Profanateur. Je ne lui connais pas d'autre nom.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? soupira la femme — qui s'effaça du pilier de pierre.

Peu après se forma l'image d'un homme gras, à la peau luisante, aux moustaches et à la barbiche finement taillées et lustrées. Un turban ceignait son crâne, dans le pli duquel brillait une grosse topaze.

— Thomas le Profanateur, hein ? lança-t-il d'une voix aiguë.

— Oui. Il m'a confié un message pour vous, au cas où je sortirais avant lui.

— Ce brave Thomas. Comment va-t-il ?

— Il est mort. Nous nous sommes évadés, et les gardes l'ont tué.

Al Caïph me scruta, comme pour jauger si je disais ou non la vérité.

— Viens jusqu'à la porte, dit-il.

Le portail s'ouvrit avec un déclic. Je traversai le jardinet, qui ruisselait de fleurs rares aux parfums capiteux. Le gros homme me regardait venir, depuis l'écran sous le porche incrusté de mosaïques.

— Quel est le message ? demanda-t-il lorsque j'eus gravi les marches de marbre.

— « Il les rassembla au lieu qu'on appelle Harmageddon. »

Al Caïph fronça les sourcils, lissa sa barbiche — puis soudain son visage s'éclaira.

— Harmageddon ! *Allah akhbar* ! Sois le bienvenu, mon garçon !

J'entendis la porte s'ouvrir avec un nouveau déclic. Je poussai un soupir de soulagement — un profond, immense soupir — et à bout de forces, tombai inerte aux pieds babouchés de Suleyman El Qu'ran Al Caïph.

Depuis quatre jours je suis chez lui, dans sa villa somptueuse comme un joyau, à manger, boire, dormir, me laver, me faire soigner par les mains revêches mais diligentes de sa servante. C'est une autre cage, car je ne puis sortir, par crainte de l'Inquisition. Mais celle-ci est dorée, luxueuse, étincelante, pourvue d'un confort sybaritique.

Suleyman m'a offert une nouvelle Petite Voix Intérieure (sertie dans un crucifix),

pour me remercier d'avoir si bien transmis le message. (Je me doutais que ce mot d'Harmagedon avait dû lui permettre de trouver la planque du fameux butin de Thomas, mais ce n'était pas mes affaires.) Il me gave, me choyé, me traite comme un fils rescapé d'une rude bataille, et vraiment je me sens tel un bijou dans son écrin de velours. Je suis bien ici, mais je sais que je ne pourrai y demeurer longtemps : le septième homme masqué m'attend, celui qui porte la boîte pleine de mystère — qui contient mon destin.

Dimanche 34 novembre 2220

Ce matin, Suleyman me fit servir, sous la pergola ombragée de vigne terrienne, un somptueux petit déjeuner par Esther, sa servante-gouvernante-intendante-confidente, cette femme anguleuse et revêche dont il m'avoua ne pouvoir se passer. Et moi, en cette chaude matinée de novembre, j'eus le coupable regret qu'Esther ne fût jeune et jolie, et ne me servît le café — du vrai café — avec un sourire aguichant plutôt que cet air d'ennui méprisant... Mais la vie est ainsi faite (ou la volonté de Dieu) que les filles jeunes et jolies ne m'apparaissent qu'en vision, ou ne songent qu'à m'étrangler.

Alors que je me versais du café pour la troisième fois tout en songeant qu'en ce jour du Seigneur, il me fallait remplir mes obligations religieuses (mais je ne pouvais aller à l'église, ni ne voulais heurter Suleyman, fervent musulman), mon hôte vint me rendre visite, vêtu d'un peignoir de soie qui moirait sur son ventre bedonnant. Il sortait du lit, mais sa moustache et sa barbiche étaient déjà impeccablement lissées, ses cheveux laqués, et il fleurait le parfum de luxe. Il tirait sur le fin tuyau de sa pipe délicatement ciselée, rehaussée d'argent et munie d'un réservoir d'eau en cristal. Les volutes capiteuses qui s'en dégageaient m'apprirent qu'il fumait de son mélange spécial, d'origine terrienne, qu'il faisait cultiver sur un terrain non loin de la ville. (D'après lui, cette plante enrichissait l'esprit, mais je remarquai que cela lui rougissait les yeux et qu'il parlait plus lentement. S'il en fumait trop, il s'endormait.)

Il se laissa tomber dans un fauteuil et m'indiqua d'une main molle la cafetière que je tenais.

— Sers-m'en donc une tasse, mon garçon.

— Esther vous l'interdit, lui rappelai-je.

— Au diable Esther ! Sers-m'en une tasse, je te dis.

J'obtempérai. Je n'avais pas à m'immiscer dans les relations entre Suleyman et son dragon.

Il but son café en m'observant du coin de l'oeil. Je devinai qu'il avait quelque chose à me dire.

Il posa sa tasse, reprit sa pipe, la ralluma avec des gestes lents. J'attendis en silence.

— Mon garçon, commença-t-il, j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour toi.

— Je vous en sais gré, fis-je, circonspect.

— J'ai également une dette envers feu Thomas, notre ami commun.

— Que son âme repose en paix.

— Certes, et les nôtres aussi ! Je t'ai rendu, n'est-ce pas, un grand service.

— Je ne sais comment vous en remercier...

— En me rendant à ton tour un service, sourit Suleyman, saisissant ma perche au vol.

— Je suis votre serviteur. De quoi s'agit-il ?

— La mission, en soi, est très simple : il s'agit d'aller porter un paquet à un ami.

— Rien de plus simple en effet, opinai-je. Sauf qu'il n'est pas prudent pour moi de sortir en ce moment...

— Cet ami habite sur Tralfamadore.

— Ça complique tout.

— Quelque peu. Mais rien d'insurmontable.

— Pourquoi n'expédiez-vous pas votre colis ? C'est la solution la plus couramment pratiquée. Il parviendra à Tralfamadore en moins d'une semaine.

— Mon garçon, si je te propose d'aller le porter, c'est parce que les autres moyens d'acheminement sont trop risqués.

— Risqués ? m'étonnai-je.

— Oui. Pour des raisons de... sécurité, je désire que ce paquet soit remis en mains propres à son destinataire, par un messenger de confiance.

Je supputai la nature du paquet : certainement de l'or ou des pierres précieuses que l'expert orfèvre souhaitait exporter en échappant aux taxes. Mais me demander à *moi*, qui était âprement recherché par l'Inquisition, d'accomplir ce transport me paraissait particulièrement mal choisi. J'en fis la remarque à Suleyman, ajoutant :

— Vous avez certainement des hommes de confiance plus discrets que moi pour exécuter cette tâche...

— La seule personne en qui j'ai confiance — excepté pour la nourriture — c'est Esther, qui m'est indispensable ici. Toi, je sais que tu n'as rien à perdre, et tout à gagner. Est-ce que dix mille cristaux te suffiraient ?

— *Quoi ?* sursautai-je.

— Plus le billet et les frais, bien entendu.

— Ah oui... heu... bien entendu. Il faut que je réfléchisse.

— Quinze mille ?

— Ah... heu... (De telles sommes me chaviraient l'esprit : je ne savais que répondre.)

— Je n'irai pas au-delà de vingt mille, déclara Suleyman. A prendre ou à laisser.

— Je prends, me ressaisis-je. Que faut-il faire ?

— Eh bien, je te l'ai dit : porter un paquet à un ami, en veillant bien à ce que personne ne l'ouvre en cours de route. Et toi non plus, bien sûr. Surtout pas toi !

— N'ayez crainte. Je n'ai pas pour habitude de trahir ceux qui m'aident.

(Je rougis en prononçant ces mots — car ils étaient mensongers : j'avais trahi les docteurs Choyoq et Vagalam — j'avais donné leurs noms sous la torture.)

— Il ne s'agit pas de cela. Si tu ouvres ce paquet, tu signes ton arrêt de mort.

— N'ayez crainte, répetai-je. Un problème se pose néanmoins : la douane. Je suis recherché et...

— Nous arrangerons cela. Tu ne seras ni découvert ni reconnu.

— Par quel prodige ?

— Par les prodiges combinés de l'esthétique et de la dissimulation.

— Admettons, fis-je. Mais si le douanier me demande d'ouvrir le colis ?

— Alors ce sera votre perte. C'est le seul risque à courir... Mais 95% des bagages sont

fouillés par rayonnements. Et le colis que je te demande de transporter n'est ni très gros, ni très suspect.

— Le risque n'est pas minime... Si je suis arrêté, c'est la mort qui m'attend.

— Elle nous attend tous ! sourit Suleyman en écartant les bras. (Il se releva poussivement.) Je ne te demande pas d'accepter tout de suite. Profite de cette belle journée, flâne au jardin, écoute de la musique, fais-toi servir des douceurs... Ce soir, au dîner, tu me donneras ta réponse.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? Ça ne doit pas être plus difficile pour vous d'aller à Tralfamadore que pour moi d'aller à la Fontaine Miraculeuse...

— Je ne supporte pas les voyages spatiaux — particulièrement le saut WARP. Et mes affaires me retiennent ici... (Il pénétra dans la villa, la pipe au coin de la bouche.) Réfléchis bien, mon garçon. Qu'Allah te vienne en aide !

Le reste de la journée, je fis exactement ce que Suleyman m'avait préconisé : je flânai dans le jardin, écoutai de la musique en ambionie, me fis servir (de mauvaise grâce) des douceurs par Esther, admirai une collection de livres en papier véritable, reliés de cuir terrien, extrêmement rares et précieux — malheureusement tous en arabe ancien (ce qui témoignait de l'érudition de mon hôte — ou de son souci de l'apparence). Je fis tout mon possible pour *ne pas* réfléchir à sa proposition, mais évidemment je ne cessais d'y penser. Je me connectai même à Albatroys dans l'espoir d'y trouver conseils ou renseignements, mais ce fut en vain : mes interlocuteurs les plus chers, ceux (et celle) avec qui j'aimais cosentir, n'étaient pas réceptifs. (J'en profitai cependant pour donner mon accord à la transmission aux médias du récit de mon séjour en prison — et de mon évasion — dans l'espoir que ce scandale supplémentaire accroîtrait la confusion, donc mes chances de fuite.) Je n'avais que ma conscience comme juge, ma raison comme conseiller, et mon coeur comme balance...

Arriva l'heure du dîner. Suleyman nous le fit servir dans le petit salon rose de l'aile ouest — intentionnellement sans doute, car il savait que j'étais troublé par les peintures, holos et gravures qui couvraient les murs — et qui toutes représentaient des hommes et des femmes dans des scènes licencieuses ou des poses inconvenantes, s'adonnant au stupre et au péché de la chair... (Suleyman m'avait expliqué que certaines de ces gravures étaient très anciennes, et illustraient un ouvrage légendaire nommé *Les Mille et une Nuits*.)

A nouveau je ne pus m'empêcher, au cours du repas, de jeter des regards à tel ou tel tableau qui me troublait particulièrement (et dont je me défends de faire ici la description). Suleyman surprit mon manège :

— Ces jolies filles te plaisent, n'est-ce pas ?

Je plongeai le nez dans mon assiette.

— Ce sont des scènes honteuses, murmurai-je (sans conviction, je l'avoue).

— N'en prends pas ombrage, mon garçon. Tu en verras d'autres...

— Où ?

— A Tralfamadore ! Dans quel autre paradis célèbre-t-on autant l'amour ? Tu as bien de la chance d'aller là-bas !

— Je n'ai pas dit que j'acceptais ! (Suleyman sourit comme si je plaisantais.) Et si je

refuse ?

— Je te mets dehors.

Alors je pris ma décision, très vite : avais-je le choix, finalement, entre tenter l'infime chance de fuir avec 20 000 cristaux en poche, et risquer de me faire ramasser dans les rues d'Iérhu-Shalaïm, misérable et traqué ?

— J'accepte, soupirai-je. Mais à une condition.

— Laquelle, mon garçon ?

— Que vous me disiez ce qu'il y a dans le colis.

— Quel intérêt pour toi ? s'étonna Suleyman.

— Eh bien... heu... pour savoir si je dois en prendre soin, par exemple...

— Je te l'ai déjà dit : tu dois en prendre *extrêmement* soin. Et ne jamais l'ouvrir.

Au moment du dessert — des choses grasses et très sucrées, dont le gros homme raffolait —, l'épreuve qui m'attendait m'apparut soudainement sous un autre angle :

Le septième homme masqué, qui tient dans ses mains une boîte mystérieuse...

Est-ce Suleyman ?

Samedi 40 novembre 2220

Je pars demain, jour du Seigneur. Et je prie pour qu'il soit à mes côtés en son jour — car mon cœur se serre à la pensée de ce qui m'attend, mes mains tremblent et tournent moites. Suleyman a beau m'assurer avec bonhomie que tout se passera bien — il ne sera pas à ma place quand je franchirai les contrôles... Il est vrai que le plus physionomiste des Inquisiteurs aurait du mal à me reconnaître ; j'ai tout à fait l'air d'un étranger maintenant, Rigilien ou Solarien : cheveux raides et blonds, peau éclaircie, traits vieillis, yeux gris, nez rallongé, mâchoire épaissie... Résultat de longues heures passées dans l'arrière-boutique d'une esthéticienne amie de Suleyman, à subir moult traitements, greffes, collages, épilations, cataplasmes et tartinages — auxquelles s'ajoutaient d'autres longues heures à souffrir en attendant que tout cela produise son effet.

J'ai également une nouvelle identité, forgée de toutes pièces et introduite dans le fichier central par un autre ami de Suleyman, informaticien (Suleyman a des relations pratiques) : Kilgore Trout, de Loubliana, Rigil-K, 25 ans, négociant en laines et tissus naturels. On a rempli une valise de preuves de mon négoce : échantillons de toutes sortes, tailles et couleurs — au milieu desquels se trouve LE paquet : un petit colis de forme cubique, de huit à dix centimètres d'arête, emballé dans de l'autogrip gris. (Le nom du destinataire, je l'ai en mémoire : M. Blok, joailler, 40-A Bleu rue de l'Espérance, à Tralfamadore.) Voilà donc, si ma vision est réellement prémonitoire, la boîte qui scellera mon destin...

Car si cette boîte mystérieuse tenue par le septième homme masqué représente bien la septième trompette, celle du Jugement Dernier, alors bien des épreuves et des souffrances m'attendent encore : le combat de l'Archange contre le dragon (qui, dans ma vision, se traduit par la lutte de robots gris contre un démon rouge feu) — qu'en sera-t-il en réalité ? Et les sept fléaux encore à venir ? Et la Bête ? Babylone — c'est le dôme écarlate, l'ancre du stupre et de la luxure, le cloaque des abominations — c'est Tralfamadore. C'est là où je vais — où ma destinée, apparemment, m'appelle. Ah ! cruelle incertitude !

Quant à la femme vêtue de soleil, à la couronne d'étoiles, je la connais également : c'est mon Agneau, ma colombe du Liban, mon lys des vallées, celle que je dois rencontrer, perdre et (je l'espère) retrouver... Celle qui murmure dans ma tête (qui serait-ce sinon *elle* ?), qui toute la semaine dernière, sur Albatroys, m'a exhorté au calme, appris à exorciser ma peur, assuré de son aide et soutien. Elle m'a également mis en garde contre certains pièges tendus au néophyte sur Tralfamadore — et ses descriptions me rappelèrent Jérémie mettant les déportés en garde contre les faux dieux d'argent, d'or et de bois de Babylone. Mais là-bas c'était des cultes idolâtres, tandis qu'ici c'est l'emprise du stupre et

de la débauche — la griffe de Satan lui-même ! Voici en effet (je cite de mémoire), le genre de conseils que me prodigua ma fontaine de jardins :

Méfie-toi des filles jeunes et jolies qui t'accosteront dans la rue pour te proposer de faire l'amour— surtout si elles sont vêtues : la plupart ne sont en réalité ni jeunes ni jolies, et certaines ne sont pas des filles. Va plutôt dans les erostores portant le label officiel : tu t'y amuseras autant, et en toute sécurité.

Ou bien :

Au début, n'aie pas l'air de tout dévorer des yeux, même si tu tombes sur des scènes, disons, choquantes : on te prendra vite pour un gogo, et on te dépouillera de tout.

Ou encore :

Ne fais pas attention si tu tombes sur des cadavres dans la rue : ce sont en général des morts par overdoses, et quelqu'un finit par s'en occuper, ou alors la voirie s'en charge.

Ou celui-ci, qui m'a fort inquiété :

Dans les bars, surveille bien ton verre.

« Pourquoi ? » ai-je demandé. « Je risque de me le faire siffler ? »

Oh non ! Tu risques de te le faire charger. (Devinant mon incompréhension, elle m'expliqua, rieuse :) *Quelqu'un peut mettre dedans une drogue quelconque. Tu te retrouves accroché au plafond sans comprendre ce qui t'arrive, et tout le monde rigole bien — surtout si tu déjantes et finis à l'hôpital. C'est un jeu très prisé des Tralfamadoriens : droguer le touriste à son insu. Ils appellent ça « donner de la confiture aux cochons ». Si tu entends cette expression autour de toi, surveille ta nourriture, ta boisson — tout ce que tu ingères.*

« Même l'air ? »

Même l'air.

A la veille de partir, j'évalue encore mes chances de survie à errer dans les rues de Iérhu-Shalaïm, misérable et affamé, traqué par l'Inquisition et l'OEil de Caïn.

Or il est trop tard pour reculer — hé ! Mais c'est —

(...)

Je viens d'apercevoir un curieux reflet derrière la vitre de ma chambre — comme l'éclat d'une paire d'yeux jaunes. Un bref instant j'ai cru que c'était Iscariote, mon regretté fennec, de retour par miracle... Mais non : je suis sorti sur le balcon, il n'y a rien que le vent qui gémit dans la nuit, et fait cliqueter les palmiers. Sans doute un simple reflet, ou une illusion de mes yeux fatigués...

Allons ! Il me faut dormir : demain je dois être calme et lucide.

Il n'est plus temps d'avoir des visions, mais de faire preuve de rationalisme : car je ne suis plus Isaac de Samarie, pécheur et chrétien, mais Kilgore Trout, négociant, né le 15 avril 2195 à Loubliana, Rigil-K...

Dimanche 41 novembre 2220

Ce qui s'est produit aujourd'hui dépasse mon entendement. Je ne puis qualifier cela de vision — car une vision n'a pas le parfum ni la douceur de la chair, une vision n'entraîne pas par la main. Ni d'apparition — la Sainte Vierge ne saurait pouffer de rire en s'enfuyant par les couloirs. Est-ce un miracle ? Il m'a toujours semblé qu'un miracle était une manifestation de l'Esprit-Saint — un signe, un effet, un changement — non une créature capable de louer une cabine privée à bord du *Sirius* ! (Quoique le Christ ressuscité, lorsqu'il apparut aux onze apôtres, mangea devant eux un morceau de poisson afin de leur prouver sa réalité...) Alors... de la magie ? Mais le pape Ephraïm, dans son encyclique de 2150, a déclaré que la magie était officiellement éradiquée et n'existait plus. Et l'on m'a toujours enseigné que la magie n'était qu'idolâtrie et vaine superstition, bonne à épater les simples et les crédules.

Quoi qu'il en soit, le monde a basculé depuis lors et je m'en sens curieusement détaché, observateur attentif de mes propres actes et pensées, notant mes observations dans ma Petite Voix Intérieure et prêt à tout, dans ce monde inconnu où n'importe quoi peut survenir. Je me considère à la fois comme une sorte d'élu ou d'initié, sur le point d'aborder un niveau supérieur de relations humaines, et comme un néophyte, un débutant, un nouveau-né jeté dans son berceau sur le grand fleuve humain, un chaton émerveillé et terrifié, découvrant le vaste monde au-delà de la porte de sa maison. Mais mon Apparition, mon Agneau couronné, ma Révélation, ma fontaine du Liban est là pour m'instruire et me guider, et tant qu'elle restera à mes côtés, rien de fâcheux ne pourra m'arriver — j'en ai la ferme intuition.

Tandis qu'elle s'ablutionne dans la salle de bains de la cabine, je profite de ce moment de répit pour consigner dans ma Petite Voix Intérieure les événements extraordinaires qui se sont déroulés aujourd'hui — car j'appréhende ce qui doit se passer et ne sais quand j'aurais de nouveau l'occasion d'être seul (plus jamais, je l'espère).

Je glisse rapidement sur ma dernière nuit à Iérhu-Shalaïm, durant laquelle j'ai vainement cherché le sommeil, malgré les exercices de relaxation et de maîtrise mentale que m'a enseigné ma douce voix d'Albatroys. (Combien de fois ai-je murmuré ses litanies contre la peur, jusqu'à les vider de leur sens — sans pour autant me calmer...) Aussi restai-je de longues heures à capter Albatroys — bruine de voix mêlées, murmures secrets dans les courants de la nuit, effluves mentaux de mondes lointains — sans parvenir à consentir ni émettre le moindre message. J'étais au milieu du fleuve humain, esprit désincarné parmi des milliers d'autres, mais j'étais plus seul que si j'avais crié dans le désert — car nul ne pouvait briser les sceaux de ma destinée... Je souhaitais avoir un nouveau rêve prémonitoire — quelque signe à propos du septième homme masqué, ou du

contenu de la boîte — mais lorsqu'enfin, au petit jour, le sommeil m'emporta, ce fut dans un bref néant d'où j'émergeai épuisé et déprimé.

La navette pour Sodome — où je devais embarquer sur le *Sirius* en direction de Tralfamadore — était à 12:40, heure de Canaan. Toute la matinée, Suleyman ne me lâcha pas d'une semelle, et me fit répéter mon rôle avec obstination et (je dois l'admettre) beaucoup de patience : comment se comporte aux différents contrôles un négociant rigilien habitué aux voyages spatiaux, ce qu'il doit dire ou faire, ne pas dire ou ne pas faire, l'attitude à adopter face à telle ou telle situation, etc. Comment il s'exprime (en LIS, toujours en LIS — « Tu n'es sensé avoir que des notions de base en canaanéen, aussi veille à faire semblant de ne pas tout comprendre » — « Dis-en le moins possible, car ton LIS est plutôt médiocre » — « Et ton accent ! attention à ton fichu accent de Judée ! »...) Il ne fallait pas oublier qu'un Rigilien se croit toujours supérieur aux Canaanéens, donc je devais quitter cet air de chien battu et me montrer hautain ; et surveiller les plis de mon vêtement, car les Rigiliens sont très élégants, surtout un négociant en tissus ; et une fois dans le vaisseau (si j'y parvenais), je ne devais pas relâcher ma vigilance, car il arrive que l'Inquisition poste des espions à bord des vaisseaux ; et faire attention à ne jamais paraître surpris ni égaré, car j'étais censé être abonné des longs-courriers d'Interstellar ; « Et par Allah, ôte ce crucifix indécent qui pendouille sur ta poitrine ! Un Rigilien n'est pas chrétien ! »

— Mais c'est ma Petite Voix Intérieure, protestai-je. Celle que vous m'avez offerte...

— Ah... en ce cas, c'est un excellent souvenir à rapporter à Loubliana pour tes enfants. Rappelle-moi les noms de tes enfants ?

Et le reste à l'avenant. Suleyman tournait tel un gros bourdon autour de moi, arrangeant une mèche de ma coiffure, rectifiant un pli de ma toga, vérifiant la bonne tenue de mon ord de poignet, me bichonnant comme si j'étais son fils glorieux se préparant pour la parade.

Impressionné par un tel souci du détail et tant de moyens pour paraître « vrai », je lui demandai :

— Tout cet équipement a dû vous coûter extrêmement cher...

— Ce n'est rien à côté de ce que ça m'aurait coûté si j'avais employé des voies traditionnelles. Ce fils de chienne ne vaut pas une telle dépense.

— De qui parlez-vous ?

— De mon ami de Tralfamadore, celui à qui tu apportes mon cadeau.

— Vous savez, m'enhardis-je (car cette question me turlupinait), s'il s'agit d'or ou de bijoux, cela se verra dans les rayons.

— Il ne s'agit ni d'or ni de bijoux. Et rien ne se verra dans les rayons.

En effet, cette boîte me paraissait bien légère pour contenir pareil trésor. Mais ma tentative d'en apprendre davantage se solda de nouveau par un échec : il changea de sujet, et je ne sus de quelles « voies traditionnelles » il voulait parler.

A midi, nous prîmes une collation — du moins Suleyman, car je ne pouvais rien avaler : j'avais la gorge nouée, les jambes molles et les mains moites — j'étais dans un état pitoyable. Suleyman m'observait avec un tel air de doute que je crus un instant qu'il renoncerait à son projet — mais il ne renonça pas : il commanda un taxi.

Nous nous embrassâmes en haut des marches de marbre, sous le porche incrusté de mosaïques. Le sourire de Suleyman, quand il me donna l'accolade et me dit : « Amuse-toi bien », m'évoqua celui du serpent-baal, tandis qu'il mord sa proie mortellement.

J'empoignai ma valise d'échantillons, celle d'effets personnels et ma serviette de documents, et traversai d'un pas chancelant le jardinet embaumé pour rejoindre le taxi qui m'attendait, glisseur bleu vif qui sifflait devant le portail.

La traversée de Iérhu-Shalaïm jusqu'à Zion Terminal lui comparable à un long tunnel climatisé, un vide sans pensée ni sentiment, où les rues, places et bâtiments de la cité défilaient comme sur un écran incrusté dans la paroi de plexi bleu profond. Le glisseur était autoprogrammé, donc j'étais seul à bord — ce qui m'arrangeait car je n'aurais pu soutenir la moindre conversation. Je me sentais proche du cerveau cybernétique de l'appareil : tout aussi programmé, prédestiné, accomplissant mécaniquement sa tâche.

Quand le taxi me déposa devant l'entrée de verre liquide de Zion Terminal, j'étais prêt.

Je n'avais plus peur.

Les litanies contre la peur que m'avait enseignées mon amie d'Albatrois et que j'avais marmonnées (sans m'en apercevoir) tout au long du trajet produisaient leur effet : un grand vent avait balayé toutes mes craintes, et mon coeur était réchauffé par la claire lumière d'un calme olympien.

Le pas raide et l'air hautain, je traversai tel un seigneur la foule qui grouillait dans le hall, en direction de l'aire d'embarquement pour Sodome. Cette fois j'avais un vrai billet, que la machine ne pouvait me refuser... Au moment où j'eus cette pensée, j'aperçus le petit homme au poncho, debout près d'une borne de renseignements, qui attendait visiblement le gogo. Il tourna la tête vers moi — nos regards se croisèrent. Mon coeur se serra, mon visage s'empourpra sous sa fausse blancheur de Rigilien. Le type fit un pas dans ma direction (car j'avais toute l'apparence du touriste en transit) mais quelqu'un l'aborda. Je soupirai intérieurement : en d'autres occasions, j'aurais pris plaisir à rendre à ce type quelques-unes des souffrances que j'avais endurées à cause de lui (à cause de moi aussi, de ma stupide naïveté) — mais ce n'était pas le moment de me faire remarquer... On me remarqua cependant : j'eus droit à quelques commentaires acerbes échangés dans mon dos, sur ces « fichus blondins de Rigiliens qui se croient partout les maîtres ». Je décidai de paraître un peu moins hautain, quoi qu'en pensât Suleyman.

Je ne pus réprimer un tremblement de la main, quand ce fut mon tour d'introduire mon billet dans la machine. L'appareil cliqueta et bourdonna. Mes yeux restaient fixés sur le rayon rouge qui fermait le passage — et ne se coupait pas. (Je ne voulais absolument pas voir les deux agents de l'Inquisition adossés non loin contre la paroi, et qui promenaient un regard nonchalant sur la foule des voyageurs.)

— Alors ! Savez pas lire ? grogna une voix excédée derrière moi — en canaanéen.

L'écran de la machine affichait : *Veillez poser vos bagages sur le tapis s'il vous plaît.* J'entassai sur le tapis mes valises et ma serviette, qui furent rapidement emportés à travers un tunnel de contrôle. Mon billet me fut rendu avec d'autres cliquetis, et le rayon s'éteignit. Je passai, réprimant un soupir.

Mes bagages m'attendaient sur le tapis de l'autre côté — devant deux douaniers et un

agent du GRIP.

Je lâchai le soupir que j'avais réprimé. Les douaniers le perçurent sans doute, car lorsque j'empoignai la valise à échantillons, l'un d'eux m'apostropha — en LIS :

— C'est lourd ?

— Assez, grimaçai-je (en LIS également).

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé vos valises en soute ? interrogea l'autre douanier.

— Pas le temps, grognai-je (m'efforçant de copier leur accent).

— Vous allez où ? demanda le premier douanier.

— Tralfamadore. (Mon coeur battait la chamade, et j'étais étonné de pouvoir sortir un mot comme « Tralfamadore » sans bégayer.)

— Le vaisseau pour Tralfamadore ne part que dans une heure trente. Vous aurez le temps d'enregistrer vos bagages sur Sodome.

— OK, merci du conseil, articulai-je en commençant à m'éloigner — mais l'agent du GRIP intervint :

— Vous n'êtes pas rigilien, par hasard ?

— Si, déglutis-je.

— Quel coin ?

— Loubliana.

— Je m'en doutais... J'ai un cousin là-bas. Lui aussi a un drôle d'accent comme vous. Peut-être que vous le connaissez, il s'appelle...

— Fous-lui la paix, le coupa un douanier. Tu vois bien que ce type a peur de rater la navette !

— C'est ça, acquiesçai-je. Mes amitiés à votre cousin.

Je me glissai dans la foule, encombré de mes valises que j'avais oublié d'enregistrer, aussi discret qu'un chameau parmi un troupeau de moutons, au milieu de tous ces gens délestés de leurs bagages.

Tandis que chacun se pressait dans sa direction respective, je m'arrêtai afin de me ressaisir (après tout, l'agent du GRIP m'avait pris pour un Rigilien, preuve que je n'assurais pas si mal mon rôle) et d'examiner les lieux, que je ne connaissais pas.

J'étais sous un vaste dôme, en verre chromatique pour sa moitié supérieure, sous lequel tournoyait lentement un holo du système de Tau Ceti pâli par le soleil qui se déversait à flots, posant mille taches de couleurs sur le dallage de softalis et la foule qui l'arpentait. Au centre, un jardin de cactus sur un monticule de sable montait vaillamment à l'assaut de la lumière. J'y reconnus quelques-uns de ceux qui poussent autour de Samarie — ce qui souleva en moi une brève mais intense vague de nostalgie...

Dans la moitié inférieure du dôme, de larges panneaux lumineux indiquaient les horaires des vaisseaux en partance ou attendus, et donnaient (en LIS et canaanéen) toutes sortes d'informations dont je ne compris pas la moitié. Dessous s'étaient des bars, des restaurants, des boutiques de souvenirs, des couloirs et bureaux, des toilettes, inflashes, bornes de renseignements et points de rendez-vous — bref, tout ce qu'on peut trouver dans un terminal achalandé.

Y compris des agents de l'Inquisition.

J'en repérai bon nombre parmi la foule, vêtus d'habits anodins mais néanmoins

reconnaissables (je les avais côtoyés d'assez près pour les renifler à cent mètres). Aussi je repris mes bagages et m'insinuai dans le flot des voyageurs, m'efforçant de reconstituer mon masque de négociant rigilien quelque peu fissuré.

Car l'Inquisition est sur les dents, comme je l'avais prévu, à cause du scandale de la prison centrale (et de l'évasion massive), qui circule sur Albatroys suite à ma « lucide émission », et commence à envahir les inflashes canaanéens. Or — contrairement à ce que j'aurais cru — les Inquisiteurs semblaient surveiller surtout les étrangers, et deux d'entre eux posèrent sur moi et mes bagages des regards chargés de soupçons — mais grâce à Dieu, je ne fus pas interpellé.

Lorsqu'enfin je m'assis à ma place à l'intérieur de la navette, je me permis un gros soupir de soulagement : j'avais passé les premiers contrôles — je *quittais Canaan*.

Restait encore Sodome.

Le trajet jusqu'à l'astroport (45 minutes) se déroula d'une façon banale : hormis mon appréhension qui augmentait à mesure que l'on approchait du satellite, j'éprouvais des sensations moins fortes qu'à bord de l'appareil du GRIP qui m'avait amené à Iérhu-Shalaïm. Je n'eus même pas ce fameux « mal de l'espace » contre lequel nombre de boutiques, à Zion Terminal, vendaient toutes sortes de pastilles, pilules et autres aérosols à sucer, avaler ou inhaler. (On peut même, paraît-il, s'en faire immuniser par la génétique.) Tout au plus ressentis-je une légère surpression lors de l'accélération initiale, quand nous sortîmes de l'atmosphère.

Là je reçus un choc, car c'était la première fois que je contemplais Canaan étalée dans toute son austère splendeur : longues rides dorées des champs de dunes, plissements tourmentés des montagnes, langues grises des plateaux — et par endroits quelques striures infimes, filaments brillants entourés de halos d'un vert incertain : les fleuves... Et les étendues brunes des steppes nordiques, et l'éclat aveuglant des déserts de sel au sud... Amusé par mes regards admiratifs, mes soupirs extasiés et ma façon de tendre le cou, mon voisin, assis près du hublot, échangea sa place avec moi. Je le remerciai d'un sourire (c'était un Canaanéen du nord, d'allure sympathique mais sans plus, avec qui je n'avais pas échangé trois mots) et me rappelai soudain que je ne devais pas m'extasier ainsi, censé être habitué à ce genre de panoramas. Je poursuivis mes observations avec plus de modération, essayant de repérer des usines, des villes ou des champs de crostiche au sein de ces vastitudes, quelques traces d'activités humaines... en vain : l'homme n'était qu'un microbe au sein de cet organisme planétaire... Je réalisai alors la petitesse de l'être humain, infime poussière ballottée dans les mystères infinis de la Création — et non maître abusif de toutes les créatures qui se meuvent sur la terre, dans la mer et dans les cieux, ainsi qu'il est dit dans la Genèse (1.28) et enseigné à l'église, et contre quoi je me suis toujours révolté ; car c'est la terre la maîtresse de l'homme et non l'inverse — et voici que j'en avais sous les yeux l'éclatante confirmation.

Cependant nous gagnâmes la face nocturne de la planète : les ténèbres éternelles s'étendirent au-dehors, piquetées çà et là d'étoiles fixes et glacées — ô combien distantes et solitaires...

J'interrompis mes méditations sur la place de l'homme au sein de l'univers quand mon voisin me montra un globe pâle, saturé de cratères, qui était apparu dans le coin supérieur du hublot : Sodome... Une voix synthétique annonça, en LIS et canaanéen, que nous devons ranger nos affaires et bloquer nos sièges, car nous arrivions dans quelques minutes.

Mes craintes reprirent à cette annonce ; à nouveau je me mis à réguler ma respiration et réciter les litanies contre la peur... (En d'autres temps — pas si lointains — j'eus imploré « ce Dieu qui jadis répondait » d'éclairer mes pas sur ce chemin semé d'embûches — aujourd'hui je ne crois plus qu'il écoute ma voix. Au risque de paraître idolâtre, je dois convenir que seul Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï me guida d'une façon concrète — et sa prêtresse, ma douce colombe du Liban... Ou bien ne sont-ils qu'un avatar du Tout-Puissant, et suis-je trop obtus pour le reconnaître — car Job dit aussi : « Il vient près de moi et je ne Le vois pas ; D passe son chemin et je ne Le discerne pas »...)

Mais ce n'était plus le moment de ces élucubrations théologiques — car les superstructures de l'astroport montaient à notre rencontre. La navette s'immobilisa avec un grand frémissement dans son berceau d'atterrissage, et peu après la foule s'engouffra dans le froid boyau qui menait à la zone de transit — et moi également, encombré de mes valises et mal à l'aise dans ma toga que je portais comme un sac.

Je m'attendais, au sortir du boyau, à découvrir une architecture encore plus moderne et déroutante que celle de Zion Terminal. Je fus surpris de tomber sur des palissades, poutrelles, passerelles, entretoises, grues, robots et un vaste brouhaha de chantier. Des panneaux lumineux suspendus de guingois s'excusaient auprès des voyageurs de ne pouvoir offrir le confort optimum, l'astroport étant actuellement en cours de rénovation. Je me souvins alors que cette année, le Conseil OEcuménique avait racheté Sodome et Gomorrhe à la CAO, et s'était aussitôt appliqué, d'après les communiqués, à « purger ces astroports de la luxure et de la débauche qui y régnaient et les transformer en lieux d'accueil dignes de Canaan, où le pèlerin trouverait de quoi nourrir sa foi et étancher sa soif de spiritualité ». Au cours de mes pérégrinations à travers la foule, à la recherche des guichets d'enregistrement des bagages, je distinguais çà et là, sous le chantier, des vestiges des anciennes abominations : telle façade rose, moulée en forme de coeur ; cette enseigne rescapée, pendouillante, évoquant clairement le sexe de l'homme ; telle vitrine vide et poussiéreuse, arborant encore l'affiche d'un spectacle obscène ; ou cette fresque murale craquelée, étalant complaisamment des chairs impudiques aux couleurs criardes, qui me faisait trouver beaux, en comparaison, les tableaux licencieux de Suleyman...

Quant aux « lieux d'accueil » où « nourrir sa foi », j'en eus aussi quelques aperçus : boutiques clinquantes et aguicheuses, vendant toutes sortes d'objets de culte en toc — crucifix, calices, encensoirs, icônes, ciboires, aubes et chasubles, mitres et crosses — tous garantis faits main par des moines ou bénis par le Saint-Père, des flacons d'eau de la Fontaine Miraculeuse, des morceaux « authentiques » du Saint Suaire ou de la Vraie Croix, des reconstitutions sensos de la Vision de Saint Youssef, des cierges « éternels », des ords-crucifix, des lampes Sainte Vierge, des enfants Jésus programmables avec auréole en option, des robes de bure en sylar, des prières à la carte, vingt cristaux les trois, 10 cristaux la bénédiction garantie 1 an, baptêmes et extrêmes onctions sur rendez-vous,

la Trinité pour le prix d'un, la Genèse en jeu Ludik (« soyez vous-même le Créateur »), et j'ai même vu une vitrine qui annonçait :

LOUEZ LE SEIGNEUR
100 cristaux !heure
forfaits à la journée
tarifs spéciaux pour groupes

C'est bien en vain, songeai-je, que le Christ a chassé les marchands du Temple...

Déambulant ainsi, nez en l'air au milieu des grues et du vacarme, entre vestiges du passé et prémices du futur, je tombai sur la zone d'enregistrement des bagages, fort mal indiquée comme tout le reste (d'où la nervosité ambiante). C'était une large aire de plastacier et sirex brut, munie de tapis roulants et de machines semblables à celles qui contrôlaient les billets ; apparemment, elles n'étaient pas encore en service, car du personnel humain pesait manuellement les bagages (d'où erreurs, discussions, retards et nervosité croissante). Je choisis la queue la moins longue, posai mes valises sur le tapis (hors service également) et attendis patiemment mon tour. Un horaire mural, devant moi, m'avertissait qu'il me restait quinze minutes avant l'heure limite d'embarquement sur le *Sirius*. J'avais juste le temps : j'avais déjà repéré dans le chantier le couloir pour Tralfamadore.

Alors que je parvenais devant l'employée, il se produisit un mouvement de foule derrière moi — une main s'abattit sur mon épaule.

Je me figeai — puis me retournai lentement.

Je soupirai : c'était mon voisin de navette, celui qui m'avait cédé sa place. Il avait réussi à me retrouver dans la cohue...

— Qu'est-ce que..., commençai-je (en canaanéen) je m'interrompis : car l'homme me présentait une petite holocarte dont je reconnus immédiatement la grande croix rouge qui s'en détachait.

— Inquisition, annonça-t-il d'une voix douce — en canaanéen également. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Un poing de glace étreignit mes entrailles.

— Mais... mes bagages...

— Prenez-les.

Je lançai un regard éperdu à l'employée, qui haussa les épaules.

— Je vais rater mon vaisseau, tentai-je de protester, dans un LIS désastreux.

— Allons-y, s'impatienta l'Inquisiteur.

Il m'entraîna à l'écart de la foule (un autre homme nous emboîta le pas), dans un petit bureau clos par une porte rouge vif. Deux douaniers (des étrangers) nous y attendaient.

Bien que je n'en menasse pas large, je tentai de me ressaisir :

— Mais que se passe-t-il ? m'écriai-je en LIS. Que me voulez-vous ?

— Contrôler vos bagages et votre identité, c'est tout, répondit l'homme qui m'avait arrêté.

— Pourquoi ?

— Parce que vous paraissez suspect. Votre carte, s'il vous plaît.

Je lui tendis ma carte d'identité au nom de Kilgore Trout, qu'il inséra dans un lecteur de bureau. J'ignorais si la fausse carte de l'ami de Suleyman était capable de supporter un examen approfondi... J'espérais de toute mon âme qu'il avait prévu cette éventualité.

Pendant que l'Inquisiteur étudiait sur l'écran le contenu de la carte, son collègue me scrutait, jaugeait mes réactions. Quant aux douaniers, ils s'étaient emparés de mes bagages, qu'ils fouillaient avec dextérité : ayant rapidement visité ma serviette (qui ne contenait que des documents « professionnels », des flexes et quelques vieux inflashes), ils s'attaquaient chacun à une valise. Je me sentais intérieurement dans un état indescriptible, tandis qu'à l'extérieur, j'étais une statue de marbre (ainsi que se présente tout Rigilien, d'après Suleyman). Mais j'avais trop peur pour m'étonner de cette performance.

— Je ne trouve pas trace de votre arrivée dans le fichier, s'étonna l'Inquisiteur. Depuis quand êtes-vous sur Canaan ?

Au même moment l'un des douaniers exhibait de sous une pile de tissus la petite boîte grise :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Heu... A qui dois-je d'abord répondre ?

— A moi ! insista le douanier, agitant la boîte (qui émit — c'était nouveau — comme un tintement). Alors ?

— C'est un... un cadeau pour ma femme, à Loubliana.

— Quel genre de cadeau ? intervint l'autre douanier, qui s'était arrêté de fouiller.

Le premier me tendit la boîte.

— Ouvrez-la.

— Écoutez, me rétractai-je, c'est un bijou fragile, il est très bien emballé et vraiment ça m'ennuie de...

Je m'interrompis — réalisant brusquement que j'avais parlé en canaanéen, avec mon fichu accent de Judée !

Tous quatre me dévisageaient d'un air soupçonneux.

— Ouvrez-la ! insista le douanier — me jetant la boîte au visage.

Les mains tremblantes, je commençai à dégripper l'emballage.

Des chiffres lumineux scintillaient sur le mur, devant mes yeux : 13:52. Les sas du *Sirius* se fermaient dans sept minutes.

Si tu ouvres cette boîte, m'avait dit Suleyman, *tu signes ton arrêt de mort*. Il ne m'avait pas expliqué comment.

— Alors, ça vient ? lança le douanier, qui ne perdait pas un de mes gestes.

— Écoutez, m'écriai-je à bout d'arguments, le contenu de cette boîte pourrait s'avérer dangereux, et je préf...

De soudains bourdonnements me coupèrent la parole : les quatre hommes avaient enclenché des protections qu'ils portaient sur eux, et qui les nimbaient d'une aura violacée. Je reconnus des boucliers répulsifs. (J'en avais vu la démonstration sur Vox Dei : un homme ainsi paré pouvait traverser sans dommage un immeuble en train de

s'effondrer.)

— Allez-y, m'intima le douanier, d'une voix déformée par le bouclier.

J'achevai d'ôter l'emballage autogrip. Mon vaisseau partait dans cinq minutes, il n'était plus temps de tergiverser : l'heure de mon destin — la septième trompette — avait sonné.

C'était une petite boîte en plastique noir rehaussé de dorures, semblable à celles qui contiennent des parfums de luxe. Je l'ouvris, avec des gestes fébriles. Les quatre hommes, méfiants, s'écartèrent.

A l'intérieur reposait, dans un écrin de velours pourpre, un flacon de cristal finement ciselé. Dans le flacon... une espèce de graine ou caillou noirâtre, tout fripé.

— Drogue, déclara l'un des douaniers.

Il coupa son bouclier répulsif et m'ordonna d'un geste de la main de lui passer le flacon.

Il ôta le bouchon...

« Et le temple de Dieu dans le ciel s'ouvrit, et l'Arche de l'Alliance apparut dans Son temple. »

Fusa un bref éclair — le flacon exhala une vapeur et se brisa — par réflexe le douanier réactiva son bouclier — et dans la vapeur apparut une femme.

Elle était vêtue d'une nuée, une gloire nimbaît son front, son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu.

Puis elle se précisa dans une longue robe blanche, tenant une palme en sa main droite — et je la reconnus.

C'était la Sainte Vierge.

Une vision. J'avais une vision, ici, dans ce bureau, entouré de policiers, à trois minutes de rater mon vaisseau.

J'éprouvai un second choc — *car ce n'était pas une vision* : les Inquisiteurs la voyaient aussi. Et les douaniers, qui étaient pourtant des étrangers incroyants. Tous affichaient la stupeur la plus totale.

La Vierge Marie se tourna vers l'Inquisiteur qui m'avait arrêté et, tendant vers lui sa palme, elle déclara :

— « Je sais tes oeuvres : tu as renom de vivre, mais tu es mort ! Sois vigilant ! Affermis ce qui est près de mourir, car je n'ai pas trouvé tes oeuvres parfaites aux yeux de Dieu. Repends-toi ! Si tu ne veilles pas, je viendrai comme une voleuse, sans que tu saches à quelle heure je viendrai te surprendre. »

L'homme blêmit, puis tomba à genoux, joignant les mains et balbutiant des mots incompréhensibles.

La Sainte Vierge recula d'un pas vers la porte, posa une main sur mon épaule et, désignant chacun de sa palme, poursuivit :

— « Le vainqueur, celui qui garde jusqu'à la fin mes oeuvres, je lui donnerai pouvoir sur les nations, et il les mènera paître avec une verge de fer, comme on brise des vases d'argile. Que celui qui a des oreilles entende ! »

Tandis qu'elle ouvrait la porte, sa main sur mon épaule glissa dans la mienne (je sentis comme un choc électrique) — et elle dit :

— Viens.

Nous sortîmes dans le couloir — j'entendis dans mon dos un douanier qui s'écriait d'une voix de fausset :

— Hé ! Mais c'est une passagère clandestine !

Nous nous mîmes à courir.

Tandis que nous courions à travers couloirs, plates-formes et passerelles, j'entendis la Vierge à mes côtés qui riait — qui riait ! Alors, comme je cherchais à voir ses traits, son capuchon glissa et me révéla une chevelure noire en bataille autour d'un fin visage triangulaire, à la peau basanée, au sourire carmin, et des reflets jaunes dans son regard espiègle...

C'était celle qui toise comme l'Aurore, belle comme la pleine lune, brillante comme le soleil radieux, terrible comme des bataillons ! C'était elle — ma fontaine de jardins, ma colombe du Liban, mon lys des vallées !

J'en fus si surpris que je lâchai sa main — aussitôt elle sembla s'évanouir, s'estomper.

— Dépêche-toi ! On n'a plus qu'une minute !

Elle reprit ma main (ce contact !) et nous fonçâmes dans les couloirs, plates-formes et passerelles, et vraiment je ne vis rien, rien d'autre que cette silhouette blanche et noire qui flottait devant moi, relié à elle par sa main qui était en elle-même une fontaine de jouvence et une source de baumes ruisselants... Nous parvînmes à la dernière seconde devant le sas principal du *Sirius*, au moment où retentissait le signal rouge de sa fermeture. Nous nous y engouffrâmes, nous glissant prestement par-dessous le rayon qui en interdisait l'accès.

L'hôtesse d'accueil, à l'entrée, nous sermona :

— Vous avez de la chance ! Normalement je n'aurais pas dû vous laisser entrer. Vous avez vos billets au moins ?

Tandis qu'éberlué et hors d'haleine, je fouillais dans les nombreuses poches de ma toga à la recherche de mon billet (j'espérais qu'il n'était pas resté à la douane avec mes bagages), la jeune femme déclara :

— J'ai loué une cabine privée. La F66.

L'hôtesse vérifia sur un tactile portable.

— A quel nom ?

— Kilgore Trout et Silla.

— Exact. (L'hôtesse afficha son sourire professionnel.) Rejoignez votre cabine, jeunes gens. Nous décollons dans dix minutes. Et la prochaine fois, tâchez de moins batifoler et de surveiller l'heure !

Tandis que nous longions coursives, ponts et salons feutrés en direction de notre cabine, je recouvrais peu à peu mon souffle et ma voix, et assez de présence d'esprit pour demander :

— Que s'est-il passé ?

— Tu as bien vu, répondit Silla (qui me tenait toujours la main). Je t'ai tiré des griffes des méchants. J'espère que tu sauras me remercier !

Elle me lança un clin d'oeil que chez d'autres, en d'autres temps, j'eus trouvé lascif.

— Mais *qui es-tu* ? m'écriai-je — car toutes mes questions, finalement, se résumaient

à celle-ci.

Elle esquissa une petite révérence :

— Je suis Silla, libre-fille de Tralfamadore, pour t'aimer et te servir, mon Aquilon.

Maintenant je suis dans sa cabine, un nid luxueux et douillet qu'elle a loué pour nous deux — car elle avait tout prévu, tout planifié, cette créature surnaturelle. Elle est l'Agneau de ma vision, la source embaumée de mes rêves impudiques, la voix angélique qui me reconforta sur Albatroys, l'incroyante qui prétendait que le christianisme est une religion de mort et qui prônait l'élévation par le plaisir — elle est celle qui m'a guidé depuis le début, et voici qu'elle sort comme une fumée d'un flacon de cristal, qu'elle prend ma main dans sa main de chair et m'entraîne dans une cabine qu'elle a louée — et elle prétend être une libre-fille de Tralfamadore, pour m'aimer et me servir !

Nous avons tant de choses à nous dire... Mais je devine qu'elle se prépare, dans la salle de bains, à bien autre chose qu'une conversation.

Sait-elle que je suis vierge ? Que je n'ai jamais pratiqué l'acte de chair ? Certainement — car elle sait tout de moi. Une inquiétude d'un genre nouveau m'étreint maintenant :

Aurai-je la force d'aimer une créature surnaturelle ?

Et si — comme je l'ai craint parfois — elle était un *démon* ?

Mais je vais être fixé : car voici que s'ouvre la porte de la salle de bains et qu'elle apparaît... Oh !

Ici s'arrête la partie canaanéenne du journal d'Isaac de Samarie. Suite et fin le mois prochain, pour l'édition papier terrienne. Pour les versions flexe, ambio ou senso, lancer le prog 2 ou taper [SUITE].

Shriek & Frieda

LEXIQUE

extrait du Dictionnaire Officiel de la CNM
(Édition de 2235)

Alliance du Traité d'Orion (ATO) : alliance économique, politique et culturelle entre Humains, Hyadims et Pléiadims, constituée en 2133, 5 ans après la signature du Traité d'Orion qui mit fin à la Guerre de Trois Secondes. Créée dans le but de préserver la paix entre les peuples, l'ATO étendit peu à peu son activité à la protection écologique et/ou culturelle de nombreuses planètes, à la police intersystèmes (création du GRIS et du GRIP), à l'arbitrage politique et économique... pour finalement s'imposer comme l'instance suprême de gouvernement, dont la CNM n'est qu'une des émanations.

ambroisie : épice tirée d'une fleur canaanéenne poussant dans les steppes du nord, dont la saveur rappelle à la fois le safran et la cardamone, aux vertus astringentes et digestives. (On en tire un remède contre l'obésité.) Il faut quinze à vingt mille fleurs pour un kilo d'ambroisie. Les fleurs, extrêmement fragiles, sont uniquement récoltées à la main — d'où le prix astronomique de cette épice.

autogrip : matériau d'emballage plastique autogrippant.

baal (serpent) : serpent des déserts canaanéens, variété mutante du crotale terrien, d'une taille deux à trois fois supérieure, et tout aussi venimeux.

blaste : unité-mémoire moléculaire, sur support souple (flexe) ou rigide (disque, cube...), constituant la « mémoire vivante » de tous les ords moléculaires, extractible et lisible par tout lecteur à codes génétiques. **Micro-blaste** : « pilule » enregistrée ou vierge pour Petite Voix Intérieure ou ord-bracelet. Peut également charger une biomémoire.

Canaan : 4^e planète du système de Tau Ceti, membre de la CNM. Elle fut la première planète découverte (en 2060) à posséder une atmosphère de type terrestre. 6 satellites de type lunaire. *Distance à Tau Ceti* : 0,75 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* : 18 h 50 mn. *Diamètre* : 10300 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,82. *Atmosphère* : azote 67%, oxygène 23%, vapeur d'eau 4%, gaz carbonique 4,5%, ozone et gaz rares 1,5%. *Sol* : granités, basaltes, silicates (sables). Faibles traces d'eau. *Formes de vie* : végétales primitives

(nombreuses variétés de mousses et lichens), animales et végétales importées de la Terre (mutations). *Capitale planétaire : Iérhu-Sha-laïm.*

CARTEL : compagnie minière d'origine terrienne, qui exploita pendant plus d'un siècle les richesses minérales des Astéroïdes, avant d'étendre son activité minière à d'autres planètes hors Système Solaire. Le CARTEL contribua en partie à la naissance de l'Oligarchie Astroïde, cette nouvelle aristocratie basée sur la fortune.

CNM : Confédération des Nouveaux Mondes. (Voir « Nouveaux Mondes ».)

Compagnie des Astroports Orbitaux (CAO) : administration rattachée à la CNM, ayant la charge des astroports orbitaux de tous les Nouveaux Mondes. Sauf Sodome et Gomorrhe, rachetés par Canaan en 2220, et Unstern (Kampfbereit), détruit en 2202, tous les astroports appartiennent de droit à la CNM (loi de 2220).

Conseil OEcuménique : gouvernement de Canaan (Tau Ceti), émanant directement de la Nouvelle Maison de Dieu (Église officielle de l'humanité). Assemblée constituée par un nombre proportionnel de représentants des trois religions officielles de Canaan : chrétienne, juive et musulmane, et qui désigne tous les sept ans son triumvirat dirigeant.

cristaux : diamants de carbone pur fabriqués en orbite, d'une valeur-étalon de 1 carat, parfois utilisés dans l'industrie, et servant depuis 2080 de monnaie universelle. (Toutes les opérations financières étant informatisées, la possession de cristaux est généralement virtuelle.)

crosmos : distillât de crostiche, obtenu par fermentation bactérienne du lichen résiduel. Liquide ou en poudre, il est censé provoquer un effet plus hallucinogène que le crostiche.

crostiche : boisson alcoolisée, excitante et stimulante, constituée par un cocktail de curaçao et menthe poivrée (plus quelques substances entrant dans le secret de fabrication) filtrant sur un lichen canaanéen (si possible vivant).

droïde : combinaison bionique d'un corps humain génétiquement modifié et d'un psychord (cerveau central), servant généralement d'interface homme-machine ou d'assistance technique. Les droïdes furent introduits dans le monde humain en 2160 (officiellement) par les Concepteurs de Saturne. **Droïne** : droïde de sexe féminin.

Eatit Petite : chaîne de magasins d'alimentation d'envergure interplanétaire, créée en 2032 par le Condominium Alimentaire de l'Afrique de l'Ouest (Conaaf). Le premier centralim Eatit Petite extra-terrien fut ouvert à Nova-Praha (Rigil-K) en 2083.

Eros : astéroïde (n°433, Astéroïdes, Système Solaire) de type « Marscrosser ». *Rotation* : 5 h 20 mn. *Dimensions* : 35 x 16 x 7 km (forme de pointe de flèche). *Gravité* (*Terre* = 1) : 0,02 (en surface). *Atmosphère* : néant (en surface). *Sol* : silicates, basaltes, traces métalliques. Racheté en 2198 au CARTEL par Perez Troïka, qui en fit le premier Erostore de luxe entièrement « habité » par des droïnes.

flexe : feuille plastique imprimée, contenant progs ou infos, pouvant être lue par n'importe quel système op-to-électronique aussi bien que par des yeux humains. (Certains flexes servent de supports de blastes et nécessitent un lecteur à codes génétiques.)

Fontaine Miraculeuse : fontaine située en plein centre de Iérhu-Shalaïm (Canaan, Tau Ceti), dont l'eau, coulant d'une source inconnue, aurait le pouvoir de guérir de nombreuses maladies (pour qui possède la foi).

GRIS (Groupement de Recherche Interplanétaire et Spatiale) : police spatiale officiant dans tous les systèmes de la CNM. Son statut ne lui donne aucun droit d'intervention sur aucun monde habité, où la police fédérale, indépendamment des polices locales, est assurée par le **GRIP** (Groupement d'Investigation Planétaire). Les deux organisations travaillent généralement en étroite collaboration.

Guerre de Trois Secondes : guerre qui opposa, en 2128, Humains et Pléiadims, à cause de l'introduction involontaire sur Terre, par des ambassadeurs pléiadims, d'un virus mortel pour les Humains. Suite à la destruction (non prouvée) d'un de leur vaisseaux, les Pléiadims anéantirent en 3 secondes, par un moyen non élucidé, 75% de la population humaine de la Terre. L'armistice fut signé dans l'heure qui suivit (Traité d'Orion).

Hyadims : peuples non humanoïdes établis autour de 27 étoiles de l'amas des Hyades (à 130 années-lumière du

Système Solaire) et occupant environ 350 planètes. Civilisation très ancienne, non technologique, les Hyadims semblent n'avoir accédé que récemment à l'expansion interstellaire, sous l'influence et avec le concours probables des Pléiadims qui les soutiennent et les assistent techniquement depuis 10 siècles (TU). La civilisation hyadime, essentiellement spirituelle et philosophique, a atteint de hauts degrés de développement dans le domaine des « pouvoirs » de l'esprit (télépathie, télékinésie, précognition, etc.). Leurs pénétrantes facultés d'analyse en font des philosophes réputés, des maîtres recherchés dans les disciplines de l'esprit, ainsi que, paradoxalement, des économistes chevronnés (bien qu'ils ignorent, sur leurs mondes, toute notion de commerce et d'économie — domaines « réservés » des Pléiadims). Toutes les émotions et sentiments humains leur étant parfaitement étrangers, la communication avec les Hyadims reste malgré tout relativement difficile, et nécessite souvent le recours à un ambassadeur pléiadim. Le premier contact Humains-Hyadims date de 2130.

Iérhu-Shalaïm : capitale planétaire de Canaan (Tau Ce-ti), siège de la Nouvelle Maison de Dieu (Église officielle) et du Conseil OEcuménique (gouvernement). 660 000 habitants. Import-export, université religieuse.

inflash : Support public de flashes d'informations. Le flash lui-même.

Inquisition : police religieuse canaanéenne. Censée ne se préoccuper que des problèmes d'ordre religieux (la police « ordinaire » étant assurée par le GRIP), l'Inquisition intervient en fait partout sur Canaan, où tout crime ou délit a forcément une connotation religieuse.

inSAT : langage-machine universel utilisé par tout appareil communiquant (ord, droïde, satellite, vaisseau, sonde...) pour transmettre progs ou données à un autre appareil.

Interstellar : compagnie de transport de voyageurs par vaisseaux WARP desservant tous les Nouveaux Mondes. Depuis l'ouverture d'une ligne Rigil-K/Sh'rrat en 2208, Interstellar poursuit son expansion au sein des Pléiades (sous tutelle pléiadim).

Kakato : psychofaçonneur né en 2135 sur Ganymède (Système Solaire) et disparu en 2220 dans le Trapèze d'Orion. Il laissa derrière lui, partout où il passa, une oeuvre riche et constamment originale, qui lui survit toujours grâce à la magie du psychofaçonnage. La légende raconte qu'il atteignit les sommets de son art grâce à une fusion avec les Psyrocs d'Alnilam, par l'intermédiaire d'un esprit hyadim...

Langage Interracial Standard (LIS) : Langue interraciale de source terrienne, officialisée en 2140 par la CNM comme langue multicom unique. Elle fut adoptée en 2142 par les Pléiadims, et en 2149 par les Hyadims. Son apprentissage est obligatoire, en sus des langues locales.

Lanklud (Ern) : sculpteur sur glace né en 2199 à Tralfamadore (Zeus, Epsilon Eridani). Influencé par la danseuse-lumière Gitane-Titane et ses *Chants de Glace* (2157), il composa sa première oeuvre sur Titan, en 2216, à l'âge de 17 ans, intitulée *Le vent du nord dans les cheveux de la danseuse-lumière* — un monument à la mémoire de Gitane-Titane, inauguré par la danseuse-lumière elle-même. Après avoir déposé plusieurs oeuvres çà et là (Tralfamadore, Rigil-K, Ganymède...), Ern Lanklud a entrepris en 2222 la construction sur Tatooïne d'un vaste vaisseau de cristal, avec lequel il se propose de parcourir les Nouveaux Mondes et leur insuffler ses « souffles glacés ».

laser-bi : laser bifréquence (IR et UV).

libre-fille : sur Tralfamadore (Zeus, Epsilon Eridani), fille liée à rien ni personne, autorisée à se faire entretenir par des « ami(e)s ». Faute de perdre son statut (et tous les

avantages qu'il comporte, notamment une extrême liberté de vie et de mœurs), sa liaison ne peut durer plus de trois mois, et ne doit en aucune façon être rémunérée (une libre-fille n'est pas une prostituée). Vivant sans argent, elle ne peut compter que sur son charme pour en tirer gîte, couvert, plaisir... et parfois amour.

Loubliana : ville de Rigil-K (Toliman). 113 000 habitants. Important centre textile. Musée du XX^e siècle.

Ludik : senso de jeux interactif, évolutif et modulable, très prisé par les enfants sur tous les Nouveaux Mondes.

modulhome : module d'habitation de base, étanche, de forme hexagonale, connectable à tout autre module par n'importe laquelle de ses six faces. Éminemment pratique, son emploi s'est généralisé lors des Premières Colonisations.

Nouveaux Mondes : planètes habitées des systèmes d'Altair, Epsilon Eridani, Procyon, Solaire, Tau Ceti, Toliman et Sirius, regroupées depuis 2137 en confédération. Actuellement (2235), les Nouveaux Mondes comprennent les planètes suivantes : *Altair* : Tatooïne. *Epsilon Eridani* : Tralfamadore. *Procyon* : Pan Tang, Wang. (Kampfbereit a été radiée en 2203). *Système Solaire* : Vénus, Mars, Astéroïdes, Callisto, Ganymède, Titan, Triton (La Terre est sous juridiction du GRIP). *Tau Ceti* : Canaan. *Toliman* : Rigil-K. *Sirius* : Orange.

Orange : 3^e planète du système de Sirius, membre de la CNM. 2 satellites (**Clémentine** et **Mandarine**), 18 anneaux. *Distance à Sirius* : 1,1 UA. *Révolution* : 0,84 année (TU). *Rotation* : 0,82 année. *Diamètre* : 15200 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : ténue, 82% azote, 10% oxygène, 6% bioxyde de soufre, 2% sodium. Faibles pluies de phosphore. *Sol* : semi-liquide sur substrat rocheux. Composés géochimiques étranges (bastales = basaltes phosphoreux « gonflés » au tétrafluorure d'alumine). Le sol forme de grosses bulles qui dérivent dans l'atmosphère où elles se dissolvent en pluies de cendres et de phosphore. *Formes de vie* : néant. *Capitale planétaire* : Crouze.

Petite Voix Intérieure : pastilles phoniques glissées dans les conduits auditifs et alimentées avec des « pilules » (microblastes enregistrées). La Petite Voix Intérieure tire son énergie de la chaleur du corps humain. Elle peut également être greffée sur un os saillant (comme la clavicule).

plastacier : alliage d'acier haute densité polymérisé, fabriqué en orbite. Peut résister à n'importe quel choc ou pression.

Pléiadims : peuples humanoïdes établis autour de 175 étoiles de l'amas des Pléiades (centre historique : planète Sh'rrat dans le système triple d'Alcyone) et possédant des bases et colonies sur de nombreuses autres planètes. Civilisation extrêmement ancienne,

très évoluée, de type technologique (ils ont notamment « offert » à l'humanité le principe du Saut, l'anti-gravité, le gène inhibiteur de la vieillesse et la maîtrise de la fusion thermonucléaire). Ils ont en outre acquis (grâce à dix siècles de fructueux échanges avec les Hyadims) un profond sens philosophique, qui les fit surnommer, à juste titre, « les Sages Gardiens de la Galaxie ». Ils ne connaissent ni la peur ni la pitié, et ont élevé la discrétion au rang de suprême valeur morale. Les Pléiadims portent en eux un virus nécessaire à leur équilibre biologique, mais qui s'est avéré mortel pour l'homme (et fut à l'origine de la Guerre des Trois Secondes). Le premier contact radio avec les Pléiadims eut lieu en 2111, à bord d'un vaisseau de colonisation Abowo en route vers Epsilon Eridani. Le premier contact physique se déroula en 2127 avec l'arrivée des ambassadeurs pléiadims sur Terre, qui produisit les conséquences que l'on sait.

qât : arbrisseau d'origine terrienne, poussant sur Canaan (Tau Ceti), dont les feuilles mâchées contiennent un excitant. Une variété mutante constituerait, une fois séchée et traitée, un violent aphrodisiaque. Le trafic de qât est interdit en dehors de Canaan.

Rigil-K : 2^e planète du système de Toliman, membre de la CNM. Première planète hors Système Solaire colonisée par l'humanité (en 2035). 3 satellites de type lunaire. *Distance à Toliman*: 1,2 UA. *Révolution*: 1,6 année (TU). *Rotation* : 20 h. *Diamètre* : 9754 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,96. *Atmosphère* : terraformée. Azote 76%, oxygène 18% (en augmentation), gaz carbonique 5%, ozone et gaz rares 1%. *Sol* : granite, basalte et roches carbonées. Quelques surfaces liquides (mers intérieures). *Formes de vie* : végétales (forêt primitive) et animales (insectes et reptiles) ; indigènes, faune et flore importées. *Capitale planétaire* : Nova-Prâha.

Samarie : village de Canaan (Tau Ceti), en Judée, dans la vallée du Yabboq. 1 300 habitants. Église, mosquée, monastère. Récolte du lichen à crostiche. Quelques cultures, un peu d'élevage autarcique.

Salem : ville de Canaan (Tau Ceti), capitale de la région de Schaveh. 25 300 habitants. Églises, mosquées, synagogues, monastères. Centre commercial et agricole.

salep : herbacée résineuse, poussant sur Canaan, principalement dans la région d'Eilath (et quelques autres endroits de même latitude). Mangée ou fumée, cette plante constitue un puissant psychotrope, qui a la particularité de se fixer durant de nombreuses années dans les cellules cervicales.

samsonite : maladie typique des déserts de Canaan, de type viral, caractérisée par un développement anormal du système pileux, accompagné de fièvre, sueur abondante et démangeaisons incoercibles. On n'a pas trouvé jusqu'à présent de traitement plus efficace que supprimer le système pileux du sujet par traitement génétique, ce qui n'offre plus de prise au virus — lequel est indestructible. On note cependant quelques guérisons spontanées, dites « miraculeuses ». La samsonite n'est ni contagieuse, ni mortelle.

senso : unité de loisir composée d'un casque à inductions psychélectriques (les implants directs sont interdits), reproduisant de façon réaliste toutes les excitations sensibles relatives à un sujet donné. Par ext. module chargé dans cet appareil, ou sujet lui-même. SENSERO: senso érotique.

sirex : matériau de construction léger et résistant, à base de béton cellulaire autoreproducteur (culture bactérienne stabilisée).

Sodome (et Gomorrhe) : satellites de Canaan (Tau Ce-ti), de type lunaire, orbitant respectivement à 172000 et 220000 km de la surface de la planète. *Révolution* : 15 h 12 mn et 19 h 27 mn (TU). Pas de rotation. *Diamètres* : 2850 km et 3017 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,12 et 0,15. *Atmosphère* : néant. *Sol* : roches basaltiques et carbonées. Sodome et Gomorrhe sont les deux astroports principaux de Canaan, réputés jadis pour la grande license de moeurs qui y régnait, et qui prit fin en 2220 lorsque le gouvernement de Canaan racheta les astroports et les privatisa.

softalis : revêtement de sol ou de mur à base d'hydrocarbures titaniens, souple et très résistant, de couleurs et textures variées.

SPAACE : premier constructeur d'engins spatiaux dans la CNM, spécialisé dans les gros porteurs et les vaisseaux WARP. Issu de la fusion de la NASA américaine, de l'ESA européenne et des constructeurs russes en 2021, SPAACE n'a jamais perdu sa position de leader en ce domaine.

subdicter : dicter en subvocal à une Petite Voix Intérieure, un ordbracelet ou un système quelconque par l'intermédiaire d'une prise MAN.

syilar : matière textile non tissée, extensible et à mémoire de forme, dans laquelle sont fabriquées la plupart des moulantes.

tactile : clavier ou surface sensible, reliée à un ord, un ambio, un senso, etc., permettant de transmettre ou recevoir des données par simple attouchement des doigts.

Tatooïne : 15^e planète du système d'Altaïr, membre de la CNM. Seule planète glacière connue à porter des formes de vie évoluées. 13 satellites. *Distance à Altaïr* : 22,2 UA. *Révolution* : 92,3 années (TU). *Rotation* : 57 jours 03 mn. *Diamètre* : 23200 km. *Gravité (Terre = 1)*: 0,67. *Atmosphère* : 52% hydrogène, 27% hélium, 14% méthane, 7% ammoniacque. Tempêtes de neige de méthane. *Sol* : glaces (méthane, ammoniacque, eau) sur substrat rocheux. *Formes de vie* : animales (?), creusant des galeries dans la glace (croakers), et végétales (?), en vol bondissant dans l'atmosphère (gaw-gaws). Bactéries. Empreintes fossiles dans la glace. *Capitale planétaire* : Ammassarrik.

Tau Ceti : étoile jaune type G4, située à **11,9** AL du Système Solaire. *Magnitude* : 3,5. *Luminosité* : 0,36 Sol. *Système planétaire* : 6 planètes, incluses dans un disque de poussière et d'astéroïdes en cours d'accrétion. Nombreux satellites.

Telenc : Télé-enseignement. 72% des jeunes scolarisés reçoivent le Telenc chez eux, bien que l'on assiste actuellement à une réhabilitation de l'école publique communautaire.

Terre : 3^e planète du Système Solaire, berceau de l'humanité. 1 satellite (**Lune**). *Révolution* : 1 an (**TU**). *Rotation* : 23 h 56 mn. *Diamètre* : 12756 km. *Gravité* : 1. *Atmosphère* : 78% azote, 20% oxygène, 1% argon, 0,2% gaz carbonique, 0,8% gaz rares et industriels. *Sol* : eau (70%), granités, basaltes et silicates (30%) *Formes de vie* : végétales (couverture dense en zones tempérées), animales et humaines (population estimée en 2230 : 109 millions d'habitants). Suite à sa contamination par le Virus pléiadim, la Terre a été déclarée planète interdite en 2133 et transformée en baignoire trois ans plus tard. Elle est actuellement gérée par le GRIP.

Titan : satellite de Saturne, membre de la CNM, orbitant à 1 222 000 km de la planète. *Révolution* : 15,9 jours (**TU**). *Diamètre* : 5140 km. *Gravité* (*Terre* = 1) : 0,14. *Atmosphère* : épaisse et brumeuse ; azote 82%, argon 11,5%, méthane 6%, ammoniacque, hydrocarbures et nitriles 0,5%. *Sol* : lacs d'azote liquide, glaces de méthane et d'ammoniacque sur substrat rocheux. Volcanisme glaciaire (geysers d'azote). *Formes de vie* : molécules organiques, pseudoprotéines, bactéries primitives. *Capitale planétaire* : Keitan (ville unique).

toga : vêtement monopiece rigilien, évoquant la forme d'une toge romaine, mais formant culotte et pourvue de nombreuses poches et clips.

Tralfamadore : satellite de Zeus (Epsilon Eridani), orbitant à 2 318 000 km de la planète, découvert en 2113, membre de la CNM depuis 2227. *Révolution* : 18,6 jours (TU) rétrograde. *Rotation* : 20,8 heures. *Diamètre* : 6400 km *Gravité* (*Terre* = 1) : 0,65. *Atmosphère* : relativement épaisse. 43% azote, 42% gaz carbonique, 9% ammoniacque, 5% méthane, 1% ozone et gaz rares. *Sol* : silicates et basaltes. Lacs de méthane. *Formes de vie* : néant. *Capitale planétaire* : Tralfamadore (ville unique).

Transcom : société mixte (humaine-pléiadim) détenant le monopole de la communication intersystèmes par transpace. Le premier transcodeur spatial fut testé en 2133 entre Rigil-K (Toliman) et Sh'rrat (Pléiades). Il équipe maintenant tous les mondes habités, toutes les bases et stations isolées et la plupart des vaisseaux d'envergure interstellaire.

transpace : voir Transcom.

TU : Temps Universel, établi d'après la rotation de la Terre et sa révolution autour du Soleil. Bien que toujours utilisé comme base-temps en astronomie et jurisprudence, le TU tend à disparaître comme temps civil dans les Nouveaux Mondes (à l'exception du Système Solaire) au profit des Temps Locaux (TL). Les systèmes bioniques, informatiques et cybernétiques utilisent le Temps Décimal (TD), plus pratique.

U-Com Int. : le plus ancien réseau multimédias interplanétaire, présent actuellement sur une quinzaine de mondes. U-Com Int. établit en 2080 le premier réseau de Télévision Directe Instantanée (TDI) par faisceaux tachyons entre la Terre et Rigil-K.

Vox Dei : réseau ambio planétaire de Canaan (Tau Ceti), voix officielle de la Nouvelle Maison de Dieu (Église canaanéenne). **Warp (Générateur)** : générateur créé par Sail Warp en 2138, utilisant le principe pléiadim du Saut quantique à effet tunnel, dont l'énergie de déplacement instantané est produite par décharge d'antiprotons dans un micro-trou noir généré au coeur même de la machine. Les premiers générateurs, lourds et encombrants, dégageaient un important rayonnement X et gamma, et leur précision d'émergence spatio-temporelle était de l'ordre de 60%. Mais les progrès accomplis depuis, notamment dans les domaines de la psychotronique et de la synergie stellaire, ont permis de ramener les poids et dimensions des Générateurs Warp à ceux d'un propulseur à plasma classique, et d'augmenter leur fiabilité jusqu'à 99,7%.

Warzaawana : 2^e ville (par ordre de peuplement) de Rigil-K (Toliman). 67 200 habitants. Centre agronomique (exploitation du bois, génétique végétale).



[*] Le calendrier canaanéen reprend le calendrier terrien (semaine de 7 jours et année de 12 mois), mais comme un jour canaanéen dure environ 19 h et qu'une année compte 575 jours, un mois canaanéen totalise donc 48 jours, soit sept semaines en moyenne. La première partie du journal d'Isaac est datée en temps canaanéen. (*Note de Schick & Frieda*)

[†] Plante rare et très chère sur Canaan, exclusivement d'importation (*Note de Shriek & Frieda*)

[‡] Rapportées dans les passages supprimés. (*Note de Shriek & Frieda*)

[§] Ils furent tous tués ou repris (*Note de Shriek et Frieda*)